

Hervé Thro

Rencontre(s)

- Un -

« Mesdames Messieurs, le vol 4712 d'American Airlines à destination de Londres est attendu piste 13. Les passagers sont invités à se rendre porte 24, pour l'embarquement. Merci de vous munir de votre titre de transport et d'une pièce d'identité valide. Ladies and gentlemen, flight 4712 to London is expecting... »

Enfin! Ces attentes de salles portant le même nom, de halls d'aérogare impersonnels, de quais de gare glacials, me dépriment grandement. J'ai l'impression de gâcher de précieuses minutes même si je n'ai rien d'autre à faire, rien de prévu.

Je me demande bien pourquoi j'ai choisi ce haut bleu turquoise qui ne me va pas du tout. Quelle conne par moments! Ecervelée comme un moineau. Tiens, pourquoi traite-t-on toujours les oiseaux de simples d'esprit. Si ça se trouve, c'est très intelligent un volatile. J'irai me renseigner dès mon retour.

Le haut parleur qui a pris la voix impersonnelle d'une bande enregistrée réitère son annonce en anglais. Je n'ai pas bougé d'un pouce, plongée dans mes pensées ailées et je me rends compte que je suis plus à l'aise dans la langue de Shakespeare que dans ma langue maternelle. C'est vraiment un comble!

Je m'appelle Sylvie Carcassonne. Pourtant je n'ai jamais eu le loisir de visiter cette ancienne ville fortifiée, mais elle noircit mes dix ans car j'avais eu le tort de repousser les avances d'un petit garçon, macho dans l'âme, qui était la coqueluche de la classe et de l'école tout entière. Même les professeurs l'appréciaient, attendu que, sans effort aucun, il collectionnait les meilleurs notes et n'était turbulent qu'en dehors de l'enceinte scolaire, spécialement sur le terrain de

rugby.

Il avait été vexé dans son orgueil de jeune coq et avait ligué d'abord toute la classe contre moi, puis toute l'école. C'est ainsi qu'il s'était attaqué à mon patronyme, élaborant quelques beaux mots autour de la citadelle imprenable de Carcassonne, de ses remparts infranchissables, puis avait fait circuler des rumeurs sur ma vie privée tellement incroyables que tous les gobaient, puisque amenées avec tant d'intelligence et de perfidie. Dans un premier temps, il sous-entendit que j'avais été adoptée, mes parents génétiques ne voulant plus de moi. Puis il insinua que je ne me lavais pas, que je dormais avec une truie dans mon lit et, au plus fort de cette campagne de dénigrement, que je mangeais mes excréments.

Cette conspiration était faite dans mon dos, jamais il ne m'a poussée, bousculée, ni même touchée. Il ne m'adressait jamais directement les insolences qu'il préparait minutieusement. Les offenses qu'il répandait étaient colportées par d'autres, les outrages n'étaient jamais de son fait, il n'en était que le machiavélique instigateur, le diabolique guide, le démoniaque auteur.

Aller en classe était devenu un enfer. J'étais stressée chaque matin et, bien des fois, je me réveillai avec une boule d'angoisse au fond de la gorge au milieu de la nuit avant de comprendre, dans l'obscurité des deux heures quinze qu'il me restait encore quelques heures de répit. Je n'avalais plus rien au petit déjeuner. Maman s'était rendue compte de ce changement. Sa petite fille enjouée était devenue taciturne, mais je n'osais pas me confier, même à mes parents. Je gardais tout pour moi. Le corps enseignant ne voyait rien, rien d'autre qu'autant de cerveaux à garnir, comme une nourrice considère le bébé comme une bouche à remplir. Maman mit ce replis sur moi-même comme étant les prémices d'une adolescence proche et sûrement difficile.

Je ne fus sauvée de ces turbulences que par un déménagement parental aussi inattendu que salutaire. Je dis

adieu avec délectation à cette école où j'étais devenue un paria, où les rires et quolibets se déclenchaient à mon passage, où l'on me montrait du doigt avec un air entendu et tirai un trait définitif sur cette période noire de mon existence.

J'en conservais cependant une rancune tenace envers tous les beaux parleurs, les personnes sûres d'elles et une méfiance totale contre les supposés manipulateurs que je repérais immédiatement. Je m'enfermais dans ma coquille où personne ne pourrait venir me faire du mal, je ne parlais guère, ne donnait aucun indice sur ma vie pour éviter de proposer un flanc trop faible, trop facile aux esprits malveillants. Bref, je devenais sans m'en apercevoir la prisonnière de mon propre monde, je m'excluais en toute inconscience sans en supposer les futures conséquences.

J'étais particulièrement méfiante envers les garçons et plus ils étaient beaux, plus ils me plaisaient, plus je restais glacée. Ils le sentaient et n'osaient même pas m'aborder. Je glissais dans l'adolescence avec un sérieux handicap. Je m'en fichais.

Je me plongeais alors comme une forcenée dans les études et commençais évidemment un journal intime que, au contraire de mes camarades de classe, je ne lâchais pas à mes quinze ans. Ce fut ma période poétesse incomprise. Puis vint ma passion des musées. Mes parents avaient encore déménagé. Nous étions à Londres et je trainais des jours entiers dans les hautes salles des musées de la ville. Bientôt je fus connue de tous les gardiens, de chaque guide. Eux ne me voyaient pas comme une proie, les relations étaient franches sans aucun sous entendu sexuel, il aurait été difficile d'en être autrement au regard de leur moyenne d'âge, quoique la libido ne fane jamais chez ces messieurs. Même lorsque la mécanique ne fonctionne plus, leur esprit dépravé continue de fantasmer comme à leurs quinze ans, je l'appris par la suite.

Nous parlions peinture, sculpture, art. Je rêvais d'être à leur place, de baigner dans ce milieu si pur, débarrassé de toute

la lie humaine. Parcourant ses salles immenses, on s'élevait même si la plupart étaient situées en sous-sol. On avait entreposé bien à l'abri de ces vieilles pierres des trésors de plusieurs siècles, le meilleur de l'homme, pour l'éternité. Au dehors, tout n'était que poussière, objets éphémères et disgracieux, vulgarité des pensées et des actes.

Les rues de Londres me semblaient sales, les boutiques, les magasins où toutes mes camarades se pressaient me dégoûtaient par leur ostensible mercantilisme. Ici, rien n'était à vendre. Tout avait une valeur qu'aucun prix ne pouvait réduire à de simples objets. Il m'arrivait ainsi de leur parler. Je racontais mes déceptions et mes espoirs à des bustes millénaires, m'épanchais devant des tableaux plusieurs fois centenaires, me confiais en toute sincérité en face de pièces d'âge canonique.

Mes échanges culturels avec la fine fleur des gardiens et des guides, incontestables historiens de l'art, avaient pour double conséquence de me perfectionner dans l'histoire de l'art et d'améliorer un anglais aussi pur que de l'eau de roche.

J'étais en quête de pureté, d'absolu. Les consonances des langues latines m'évoquaient le langage de la rue, la langue victorienne devenait aérienne, subtile, délicate, raffinée, délicieuse. Je ne m'exprimais plus que dans ce dialecte uniquement employé dans les allées d'Oxford ou de Cambridge. J'étais anachronique par excellence. Je recherchais cette perfection jusque dans mon allure vestimentaire, la façon de me tenir droite, de marcher avec élégance. A cultiver cette recherche de rigueur, on me donnait cinq ans de plus que mon âge. En six mois, j'étais passée du statut d'adolescente benêt à ce celui d'une jeune femme cultivée.

J'ai gardé de cette période la passion du beau, de l'intemporel et le mépris de tout ce qui est éphémère. Je ne déteste pas davantage que devoir m'abrutir devant un écran de télévision, je fuis les portables et j'ai vraiment du mal avec l'informatique. Pourtant je suis bien obligée de

composer avec les trois écrans qui rythment notre vie quotidienne depuis bientôt une génération.

Je suis attachée à la production d'une série télévisée produite par la BBC (je n'ai pas réussi à couper tous les ponts avec cette perfide Albion). En tant que spécialiste de l'art ancien, je suis chargée de rechercher les plus belles, les plus originales pièces disséminées dans les musées réputés du monde autant que dans les plus obscurs. Ensuite commence un long travail de vulgarisation, une véritable traduction pour moi, passer du langage noble, raffiné et soutenu à une bouillie prédigérée pour nourrisson affamé, le téléspectateur lambda.

Mais je m'acquitte de mon devoir avec le plus grand sérieux et une motivation sans faille puisque je sais que c'est la seule façon pour que la majorité puisse avoir accès à ses trésors. L'art parle à tous, y compris aux simples d'esprit, aux analphabètes et aux incultes. Il faut juste trouver les mots et la manière, l'angle parfait où une œuvre puisse s'exprimer dans un langage universel et élémentaire. Trop longtemps l'art fut le domaine exclusif et protégé d'une élite cultivée, arrogante dans son attitude à vouloir laisser le peuple (prononcé avec une moue dédaigneuse) dans l'ignorance de cul-terreux.

Parfois je me sens comme ces prêtres d'il y a cent ans qui ont œuvré pour que la messe ne soit plus célébrée exclusivement en latin.

- Deux -

Mesdames Messieurs, le vol 4712 d'American Airlines à destination de Londres est attendu piste 13. Les passagers sont invités à se rendre porte 24, pour l'embarquement. Merci de vous munir de votre titre de transport et d'une pièce d'identité valide. Ladies and gentlemen, flight 4712 to London is expecting...

C'est pas trop tôt! Je commençais à m'assoupir sur ces bancs pourtant inconfortables. Je déplie mes jambes engourdis, vérifie ma carte d'embarquement dans la poche intérieure d'une veste bleue qui a traversé les années vaille que vaille mais que je traîne toujours lorsque je prends l'avion. Certainement un vieux reste de superstition.

Moi, le cartésien type, rationnel jusqu'au bout des ongles, les pieds bien sur terre quoi assez souvent dans les airs d'une capitale à l'autre, ne croyant que ce que je vois et encore! Rien n'est plus facile à trafiquer qu'une image, à travestir la réalité sur un écran sans compter qu'on ne voit que ce que notre cerveau veut bien nous montrer, influencé, conditionné comme nous le sommes de plus en plus. Ainsi, croit-on voir une scène dans son ensemble alors que nous n'en voyons qu'une partie, ou bien notre angle de vision nous interdit de comprendre l'ensemble, obnubilé par le souci de chaque détail. Qui irait imaginer qu'un relent de fétichisme me colle à la peau, plus exactement aux épaules en l'objet déjà mentionné, cette veste porte bonheur.

Je me présente. Eustache Baudimont. Je sais c'est peu commun comme prénom. Mes parents ne m'ont jamais vraiment donné d'explication quant à ce choix.

La piste d'un vieil oncle paternel se prénommant ainsi ne me convainc guère. A l'école j'ai eu droit aux jeux de mots peu inventifs avec moustache, euh la tache... Bon, je ne

m'en suis pas mal sorti et depuis quelques années, cette incongruité m'attire l'attention des demoiselles. Il n'y a rien qui me ravit autant. J'aime plaire. Un psy vous dira que je me cherche au travers de mes conquêtes, que je suis sentimentalement instable, que je n'ai pas résolu mon Œdipe, enfin plein de billevesées qu'il vous facturerait au prix fort et bien souvent au noir.

Je fus un enfant tout ce qu'il y a de normal, bien que ce concept de normalité soit sujet à controverse. Il en est de même pour la beauté. Tant de subjectivité dans une idée bien oiseuse. Le poète dit que la beauté se lit dans les yeux de celui qui aime. Cependant, l'homme étant un animal grégaire, mieux vaut ne pas trop s'éloigner des clous, au risque d'être montré du doigt ou, pire, être rejeté par la communauté. Spécialement lorsqu'on est, enfant, pas encore suffisamment armé pour affronter la cohorte des autres qui fait bloc dans un même langage, une même tenue, des pensées similaires et une façon de vivre identique. Donc, à six, sept ans, j'étais dans le moule, ne faisant pas de vagues. Juste un peu enrobé à une époque où l'obésité n'était pas un problème de santé publique. Là encore, j'ai eu de la chance puisque aucun trublion de la classe ne m'a jamais traité de gras-double ou de bibendum. D'ailleurs tout est rentré dans l'ordre avant même l'adolescence, puisque j'ai réussi l'exploit de grandir de dix-sept centimètres entre le premier octobre et le trente septembre suivant. Je ressemblais alors à ces ballons de baudruche qu'on étire à les rendre longs et fins sans changer leur volume. J'ai passé donc mon enfance et mon adolescence à faire le dos rond. Je m'adaptais partout, en n'importe quelle compagnie sans avoir besoin de me faire remarquer. J'étais celui qu'on n'interrogeait jamais en classe, celui qu'on hésitait à incorporer dans les équipes de foot ou de rugby, non pas par dégoût de devoir choisir un tocard mais parce que mes camarades ne me voyaient pas. J'étais invisible. Je pouvais donc me faufiler partout. J'avais le profil idéal de l'agent secret. Ma voie était donc

toute tracée. Espion ou, au pire, journaliste. C'était compter sans une passion qui m'était tombée dessus tout petit déjà.

J'avais connu quelques difficultés à apprendre à lire malgré le bon usage et le bon dosage de la méthode dite globale (reconnaitre le mot dans son ensemble et, du coup, être la proie à une dyslexie latente) face à un système syllabique (le fameux b.a. ba de nos grands-parents qui demandait, au mieux, plusieurs longs mois d'apprentissage). En effet, je me méfiais des mots. Il y en avait toute une bande pour exprimer, grosso modo, la même chose et certains d'entre eux, pour ne pas dire tous, possédaient deux sens bien distincts, parfois opposés quand ils ne manifestaient pas des subtilités qui m'échappaient. Les mots étaient menteurs, les phrases à double sens et, du coup, le plus petit texte inoffensif devenait obscur et secret.

En revanche, les chiffres me ravissaient. D'abord, ils n'étaient pas vingt six et ne se plaisaient pas à se travestir comme le A et le U qui sonnaient comme le O (première mystification d'une longue, très longue série). Ces dix chiffres étaient les briques Lego qui allaient révolutionner ma vie, tout comme le jeu suédois est à la base de nombreuses vocations d'architectes. Je m'étais rapidement aperçu que certaines règles commandaient tout ce petit monde des chiffres. Qu'en les additionnant, les multipliant, les élever au carré puis au cube, ils conservaient un rythme dans leurs suites. J'avais une passion pour les nombres premiers bien entendu, mais les différentes manipulations m'excitaient grandement. Les suites logiques, les lois de probabilité, les différentes équations. Je me réfugiais dans mon monde, fait de chiffres et de nombres. Mais, ce qui aurait put, aurait dû me couper du monde, façon autiste des maths, n'était qu'une passion comme une autre. J'avais une vie sociale. Enfin, je pouvais, je savais me glisser partout et parmi n'importe qui. J'étais aussi à l'aise dans les relations humaines qu'en compagnie de mes nouveaux amis, les nombres. Et comme, selon la pensée bien répandue que les chiens ne font pas des chats, les petits

garçons férus de chiffres ne deviennent pas des écrivains ou des historiens, mon avenir devenait limpide.

Je suis mathématicien. Si, ça existe encore. Pas un vulgaire professeur aux épaisses lunettes et complet trois pièces portant un attaché case comme on promène un chien ni cet affreux jojo arborant un col roulé à grosses mailles hiver comme été, les cheveux en désordre et la mine défaite, trainant une sacoche en vieux cuir qui a fait la guerre.

En fait, ma vie se résume à jongler avec des théorèmes, à démontrer de nouvelles théories, à manier les équations comme un banquier compte ses bénéfices, mais surtout à me déplacer énormément aux quatre coins de l'Europe, parfois en Russie, au Japon, aux Etats Unis, pour des conférences où des énergumènes dans mon genre se rencontrent et ne parlent que mathématiques, ne vivent que par les mathématiques, ne respirent que nombres et probabilités.

C'est un peu ennuyeux, je l'avoue, et je ne me retrouve pas dans ces confrères passionnés. Non que j'exerce mon métier par-dessus la jambe. J'adore ce que je fais, ne pourrais m'en passer, mais j'aime avant tout la vie. Y mordre à pleine dents. Vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Mathématicien hédoniste, logicien épicurien.

Tout ça n'est pas en contradiction. Si j'aime partager un repas agréablement arrosé, délicieusement préparé, car on ne mange qu'en bonne compagnie (lorsqu'on est seul on se nourrit), j'aime aussi la griserie que provoque la vitesse qu'elle soit obtenue dans une carrosserie enfermant deux cent chevaux sous seize soupapes, ou sur les pistes noires, et encore derrière un bateau en ski nautique ou mieux, en chute libre, largué d'un bimoteur en plein ciel. Et mathématiser me rend heureux. Jongler avec les théorèmes, maîtriser les équations, résoudre les problèmes et s'en poser de nouveaux. Je jubile. Je prends tout autant de plaisir dans ces jeux de nombres qu'en participant aux vingt quatre heures du Mans. Et je plains les pisse-froid, les coincés de toutes sortes, les empêchés de jouir, les pincés

en uniforme, les gelés de la vie et tous ces gens qui enveloppent leur canapé pour qu'il ne s'abîme pas, tous ceux qui ne veulent pas user leur existence, traversant la vie avec une camisole qui les empêche de profiter de chaque instant.

Car c'est bien cela. Savourer le moindre moment vécu quoique l'on fasse. J'ai connu des femmes de ménage plus épanouies que certains top-models.

La vie est trop courte. Carpe diem. Ne jamais remettre le plaisir au lendemain.

- Trois -

Je m'étonne toujours du fait que nous inventons une multitude d'objets et de concepts destinés à nous faciliter la vie, la rendre plus simple, permettre de gagner ce temps parfaitement illusoire car il ne vous a pas échappé que plus nous allons vite, moins nous avons de temps. Parfois je vois l'humain, la foule, mes contemporains gesticuler en tous sens sans aller nulle part et je pense à ces fourmis qui, dirigées par des molécules d'odeur caractéristiques, vont et viennent, perdues dans un labyrinthe invisible quand il serait plus simple et plus économique d'aller tout droit.

Sommes-nous tous des fourmis, incapables de choisir seuls notre chemin? Devons nous faire confiance à ceux qui nous baladent à droite à gauche comme les spécialistes commerciaux dans les grandes surfaces : ils mettent en place quantité de subterfuges, de ruses pour que notre caddie arpente le plus de rayons possibles, attisant notre envie de consommer, fortement stimulée depuis notre plus tendre enfance.

L'informatique est un exemple saisissant d'une technologie censée rendre la vie plus facile, réduire la consommation de papier, accélérer les choses et on se rend compte en y réfléchissant deux secondes que le résultat obtenu est tout le contraire.

Là, j'attends patiemment que l'embarquement se fasse. Je suis certaine que j'ai passé plus de temps à attendre le décollage que je n'en passerai à survoler le pays. Merveilles du progrès, inconséquences d'un esprit humain poussé à toujours vouloir compliquer les choses, à affiner de précisions chirurgicales une existence qui pourrait, devrait être tellement plus simple.

Etant donné que mes attributions me poussent à visiter les plus grands musées du monde comme les moins réputés, je prends souvent l'avion et je m'étonne toujours du temps perdu, gaspillé, englouti dans des tracasseries

administratives. Je croise souvent les mêmes personnages lors de ces vols. Des commerciaux, des fondés de pouvoir, des banquiers, des avocats, bref toute une faune qui ne fait rien d'autre que de trépider elle aussi dans cet hypothétique labyrinthe, à cette différence près que leur terrain de jeu n'est pas une banlieue sordide mais la planète toute entière.

Un homme attire mon attention cependant. Il n'a rien du portrait robot des voyageurs de commerce, ni le look faussement négligé de ces arpenteurs du monde, pas davantage leur attitude.

C'est indéfinissable. J'ai l'impression de l'avoir déjà rencontré. Je passe en revue mes anciens camarades d'école. Ce n'est pas ça. Son aspect, son allure, sa démarche. Il possède quelque chose de pas commun. Je me retourne avant qu'il ne s'aperçoive que je le dévisage avec minutie. J'examine toute les possibilités, toutes les situations où j'aurais pu l'avoir rencontré. Elles ne sont pas légion. Adolescente, j'étais recluse. Je ne voyais personne, ne remarquais rien, les silhouettes n'imprimaient pas mon cerveau, n'étaient rien d'autre que des fantômes qui glissaient devant mon regard éteint.

Je me convainc que mon cerveau me joue un tour. J'ai déjà lu un article là-dessus. L'explication de l'impression de déjà-vu. Des souvenirs juxtaposés qui se chevauchent, se mélangent comme si une barquette de fraises se combine avec des framboises, leur donnant son parfum.

Pourtant je connais ce regard un peu perdu. Ah, non! Je ne vais pas tomber amoureuse. Je sens que je rougis, j'ai les joues en feu. Ne pas me retourner, surtout pas. Et s'il me regarde? Surement pas. De toute façon il y a un groupe de jeunes filles particulièrement disciplinées dans cette file d'attente que je n'en crois pas mes yeux ni mes oreilles. Pas un gloussement, pas un mot. Une armée en chemisier tailleur, jupe plissée. Je ne pensais pas que ça existait encore. Surement un futur peloton de bonnes sœurs.

Les gars aiment bien les jeunes filles soumises en

apparence, il n'y a qu'à voir le succès de l'islam. Ce type, c'est sûrement le genre de mec à minettes, comme tous d'ailleurs. En fait, son air détaché, ce côté Alain Souchon, ce n'est qu'une variante du piège à filles. Tous les machos n'ont pas une chaîne autour du cou qui miroite sur un torse velu, le sourire italien, les cheveux en arrière et la démarche exagérée. Il est comme les autres. Un chasseur.

Parmi cette foule hétéroclite qui patiente mécaniquement, je retrouve bien entendu les traditionnels hommes d'affaires qui représentent bien les trois quarts de l'effectif. Parmi ces habitués que plus rien n'étonne, comme si la vie, leur vie, semblait d'une banalité et d'une monotonie inexorable, ces coutumiers des vols intérieurs et transatlantiques qui ont une si haute opinion d'eux-mêmes qu'ils ne connaissent même plus ce décalage, ce second degré qu'on appelle l'humour, parmi ceux-là donc, on repère facilement les intrus. Cette famille, visiblement perdue et angoissée quant à leur carton d'embarquement et leurs enfants, ce couple de retraités, évoluant au ralenti dans un monde tgv, attendrissant de sincérité et de leur façon de prendre leur temps.

Me voilà avançant parmi une enfilade de couloirs, escaladant des escaliers mécaniques, filant le long de verrières donnant sur les pistes de décollage. Enfin dans l'avion. Et je n'ai pas arrêté de penser à lui. Ça devient une obsession. J'essaie de chasser ces idées de ma tête mais l'image du jeune homme en tenue décontractée, un gilet négligé sur une chemise à carreaux, un vieux Jean's sans ourlet et cette démarche sans but, comme si le monde autour de lui n'existait pas, revient à chaque fois occuper mes neurones, Sisyphe des pensées, un brin agaçant.

Cette vision ne cesse de me hanter. Je laisse trainer mon regard par le hublot, essayant de me vider la tête. Qu'y a-t-il à espérer? Il ne m'a sûrement même pas remarquée avec son air ahuri. Ou alors est-ce une ruse? Faire semblant de ne pas s'intéresser en étant sûr de son pouvoir de séduction. Ça marche sûrement à tous les coups. Mais je ne vais pas

tomber dans ce traquenard. S'il m'aborde, je serai glaciale et distante comme je sais le faire avec ce genre d'individu. De toute façon, je ne suis pas son genre. Je suis le genre de personne de toute manière. Et si c'était un obsédé, un pervers? Il paraît que les prédateurs repèrent leur proie parmi les êtres les plus faibles, les plus fragiles. Soyons raisonnable, il doit y avoir deux cent cinquante passagers sur ce vol, ce serait bien le diable si je devais le croiser à nouveau. Je jette un rapide coup d'œil dans la carlingue. Des rangs de sièges presque tous occupés et... il est là, juste le fauteuil du rang devant, côté allée. Je peux voir son profil de trois quarts. Des mèches de cheveux bruns foncés tombent sur sa nuque, ses oreilles. Je vois son épaule droite remuer légèrement. Il est agité, inquiet. L'appréhension du décollage sans doute.

Ce que moi je redoute, c'est de l'avoir là, sous mes yeux, il sera alors difficile de ne pas y penser.

Alors j'y pense. Ces boucles tombant négligemment dans son cou, c'est Jim Morrison. Son air perdu, Pierrot lunaire, son détachement comme s'il planait bien au dessus du commun, du banal. Un garçonnet égaré dans un monde d'adultes.

Le petit garçon de la plage.

- Quatre -

J'avance vers le guichet où s'agglutine déjà une petite foule bigarrée. Des complets-vestons d'hommes d'affaires trop impliqués dans leur monde pour le voir vraiment. J'en croise toujours par dizaines, à croire que les avions ne transportent que ce genre de spécimen. Banquier, actionnaire se rendant à une réunion, super vrp sillonnant la planète, haut fonctionnaire parcourant ambassades et ministères. Ils sont tous pareils, se ressemblant jusqu'au slip. Entamez une discussion avec l'un d'entre eux, l'échantillon sera parfaitement représentatif. Impossible d'être surpris le moins du monde. Tellement prévisibles. Faites-les parler de leur métier plus que d'eux-mêmes, cela les passionne. Non qu'ils soient dépourvus d'égo, bien au contraire. En deux minutes, ils vous expliquent que leur tâche est primordiale, que sans leur concours le monde part à sa perte en quarante huit heures, qu'ils sont les rouages de la grande mécanique mondiale.

La mondialisation, c'est leur terrain de jeux. Attention, un parc de jeux pour grands tant ils ont oublié tous sans exception qu'ils ont été des mêmes. Plus la moindre étincelle dans la tête, encore moins dans leur cœur de pierre. Ils vous exposent de grandes théories en faisant de belles phrases accompagnées d'une gestuelle apprise à l'école où chaque mouvement est calculé. Ce sont des pantins qui ont brillamment appris leur leçon. Dix-huit sur vingt. Mention très bien. Grandes écoles d'où ne sortent que des gabarits dans leur genre. Des clones. Souvent privés d'humour, toujours privés d'amour.

Ils squattent ainsi les compagnies aériennes, parcourant le monde en tous sens, se gonflant d'importance de par leur activité, leur mission. Grattez le verni de la politesse et vous verrez ressurgir un nombrilisme parfois teinté de nationalisme. De moins en moins souvent, je dois le reconnaître. Ces gens-là m'amuse et me font de la peine.

Ils ne connaissent que les palaces, au pire les grands hôtels, les limousines et les cartes succulentes des prestigieux restaurants, habitent des maisons de maître ou des somptueuses villas richement décorées, parfois un appartement démesuré en pleine capitale, partent en vacances à l'île Maurice ou à Gstaad, en croisière pour nantis dans le golfe.

Ils ont tout et n'en profitent pas. Ne pensent pas une seconde à regarder par les baies démesurées de leur suite la ville qui s'étend à leurs pieds, ne savourent aucun des mets qu'ils avalent pas plus que le sublime pétrus qui arrose leur gosier. Ne sont jamais chez eux, trop occupés à patrouiller le monde, ne partent jamais en vacances pour les mêmes raisons. Au mieux, c'est leur famille qui en profite. Mais savent-ils en profiter? Je me console en pensant que leur femme s'éclate avec un amant plus attentif, que leurs enfants feront autre chose de leur vie, enverront balader toutes ces conventions, ces habitudes.

Rien n'est moins sûr.

Soyons honnête, dans le groupe qui va, dans quelques minutes à peine, partager la même carlingue que moi, il y a des familles stressées par leur premier déplacement dans les airs, cherchant désespérément des yeux où s'engager, « c'est la bonne porte ? » inquiets que le petit Mathieu n'ait pas envie de faire pipi et « où est-il passé ce chenapan de Théo? ».

Leur agitation n'est pas feinte et je la préfère au professionnalisme de la première catégorie qui ne s'étonnera jamais de rien, à moins qu'un tigre ou une girafe ne fasse irruption dans le hall. Et encore.

Un couple âgé profitant certainement d'une retraite mérité. Je souris en les voyant déambuler doucement, enregistrant chaque détails dans leur cerveau fatigué. Ils sont émouvants.

Un groupe de jeunes filles en uniforme aussi strict que leur visage, de vraies poupées de cire issues d'une école

méthodiste états-unienne de la pire espèce, de celles qui vous font entrer dans le moule d'une existence terne et bornée à grand coups de préceptes largement dépassés et d'une religion d'un autre âge. Il me semble que ma grand-mère était plus libertine, c'est dire! Pas un mot, pas un rire ni même un gloussement. J'en viens à regretter les stupides interjections d'adolescentes retenant un fou rire dont-elles-même ne savent pas la provenance, cette manière de vouloir se moquer de tout et de tous parce qu'elles se sentent tellement pitoyables et se cachent derrière des esclafades et des poufferies de cour de récréation.

Et puis je remarque aussi cette silhouette qui me tourne résolument le dos. Une chevelure se répand sur de minces épaules comme un torrent éclaboussant de ses milliers de gouttelettes étincelantes.

Elle se tient droite, à la manière de ces femmes qui ont pratiqué la danse dans leur jeunesse et qui en gardent un maintien indéfinissable, une rigueur dans leur décontraction, rectilignes et souples à la fois tout en restant naturelles au contraire des modèles défilant sur les podiums. Elle semble calme au milieu de cette agitation mêlée de stress qui naît généralement lorsque le temps est compté : rendez-vous important, quais de gare, halls d'aéroport.

Un chemisier turquoise épouse des rondeurs à peine marquées, une jupe toute blanche de ce tissu qui semble continuellement fripé, froissé, chiffonné, complètent le tableau. Je ne sais pas quels mouvements de foule, quels coïncidences, quels esprits maléfiques, quels obscures lois de la physique, bref quelle malchance m'épingle mais je ne peux apercevoir à aucun moment son visage. J'imagine ses traits. Lorsque je tends ma carte d'embarquement à la préposée tout sourire, je devine des yeux transparents, un front blond, le nez retroussé, des pommettes saillantes, en un trait une scandinave qu'on engagerait dans un film pour jouer une jeune fille au pair ou, mieux, vantant les mérites bienfaisant d'un nouveau pot de yaourt dans une publicité

entièrement tournée dans la toundra finlandaise. Elle est là-bas, quinze mètres devant moi dans le long couloir de verre.

Maintenant, j'ai changé son portrait. Des lèvres pulpeuses, des joues de bébé, des yeux noisettes, en un mot une Marilyn moderne, une Bardot du XXI^{ème} siècle.

Nous empruntons le mini bus roulant à dix à l'heure vers le tarmac que je n'ai toujours pas réussi malgré de sinieux stratagèmes à distinguer un indice. Je suppose un large visage d'une beauté irréelle, des yeux profonds qui vous intimident, des lèvres rouges, une mâchoire volontaire, une certaine idée de notre Deneuve nationale avant transformations.

Lorsque l'escalator hisse les passagers, j'oublie un instant la mystérieuse inconnue pour calculer que, si j'inclus le temps passé dans le taxi pour rejoindre l'aéroport, l'interminable attente sur d'inconfortables bancs en plastique multicolore, sûrement une création avant-gardiste d'un nouveau designer plein d'avenir, du moins dans le mobilier de hall de gare, de salle d'attente, voire de station de métro ou d'une mjc de banlieue, si je rajoute les minutes passées dans la cohue de l'embarcation et tous ces kilomètres parcourus sur d'interminables tapis roulants ou d'escalators sans oublier le temps nécessaire aux hôtesse afin de rappeler les règles élémentaires de sécurité, je m'aperçois avec une certaine stupéfaction que j'ai mis dix minutes de plus depuis mon hôtel jusqu'au décollage que le temps total que durera le vol. Cela ouvre de sacrées perspectives au mathématicien passionné que je ne cesse d'être.

J'en suis à élaborer une théorie nouvelle, à jongler avec les constantes, diluer des probabilités, envisager des équations qui organiseraient des exemples éparpillés en un seul axiome intemporel, lorsque je me retrouve assis dans la carlingue et que j'ai perdu de vue ma belle et chimérique amazone. Du moins, j'ai le regret immense de constater qu'elle ne s'est pas matérialisée sur le siège voisin du mien,

résolument vide à mourir. Je me penche dans l'allée autant que la discrétion peut le permettre. Tous les passagers se sont confortablement installés, le personnel navigant ne va pas tarder à lancer ses recommandations au sourire ultra brite.

Avec mon inouïe fortune, je risque bien de la perdre lors du débarquement, la cohue sera pire qu'au départ, chacun cherchant à s'échapper vers sa propre vie. C'est trop bête. Et je repense à ce vieux film de Truffaut avec l'immense mètre soixante de Charles Denner en véritable Casanova contemporain.

Le personnage aimait à suivre les femmes dans la rue, retardant le plus possible le moment de découvrir à quoi ces silhouettes ressemblaient, reportant l'instant où un visage s'illuminerait sur ces contours justes devinés, de peur d'être déçu. Et si d'aventure, le minois ne correspondait pas aux exigences espérées, c'était mieux ainsi car, concluait-il, il n'était pas question de les avoir toutes.

Quand même! Une idée lumineuse, comme on peut en avoir parfois, me traverse l'esprit. Je me lève et me dirige lentement vers les toilettes. Pas trop lentement puisque dans ce sens je ne peux entrevoir que des nuques et des cranes dégarnis. Au retour, simulant la détente, le soulagement et l'apaisement que provoque une vessie allégée, je prendrai mon temps, marquant chaque pas, détaillant chaque rangée de passagers, m'arrêtant sur les visages féminins, en particulier les bustes turquoises.

Bien entendu, je n'ai pas le temps de d'atteindre mon premier but (dont je n'ai que faire en somme) qu'un steward impeccablement mis me rappelle que le décollage est imminent et qu'il serait souhaitable de regagner au plus vite le siège qui m'est attribué. J'adore ces discours empesés d'un tel degré d'administration que c'en est la plupart du temps franchement risible. Je retiens un rire et me précipite vers le siège n° 247.

Je n'ai pas le temps de détailler comme je l'avais espéré

chaque passager, plus exactement chaque passagère.

A la place de mon plan sans faille, je jette des regards d'agent secret où la cible n'a pas le temps d'être imprimée sur ma rétine. J'atteins ma place toujours libre de voisinage et, au moment où je vais m'asseoir, dans ce mouvement circulaire sur moi-même comme l'ont parfois les chiens avant de se rouler en boule, je la vois, délicieusement assise sur le siège de la rangée précédente. Je n'ose alors pas stopper mon mouvement qui jusque là était d'une fluidité de félin. Je risquerais d'attirer son attention sur moi dans un geste peu esthétique, me disqualifiant d'emblée à ses yeux.

J'ai remarqué le bleu du chemisier, mais je n'en sais pas davantage sur ses traits, sur son visage. Je vais donc survoler l'Europe sans pouvoir la revoir, en sachant qu'en tendant mon bras droit je pourrais toucher son genou, tandis qu'elle aura tout loisir d'examiner ma nuque.

Le monde est mal fait parfois. La file d'attente de la caisse d'à côté avance toujours plus rapidement que celle dans laquelle on végète depuis une demi heure; la tartine tombe toujours du côté où est étalée une bonne couche de confiture de mirabelles; sur une étroite route de campagne les voitures se croiseront toujours à notre niveau si on se balade à pied ou en vélo; c'est toujours quand on ne valide pas son bulletin de loterie que les bons numéros sortent; l'orage éclatera systématiquement quand on aura oublié son parapluie, en revanche sortez couvert comme en plein hiver et le soleil chauffera tant et plus; on peut passer des semaines à chercher un objet perdu, il n'apparaîtra que lorsqu'on cherchera autre chose.

Il doit exister des équations pour comprendre tout ce chaos. Je n'ai plus que cela en tête. J'essaye de reconstituer le puzzle que mon œil a juste entrevu puis envoyé à mon cerveau une image incomplète, brouillée, quelques impressions à la manière d'une image qui reste encore quelques secondes une fois que l'on a rapidement fermé les yeux.

Je me concentre sur cette fugitive vision. Rien à faire. Je revois le haut du chemisier du même bleu qui donne une irrésistible envie de plonger dans les eaux de la même nuance. Peut-être une chaîne discrète pend-elle autour d'un cou fin. Il est probable que, de tous mes portraits robots imaginés quelques instants plus tôt, aucun ne convienne. Il me semble qu'il émane de son visage une douceur et une candeur propre aux enfants. Je revois la fillette du château de sable...

- Cinq -

Du haut de mes sept ans je trainais une arrogance de princesse gâtée. Déjà mes parents ne s'entendaient plus, mais ils faisaient bonne figure. Pourquoi? Pour qui? Pour me protéger? Pour les apparences? Parce que se séparer ça ne se faisait pas à l'époque, dans leur milieu? Quoi qu'il en soit, ils ont attendu que je sois majeure pour couper des ponts devenus illusoires. Je passais toutes mes vacances avec Archibald. Il faut que je vous présente mon oncle, c'est tout un poème.

Archibald est le frère aîné de ma mère. Il est né juste après l'armistice, parmi les décombres et les privations. Ça forge un caractère, dit-il. Il m'a souvent raconté ces années cinquante pleines d'espoir et d'avenir. J'écoutais, les yeux immenses. Ses histoires valaient tous les contes. C'était autre chose que ces légendes où des monstres hideux, de cruelles belles mères, de sournois individus terrorisaient la frêle jeune princesse qui s'ignore tandis qu'un prince charmant allait tout résoudre d'un seul baiser à la fin. Pitoyable.

Avec Archibald, c'était la vraie vie. Mieux que la vie même. Une vie en cinémascope. Sur grand écran. Enfin, une vie disparue, des endroits et des personnages qui avaient vécu. Il ne reste plus rien trente ans plus tard de son univers. Il n'en souffrait pas car son monde, il se le réinventait chaque jour. Archibald est un excentrique au sens propre. Celui qui n'est pas au centre, dans la norme. Ce n'est en aucun cas un farfelu, juste un poète, insolite et fantaisiste. C'est un artiste de la vie, il la repeint avec ses propres couleurs, l'enrobe de matériaux nobles, chante sa propre bande son et fait de son existence un chef d'œuvre résolument éphémère, provisoire.

Archibald est un admirateur du soleil et pour cette simple raison, il habite en Provence. Pas cette Provence à touristes, une destination devenue snob et empreinte de

parisianisme. Non, juste un petit mas qui semble tomber en ruines au fond d'un vallon qu'un chemin défoncé permet à peine l'accès.

C'est la hantise du facteur.

Lorsque le vieux préposé a pris sa retraite, son remplaçant n'a plus voulu effectuer les sept cents mètres à pied sur le chemin impraticable. Archibald a été convoqué au bureau de poste du village. On lui a expliqué la loi. La loi, Archibald s'en fout. Les lois qui entravent le bien être commun ne sont pas de bonnes lois, dit-il. Il a donc installé une boîte à lettres au bord de l'étroite route qui serpente au milieu des champs de lavande et des oliviers centenaires. Le facteur est satisfait, il peut même déposer les lettres sans descendre de son véhicule.

Dans sa dernière lettre, Archibald ne pouvait contenir son bonheur de savoir que le préposé souffrait d'hypertension et que son médecin l'enjoignait à pratiquer la marche à pied tous les jours, pas moins d'une demie heure, soit largement le temps qu'il mettrait à effectuer l'aller-retour sur le chemin caillouteux.

Si Archibald est la terreur du nouveau facteur, c'est sûrement parce qu'il reçoit beaucoup de courrier. Je ne parle pas de factures, de prospectus ni même d'un abonnement à la gazette du coin. Non, Archibald n'a pas, n'a jamais eu, n'aura jamais ce qui pourrait ressembler de loin ni de près à un téléphone. Il ne communique que par ces feuilles de papier pliées en quatre, n'utilise jamais le format administratif rectangulaire largement répandu aujourd'hui, y compris dans les envois tout ce qu'il y a de privé.

Ces enveloppes allongées et maigres comme des coucous sont des mannequins postaux, de grandes perches sans un gramme de cellulite, elles sont aussi tristes que les tops modèles auxquelles elle lui font penser. Il n'aime rien qu'une simple enveloppe rebondie de feuillets délectables à découvrir, à lire, à s'imprégner.

Lorsqu'on lui dit que le téléphone est plus simple, plus

commode et plus rapide, il s'insurge.

Simple? Peut-être en ce qui concerne les anciens appareils à cadran, nullement ces nouveaux cellulaires aux multiples applications. Rien que pour passer un appel il faut savoir décoder un langage nouveau. Commode? Etre sifflé comme n'importe quel domestique à toute heure du jour et de la nuit par des personnes qui ne sont pas entièrement à ce qu'elles font.

Rapide? Archibald n'est pas pressé.

N'allez cependant pas croire que cet hurluberlu se terre au fond de son vallon isolé. Chaque jour ou presque, il descend au village sur sa carriole tractée par Julie, une jument plus toute jeune mais docile et pas peureuse.

Ah oui, j'oubliais cet autre anachronisme de mon oncle : il n'a jamais voulu passer son permis de conduire, n'a jamais piloté de véhicule à moteur. Parfois, on le croise assis sur un antique vélo et bien malin celui ou celle qui l'aura vu donner un seul coup de pédale. Le Maire du village voisin n'a jamais pu percer ce qui pour lui reste le mystère le plus inconcevable sur cette terre : comment fait-il pour avancer s'il ne pédale jamais?

Assis sur son coupé, cheveux au vent, il ne passe pas inaperçu. Au village, tout le monde le connaît. Rien ne lui fait plus plaisir que de dépanner un automobiliste immobilisé par un carburateur encrassé ou une batterie à plat. Il jubile, expliquant que lorsque Julie a des désirs de rébellion, il suffit de lui parler et de l'amadouer par une poignée de foin. Allez causer avec le moteur d'une huit cylindres! Tous ces automobilistes coincés seuls dans leur cage de ferraille lui font pitié. Sans compter le bruit et l'odeur des gaz d'échappement.

Vous avez remarqué? Depuis que les constructeurs produisent des moteurs plus silencieux, les fabricants de pneumatiques ont élargi leur bande de caoutchouc et sur ces petites routes bien granuleuses de l'arrière pays, c'est un vacarme insupportable.

Assis à la terrasse de « Chez Marcel », participant

activement à une partie de pétanque, taquinant le poisson sur les rives de l'étang du village ou les jours de marché, déambulant parmi les étalages, serrant des mains comme un important homme politique, Archibald est toujours entouré d'une bande de copains, certains sont ses amis, d'autres de simples connaissances, mais surtout il captive les femmes. Il faut dire que c'est un gentleman né, toujours une aimable attention, un sourire les plus charmant, une parole agréable à leur rencontre.

Archibald est un séducteur car il ne s'encombre pas de tous ces artifices qui empêchent les relations, qui étouffent les rapports humains, qui restreignent la vie sociale. Surtout, Archibald séduit car il ne cherche pas à séduire, enfin pas ouvertement.

Archibald étonne, mais Archibald plait.

Enfant, mes parents n'ayant jamais une minute à eux, de fait, pour moi, c'est Archibald qui m'emmenait en vacances. Cet été là, nous avons visité la côte normande. Il voulait me montrer les derniers vestiges d'un savoir vivre qui allait, selon ses propos pessimistes pour une fois, disparaître dans les méandres d'une société trop pressée pour conserver un quelconque degré de finesse, de distinction, d'élégance.

Nous dormions dans les plus beaux hôtels, dégustions les mets les plus savoureux autour des meilleures tables de la région. Et l'argent n'y était pour rien dans cette assortiment de luxe et de splendeur.

Nous descendions dans les cinq étoiles de Cabourg ou Deauville comme dans d'obscurs établissements ressemblant davantage à des vieilles chaumières de sorcière. La façade mangées par le lierre, le décor ne payant pas de mine, mais une fois à l'intérieur, les chambres respiraient la fraîcheur d'un matin d'automne, le mobilier et la décoration nous laissait croire que nous logions chez une vieille tante perdue. Le service était à la bonne franquette, mais les lits confortables et la table

divine. Nous n'étions pas des clients en vacances, juste des cousins éloignés, invités pour une paire de jours. Nous faisons partie de la famille. Parfois, c'étaient de vraies pensions de famille avec repas à heure fixe, tous les locataires rassemblés autour d'une table où venait nous rejoindre, pour le dessert, le chef en personne. La plupart du temps, il s'agissait d'une matrone de cent kilos, sanglée dans un tablier bleu, une sorte de béret enfoncé jusqu'aux oreilles en guise de toque, qui, sans façon, découpait la tarte aux poires tendre et délicieuse comme l'ensemble du repas. Et lorsqu'un convive dont l'appétit ne rivalisait pas avec celui d'un ogre n'ayant pas mangé depuis quinze jours laissait quelques reliefs bien compréhensible dans son assiette, elle prenait un air sévère et, désolée, demandait « ça ne vous a pas plus, ce n'était pas bon? Vous savez, je ne goûte jamais en cuisine ». C'était succulent bien entendu et le malheureux ou, plus souvent, la malheureuse qui avait eu l'affront de laisser une quantité minime de ce bonheur de saveurs était prise de remords, la tête basse, le rouge lui montant aux joues, le regard vide, l'air penaud de celui qui a écrasé le chat.

Là-bas, dans un coin de la salle à manger assombrie, un chien vaguement roux levait un œil intéressé, l'oreille captant le ton plus que les mots échangés. Il savait que son quotidien serait quelque peu amélioré dans le repas du soir. Immanquablement, celui ou celle en manque d'appétit le midi voyait le chien lui coller aux basques toute l'après midi en guise de remerciement.

Archibald m'emmenait partout avec lui, même là où c'était défendu. Pour entrer au casino de Trouville, il me déguisa en jeune fille majeure alors que je n'avais pas sept ans.

Je n'ai jamais su ce qu'il faisait dans la vie et je ne le sais pas davantage au jour d'aujourd'hui. Je veux dire quelle activité lui permettait d'avoir toujours l'argent qu'on demandait partout où nous allions. Il m'a dit un jour, avec le plus grand sérieux qui ne le caractérisait pourtant pas,

« tu sais, le monde court à sa perte depuis qu'ils ont inventé ça » en me montrant une liasse de billets.

« Les gens ne se parlent plus, ne cherchent plus à se connaître, ils brandissent ces billets, cette monnaie et c'est comme un passe partout, une clé qui ouvre toutes les portes, qui aliène tous les hommes. Avec ça (et il agitait les quelques coupures en l'air) tu es le maître du monde, mais d'un monde tout faussé par des rapports tronqués. La télévision te montre le monde avec une loupe déformante, travestissant la réalité, mêlant le rêve et la fiction au réel. L'argent, c'est un peu pareil, il ne fait rien d'autre que pervertir les rapports humains. La vérité disparaît au premier billet de banque. Ne te laisse jamais dominer ni par l'une (la télévision) ni par l'autre (l'argent) ».

Je ne comprenais pas. Il fallait se méfier de ces billets qui pourtant nous permettaient de passer des vacances idéales. Je n'avais pas saisi que ce qui faisait de ces vacances un paradis, c'était justement lui, Archibald, et en aucune façon l'épaisseur de son portefeuille.

Je n'ai jamais été aussi heureuse que dans ces petits hôtels d'apparence minable et qui renfermaient des trésors à un coût modeste plutôt que ces palaces impersonnels où on vous traite comme un prince parce que le pourboire est conséquent et où le prix d'une nuit vous permet de passer un mois tranquille dans une petite pension adorable.

Archibald a toujours été habile de ses mains. Il est toujours en train de fabriquer quelque chose. C'est une toile qu'il barbouille, une pièce de bois qu'il façonne dans son atelier, une sculpture qu'il polit, une invention qu'il met au point.

Nous nous étions levés à l'aube, direction la plage.

Je n'étais pas surprise. Ne m'avait-il pas déjà fait veiller une grande partie de la nuit sous prétexte d'admirer les étoiles?

Pendant quatre heures, j'avais charrié des tonnes de sable avec ma pelle et mon seau et lui construisait Versailles pour moi toute seule. L'important est le degré d'humidification du sable. Au petit matin, l'absence de vent nocturne lui

permet de se régénérer en eau, il devient solide comme du béton. Passé dix heures du matin, il devient friable, on ne peut plus rien en faire. Comme toute œuvre d'art sablière est éphémère, la marée montante allait engloutir l'ouvrage avant le soir. Je ne comprenais pas que tant d'imagination et d'efforts puissent être réduit à néant, en fait ce que je ne comprenais pas c'était le fait de le savoir avant de commencer les travaux. Personne ne bâtit dans l'idée que cela doit disparaître aussitôt. Archibald me répondit qu'effectivement les vulgaires architectes, les bâtisseurs communs, les entrepreneurs gonflés d'orgueil exécutent leur labeur pour la postérité, une quête d'immortalité en somme. Mais les chefs cuisiniers, les acteurs et les comédiens, les gens du cirque, les artistes du spectacle, que font-ils d'autre que de brasser du vent? Ces coups d'épée dans l'eau apportent de l'émotion, la satisfaction de vivre, pas seulement d'exister. Il n'est rien de plus beau que la vie d'un papillon, né le matin, mort le soir.

Le péri-sable château allait nous donner la satisfaction de l'humilité absolue. Après tout, notre vie entière n'est-elle pas un château de sable qui naît, vit et meurt.

Ces considérations philosophiques n'affectaient pas mon esprit de sept ans. J'étais fière de l'œuvre de mon oncle et je demeurais devant l'ouvrage, espérant naïvement que ma seule présence repousserait les vagues de la mer ogresse.

Plongée dans ces pensées profondes comme un adepte de l'apnée sportive, je ne remarquais pas tout de suite la présence d'un petit garçon qui devait avoir mon âge. Il était là, se dandinant comme quelqu'un qui voudrait dire quelque chose sans oser vraiment. Avant même qu'il ne prononce la moindre phrase, j'avais décidée de le traiter avec hauteur. Comment osait-on me déranger dans mes réflexions sur la brièveté de l'existence? Je le remis à sa place un peu brutalement, mes paroles dépassaient mes pensées comme un bolide qu'on ne maîtrise plus. Soudain j'eus honte de le traiter de cette manière et ne dis plus rien.

Effrontée, je reconnaissais avoir bâti de mes seules mains ce palais aux multiples tours, le laissant dans sa bêtise de croire possible un tel exploit pour une fillette de sept ans.

Il était en admiration mais était-ce devant cette magnificence sableuse ou pour ma seule présence?

Jamais un enfant, jamais personne ne m'avait regardée ainsi. Il mettait de l'absolu dans son regard tout naturellement, sans forcer comme ces mauvais comédiens de théâtre qui veulent appuyer un effet. Je sentais ses yeux posés sur moi et j'eus quelques remords à l'avoir considéré comme un va-nu-pieds bien qu'il ne porta pas la moindre chaussure. Mon attitude était grossière, mon comportement intolérable envers cet être honnête et franc. Je voulais m'enfuir afin de cacher mon ignominie, pourtant je restais là, muette, profitant de sa présence. Il émanait de ce petit garçon à peine plus grand que moi une sagesse, une bonté, une circonspection qui me donnaient envie qu'il reste. Nous attendions patiemment que la marée détruise ma soit disant réalisation, assis l'un à côté de l'autre devant un soleil qui, lui aussi, serait aspiré par les flots.

Le cri d'Archibald me tira de mes chimères. Je courus sans même me retourner vers ce petit garçon dont je ne connaissais pas le nom, ni comment le retrouver. Je savais qu'il resterait là tant que je n'aurais pas disparu de sa vue et je fus consolée d'être persuadée de le retrouver le lendemain sur cette plage, à l'endroit même où un château avait permis cette rencontre.

Mais le lendemain, il ne vint pas.

Ni le surlendemain.

Je venais d'avoir sept ans. Ma première fois. J'étais excité comme une puce sur le dos d'un saint Bernard. J'avais attendu de longs mois, espéré que tout se passe bien, désiré que rien ne puisse tout faire capoter, souhaité ne pas être malade au dernier moment. Je m'étais renseigné. Interrogé des camarades. Cherché des explications, des images dans des revues spécialisées. Puis le grand jour était venu, tant attendu que j'étais tout penaud de constater que c'était un jour identique aux autres.

Le soleil s'était levé. J'avais pris mon petit déjeuner, un grand bol de lait que je saupoudrais d'une épaisse couche de chocolat en poudre, pas pour l'arôme, mais pour que la boîte finisse plus vite afin d'obtenir de nouvelles images en ouvrant la prochaine. Je collectionnais les figurines dans un grand album que papa m'avait offert pour mon récent anniversaire et j'échangeais les nombreux doublons avec mon copain Marc. A cette époque insouciant, je pensais dur comme fer que si les vaches donnaient du lait, c'était les juments qui fournissaient le cacao à l'image du poulain qui sautait gaiement sur la boîte de chocolat en poudre et, accessoirement, boîte à trésor renfermant ces précieuses images d'animaux, de monuments, de plantes ou de paquebots et formules un.

J'étais si excité par cette découverte, ce nouveau plaisir que j'allais partager, que j'en oubliais la moitié de mes affaires. Un beau jour tu perdras ta tête m'avait dit maman dans le plus grand sérieux, lorsqu'une ride verticale se formait entre ses sourcils, puis elle me sourit et m'embrassa fortement.

Papa conduisait la vieille Peugeot, fendait l'air iodé entre ces rangées d'arbres qui ont totalement disparu aujourd'hui au bord des départementales. Nous ne sommes pas allés à l'hôtel. Papa a stoppé la voiture au bord de la plage et nous avons couru jusqu'aux premières vagues. Ma première

impression fut l'odeur. Une odeur forte, presque nauséabonde. A peine déçu, je regardais l'immensité devant moi. L'esprit humain n'est pas préparé face à l'infini. L'absolu, l'éternité, l'innombrable ne peuvent être pensés raisonnablement. C'est le domaine de l'émotionnel, de la croyance. L'homme ne peut concevoir ce qui n'a pas de limites, il se sent obligé d'imaginer ce qu'il ne peut voir, même s'il sait pertinemment que le dissimulé est la même chose répétée à l'infini. L'espace, la mort, jadis les étendues désertiques ou océaniques, le démesuré a toujours fasciné l'homme, en même temps qu'il lui faisait souvent peur.

J'étais à la fois attiré et effrayé par cet océan, ogre de millions de mètres cubes d'une eau salée comme je ne l'avais encore jamais vue.

Dès le lendemain, nous passions nos journées sur la plage. Très vite, je devins un expert en construction de châteaux de sable. Le sable de Trouville est particulièrement adapté aux délires architecturaux. Sa consistance faite de minuscules grains allié à une forte humidité ambiante lui confère toutes les qualités d'un matériau nécessaire aux grandes envolées sablesques. J'étais Louis Le Vau et mes réalisations étaient Versailles sur Mer.

Chaque jour, vers quatorze heures, la marée engloutissait mes efforts matinaux. J'allais me baigner ou arpenter la plage en tous sens.

La veille du départ, je m'étais aventuré plus loin que d'habitude, poussé par cette volonté commune aux grands explorateurs de savoir « ce qu'il y a derrière ». Derrière une montagne ou un horizon, cela revient quasiment à la même chose. Au-delà du ciel, par delà la pensée humaine, chercher l'envers des choses, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Plus tard les mathématiques m'ont apporté la possibilité de côtoyer cet infini.

Cet après midi là, je déambulais donc sur cette plage sans fin lorsque j'aperçus une réalisation fantastique. Mes efforts en matière de construction étaient anéantis par tant

d'audace, d'imagination, une création digne d'un artiste. Un véritable bijou bavarois comme il n'en existe que sur les rives du Rhin narguait la fierté de mes sept ans. Je m'approchais. Une petite fille était assise devant son palais. Ce fut l'estocade finale qui envoya mon cœur rejoindre les méandres où ma fierté de bâtisseur, anéantie, végétait depuis quelques secondes déjà. Ce n'était pas une petite fille qui trônait fièrement devant son palais mais un ange venu tout droit du ciel pour apporter l'amour à l'humanité. J'étais abasourdi. Je n'avais jamais vu un visage aussi parfait. Même dans mon école, les plus belles ne pouvaient rivaliser avec cette princesse. Car, oui! C'était bien une princesse, j'en étais persuadé. On allait venir la chercher dans un carrosse d'or, tiré par quatre pur sang plus noirs qu'une nuit sans lune, leurs naseaux soufflant un air chaud, leurs muscles tressaillant laissant apercevoir des reflets argentés sur leur robe ébène. Un majordome servant de cocher lui parlerait avec la plus grande déférence, l'appelant Mademoiselle et l'aiderait à gravir les quelques marches du carrosse en lui tenant délicatement la main du bout des doigts.

L'habituelle brise qui souffle sur la plage jouait avec ses cheveux, traversant de ses mille doigts invisibles les mèches blondes qui semblaient onduler à l'unisson avec la houle. Elle portait une robe blanche toute simple, légèrement gaufrée, et je louais la simplicité d'une aussi grande dame. Je lui adressais un sourire, ne sachant quoi lui dire. Sa réponse fut de regarder l'horizon, loin derrière moi, si loin que j'en devenais invisible à son esprit, je n'existais plus. Avais-je réellement existé, du reste? Dos aux flots, je me jetais à l'eau avec une banalité à faire pleurer.

- C'est toi qui a construit ce château?

Cette question sans intérêt allait, je le craignais, provoquer une réponse cinglante. Je ne fus pas déçu.

- Etes-vous un personnage tellement important, un maître en art, un seigneur irréprochable que vous vous permettez

de me tutoyer comme un de vos vulgaires sujets?

Je balbutiais que je ne cherchais nullement à l'offenser, mêlant tutoiement et vouvoiement à embrouiller tous les mots.

Ce soufflet, ajouté à mon trouble devant tant de délicatesse, de bonté, de beauté, m'interdisait un comportement naturel. Il me semblait que quiconque placé devant elle, cette princesse échappée d'une féérie, ne pouvait que suffoquer, perdre toute consistance, s'affaler dans une banalité incontournable. Elle possédait tout, il était donc légitime qu'elle s'entoure d'un voile hautain, qu'elle se protège sous des dehors glacés, qu'elle se cuirasse d'une rudesse d'apparence afin que le monde entier ne succombe pas à son charme dévastateur. Il fallait prouver son attachement, dévoiler sa passion, montrer ses ardeurs, consumer sa flamme, justifier son inclination, affirmer son affection.

La belle m'ignorait superbement, ne m'accordant même plus la parole. Elle reconnut du bout des lèvres qu'elle était bien évidemment l'auteur de cette splendeur qui n'avait d'équivalent que sa beauté à elle. Ne consentit point à me révéler son prénom.

Le temps est élastique et chacun d'entre nous peut en faire l'évidente expérience. Une minute, une heure n'ont pas la même durée dans notre conscience. N'importe qui est étonné de n'avoir pas vu le temps passer lors d'occupations bien souvent partagées.

Une partie de pétanque, un bon repas, un film captivant, une balade au bord de l'eau, un moment en tendre compagnie. Tous ces moments forts où notre cerveau prend des notes, enregistre, mais que notre horloge interne semble abréger, écourter, si bien que les heures passent comme des minutes.

En revanche, chacun a pu aisément constater que dans une salle d'attente, et d'une manière générale dans tous ces moments où l'on doit patienter, les minutes s'étirent en heures interminables. Paradoxalement, le cerveau aura enregistré davantage de souvenirs lors des moments vifs,

une manière de compenser l'impression fugitive de ces instants occupés, heureux, qu'on a l'impression d'avoir escamoté parce que nous ne les avons pas vu passer, pas su en profiter comme on l'aurait voulu au moment où nous les vivions.

Ces minutes en présence de cette divinité à forme humaine me parurent pourtant s'allonger indéfiniment. Il me semblait avoir passé toute une après midi avec l'élue de mon cœur quand je n'étais là que depuis quelques minutes à peine. J'eus tout de même la satisfaction d'obtenir une réponse à ma question puisqu'une voix provenant des dunes appelait une certaine Sylvie et que l'objet de mes pensées se retourna et courut jusqu'à ce qu'elle ne devienne qu'un point pas plus grand qu'un moucheron. Puis elle disparut derrière une colline de sable sans s'être retournée une seule fois.

Je restais pétrifié quelques minutes supplémentaires devant les vestiges du palais qu'elle avait élevé de ses tendres mains. Deux sentiments antinomiques luttèrent tels de preux chevaliers dans mon petit cœur vierge. L'immense bonheur d'avoir fait la connaissance de la plus belle fille du monde, il n'y avait pas à revenir là-dessus, se mêlait à la tristesse de l'avoir perdue à tout jamais. Nous rentrions le lendemain vers Paris. J'étais tout à la fois empli d'un plaisir sans borne et d'un chagrin sans fond.

D'un appétit d'ogre en général, je délaissais mon assiette le soir, ces nourritures terrestres me semblaient incapables de combler mon insatiable faim de la revoir. Mes parents mirent sur le compte de la fin des vacances ce manque d'appétit et ne se doutèrent pas une infime seconde du profond désarroi qui m'emplissait de larmes.

J'étais résolu à la retrouver coûte que coûte. J'allais rester ici. Je m'échapperais dans la nuit. Mes parents rejoindraient leur vie sans moi. Ils ne pouvaient pas comprendre ma motivation, c'étaient des grands, ils ne savaient donc rien des méandres de l'esprit d'un petit garçon de sept ans. Et puis si, ils pouvaient comprendre

puisque à bien y regarder, ils étaient ensemble, amoureux l'un de l'autre, ne pouvant vivre longtemps loin l'un de l'autre. Fallait-il partir en cachette ou tout leur expliquer, c'étaient mes parents après tout? Je remuais ces idées dans ma tête une partie de la nuit et puis, sans m'en rendre compte, m'endormis. On me réveilla le lendemain matin. Mon plan était ruiné. Il me restait à les convaincre de rentrer vivre leur vie sans moi.

J'essayais de capter leur attention pendant le petit déjeuner, mais ils avaient la tête ailleurs et leurs gestes pressés montraient qu'ils avaient hâte de rentrer.

Mon émotion passa pour la tristesse de devoir retrouver la grisaille parisienne, mon incapacité à m'exprimer, moi l'enfant si éveillé qu'il en faisait la fierté de ses parents, fut mise sur le compte de la nostalgie naissante de vacances exceptionnelles qui s'achevaient. Mes premières vacances au bord de la mer.

- Sept -

Et si mon métier, ma quête de l'œuvre rare, originale, n'était rien d'autre que la recherche de ce petit garçon perdu dans ma mémoire? Je parcours les continents de musée en musée, de sombres caves en greniers poussiéreux, croyant découvrir la perle rare. En fait, ma perle est ce petit garçon enfoui quelque part, devenu adulte, il est là, parmi sept milliards de personnes, juste une aiguille dans une meule de foin après tout.

Des éclats de voix, un ton qui monte, je tourne la tête et reviens dans le monde bien réel, le monde des empêcheurs de tourner en rond, des insatisfaits chroniques qui n'hésitent pas à le clamer tout haut.

Cette fois c'est une peste habillée pour un défilé de mardi-gras qui fait tout un esclandre pour une vague histoire de numéros de sièges. Bien entendu, cela me concerne directement puisque le couple se trouve par le fait séparé, chacun devant occuper un siège qui ne se côtoie pas. Et en effet, il y a bien un monsieur, tellement effacé que je ne l'avais même pas remarqué caché derrière les gesticulations de la dame. J'ai une pensée pour le quotidien de cet homme, surement étouffé par l'exubérance de sa moitié, que dis-je, de son trois quarts assurément.

Le steward explique calmement qu'il n'y a pas d'erreur et que lors de la réservation on avait dû lui signaler que les sièges ne seraient pas voisins. Mais la grosse dame habillée en paquet cadeau à fleurs ne l'écoute plus. Elle suit son idée fixe, à savoir que cette compagnie est un assortiment d'incapables, de fonctionnaires à la petite semaine, et d'autres qualificatifs hautement recherchés indispensables à la résolution du problème.

Toute la travée est tournée vers le lieu du drame. Vous pensez, un peu de divertissement dans un monde si

convenu, tellement ennuyeux, c'est une aubaine. Tous ces champions de la finance, ces spécialistes du marketing, ces professionnels des réunions marathons, ces leaders de la communication ont des vies tellement ordinaires sous ces dehors extravagants qu'ils trainent une lassitude mollassonne avant trente ans. Ces vies qui font rêver les smicards ne sont finalement qu'une suite d'habitudes, une routine de longs courriers, de chambres d'hôtels, de déjeuners de travail, de réunions nocturnes, d'objectifs à atteindre, de stratégies à corriger, d'agendas complets deux mois à l'avance où il n'y a plus aucune minute de libre, pas une seconde d'imprévu. Tout est noté, organisé, préparé, arrangé, annoncé, étudié.

Pas étonnant que ceux-ci développent des vices à la hauteur de leur ennui, de leur vie à priori luxueuse mais somme toute banale à mourir.

Le petit homme de mari glisse une idée de génie, qu'un enfant de cinq ans aurait eu dès le départ. Prier le steward de bien vouloir demander aux passagers ici présent s'il leur est d'aucune gêne d'échanger les places incriminées.

Il se trouve que les deux passagers en question sont lui et moi.

Le bon sens triomphe mais on n'est pas passé loin de l'incident diplomatique. La grosse dame décorée tel un sapin de Noël un 24 décembre est satisfaite. Il aurait été inadmissible pour elle de ne pas saisir cette chance inouïe de se produire devant un public si précieux. Cette solution simple ne pouvait être abordée qu'après un éclat en bonne et due forme, qu'on voit de quel bois elle se chauffait, que madame n'était pas n'importe qui qu'on place n'importe où.

L'incident est clos. Les deux tourtereaux sont désormais côte à côte, permettant à la robe en papier peint pour chambre d'enfant d'admonester copieusement son mari, visiblement son sport favori, sa distraction préférée.

Les boucles brunes qui tombaient sur un coin de nuque, le départ d'une épaule deviennent un profil complet, qui se

tourne me lançant un « enchanté » légèrement coincé. Je souris pas seulement par politesse, lui propose d'échanger nos places puisqu'il sera privé de hublot dorénavant. Il m'assure que tout va bien et même au-delà dans un « c'est parfait » que je trouve un peu exagéré.

A partir de cet instant, mes ressentiments envers les hommes, mon amertume de la masculinité, mon dégoût de leur égoïsme, ma haine de leur comportement commence à fondre comme une neige d'avril. Je dois me ressaisir. Qu'a-t-il de particulier celui-là? Il me semble le connaître. Le reconnaître. C'est tout.

Sa voix.

J'ai toujours été sensible aux voix. Je dois avoir un côté Jeanne d'Arc enfoui tout au fond de ma carapace.

- Huit -

Je me souviens encore du visage de la fillette au château de sable. L'énigme n'a jamais trouvé de solution. Peut-être est-ce à cause d'elle que je me suis lancé tête baissée dans les calculs et raisonnements mathématiques?

Des voix s'entrechoquent à quelques centimètres de moi. J'émerge de ce rêve éveillé pour constater qu'à l'abord de mon siège se déroule la scène habituelle lorsque deux personnes ont des objectifs divergents. Une dame sans âge mais portant une robe où l'on aurait éparpillé un gentil bouquet de fleurs comme motif et où ses gesticulations font tressauter trois tulipes rouges, une gerbe de marguerites multicolores, des œillets en pagaille, quelques anémones et une multitude de corolles dont je ne connais pas le nom et même l'existence pour certaines, vocifère son bon droit. Le steward reste stoïque face au déferlement de paroles coupantes comme des rasoirs affutés.

Ayant pris la conversation, plus justement la plainte en cours, je ne saisis pas d'emblée l'objectif avoué d'une telle véhémence. J'essaye de recomposer l'amont de cette tirade irritée lorsque j'aperçois, debout derrière les deux acteurs principaux de la scène où la grosse dame se donne de l'importance en réprimandant un subalterne à ses yeux, figé dans un costume de laine bleue foncée et plus encore dans son affliction, l'objet de mes pensées - comme on peut en lire cette expression convenue dans tout bon roman de gare. Son regard croise le mien et je comprends tout.

La pétulante dame a pris les choses en main afin de régler un léger problème de placement qui, à ses yeux, demande l'intervention de l'Onu, du moins un arbitrage indépendant. Cette dame et ce monsieur ont bien réservé deux places mais sans vérifier expressément que les fauteuils choisis soient côte à côte. C'est ce que le steward tente d'expliquer à un mur en robe à fleurs. Celle-ci rétorque que

c'est un scandale, sur une grande compagnie aérienne de devoir supporter pareille incompétence de la part du personnel sans imaginer un seul instant que le steward devant elle n'est évidemment pour rien dans l'éventuelle erreur d'aiguillage incriminée. Le ton monte d'un seul côté de l'antagonisme, le steward réagissant avec beaucoup de tact et de sang froid. Après tout, la dame convaincue de son bon droit, déterminée dans sa bêtise, persuadée d'avoir raison, n'est nullement un terroriste, un preneur d'otages, un détourneur de long courrier. Tout cela est bien regrettable, mais... Le steward ne peut à présent plus terminer ses phrases, la peste en robe d'été incrimine tout le personnel, accuse la compagnie, dénonce une incompétence flagrante, intente un procès dont elle serait à la fois le juge et le procureur et où aucun avocat n'aurait la parole.

Un petit homme, qui jusque là m'était dérobé à la vue par la véhémence de la dame à la robe fleurie, tente de concilier les différentes parties. Il a l'air plutôt calme et suffisamment affligé par le comportement de sa femme pour faire profil bas, la voix modérée. Il propose de demander aux autres passagers de bien vouloir échanger un siège lambda contre un siège beta, le 249 contre le 247, puisque le steward ne peut plus placer un mot.

L'immense pot de fleurs imprimées reste un instant sans voix, son regard toise son mari comme si elle venait de découvrir un insecte indésirable sur son large revers. Tous les regards alentour sont fixés sur ce banal incident qui prend des proportions diplomatiques. Le steward profite de ce répit pour appuyer la requête du mari, d'un ton contrit et dans le plus grand respect du client puisque chacun le sait autant que lui, celui-ci est Roi en toutes occasions.

La Reine fait demi tour pour constater que des personnes sont présentes, bien assises à leur place attribuée, voisines des leurs. L'élémentaire savoir vivre aurait été de demander simplement à ces personnes de bien vouloir échanger un fauteuil impersonnel contre un autre identique une rangée

devant et le tour était joué, mais il existe en ce bas monde des personnes de peu d'importance qui, à la moindre occasion aiment à se donner en spectacle, qu'ils aient tort ou bien raison peu importe, l'essentiel est de bien montrer que ce sont des gens respectables, notables de leur petite vie étriquée et ennuyeuse.

Il se trouve que les deux sièges jouxtant ceux du couple toujours debout dans l'allée ne sont rien d'autre que le mien et le sien. Le sien à elle. Elle qui envahit ma tête toute entière depuis cinq minutes.

Le steward se penche vers moi, demandant si cela ne me gêne pas de changer de place, qu'il en est tout désolé, accompagné dans cette affliction par la dame aux fleurs, totalement retournée dans son attitude et c'est tout juste si elle ne fait pas reposer sur le compte de la compagnie aérienne le désagrément que j'aurais à subir de quitter le fauteuil 247. Elle se répand en excuses devant moi, essayant de regagner le beau rôle, si toutefois elle l'avait perdu. Dans son esprit rien n'est moins sûr.

Je note au passage l'immense délicatesse du steward qui préfère me demande de me lever plutôt que de faire se déplacer la jeune femme confortablement installée.

Une fois à la gauche de ma sublime nouvelle voisine, je me tourne vers elle comme si je regardais le soleil bien en face, et dans un sourire de connivence je lance un « enchanté » dont la destinatrice n'a pas idée de la justesse.

Elle me rend un sourire franc et je sens que tout au fond de moi quelque chose commence à se liquéfier, à commencer par ma capacité de raisonnement qui, pour un mathématicien, est une seconde nature. Me propose du même élan si je ne veux pas échanger de siège puisque me voilà privé de la compagnie du hublot. Je n'ose pas lui avouer que je n'y perds pas au change et me contente d'un « c'est parfait » qu'elle prend une nouvelle fois comme une simple marque de politesse.

Une rencontre ne pourrait mieux commencer. Obligés de partager un coin du monde à cause de l'incivilité des autres

rapproche automatiquement les esprits les plus éloignés, les intentions les plus divergentes.

Sur les sièges devant nous je m'attends à entendre roucouler tendrement quand je m'aperçois que la dame parsemée de fleurs reporte son courroux sur son mari, lui reprochant son inconséquence dans la réservation des billets. Ainsi tout ce cirque pour ça! Ils auraient été certainement mieux, chacun dans son rang. En revanche, je bénis l'insatisfaite chronique de m'avoir fait déplacer d'une case. En reculant d'une place, je m'assois au paradis. Parfois, il faut savoir faire un pas de côté.

D'habitude, j'aurais déjà entamé la conversation, trouvé une idée originale pour lancer un échange nourri et passionnant. Je n'ai pas cette soit disant qualité qu'on prête aux timides. Il ne faut pas confondre tact, réserve et cette anxiété, cette phobie des rapports humains qui sclérose le moindre mouvement, interdit les plus faibles audaces et rend muet le plus prolix des orateurs.

De surcroît, j'aime la compagnie des femmes. Il n'y a rien de machiste là dedans, tout au contraire. Je ne me considère pas comme un séducteur au sens commun du terme.

Lorsque j'engage une conversation, que je tisse des liens comme pourrait le faire une araignée, ce n'est pas dans le but avoué de prendre une proie au piège de ma toile. Je ne calcule pas mes accointances. Mon désir, mon envie d'aller vers les autres, les femmes en particulier, ne se justifie pas par le simple besoin sexuel. J'aime leur parler, les écouter surtout, les connaître. J'aime leur pertinence et leur douceur, j'aime leur mansuétude et aussi leur virulence. Elles ne sont pas des anges, tant mieux. Mais une femme sera toujours plus à l'écoute qu'un homme, plus altruiste, davantage dans la compassion. Ce qui ne les empêche pas de devenir de vraies tigresses lorsque le besoin s'en fait sentir, d'être rancunières comme aucun homme ne peut l'imaginer. Le féminisme aura au moins apporté ça. Non qu'avant elles n'étaient que gentillesse et soumission. Elles

ne l'étaient qu'en apparence. On dit que les femmes sont des chats et les hommes des chiens. Qu'elles sont indépendantes et cruelles quand ils sont fidèles et nigauds.

Le décollage se déroule dans un silence de recueillement, les passagers n'osant pas élever la voix, la vibration des réacteurs font à peine chevroter la carlingue.

Je ne vais tout de même pas me priver de cette chance qui m'a valu le privilège d'être assis à ses côtés. Serait-il possible que pour la première fois de ma vie, une femme m'intimide à ce point? Je n'ose tourner la tête vers elle, elle le remarquera d'emblée et mon silence passera alors pour une incongruité, peut-être même me croira-t-elle pervers?

En réalité, je me souviens d'avoir déjà connu pareil trouble.

- Neuf -

J'avais quinze ans. Une dernière année de collège. Mes déboires de l'école primaire étaient derrière moi, mais avaient laissé des marques profondes. J'avais une méfiance totale envers les hommes, les garçons. A quatorze ans, j'avais lu le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. En avais-je tout compris, tout assimilé? Quoi qu'il en soit, je m'étais lancée comme une forcenée dans le militantisme féministe. Bien entendu, aucune des organisations de lutte pour les droits des femmes, aucune association de défense ne voulait d'une gamine dans laquelle ils ne voyaient qu'une lubie passagère, davantage une manière d'échapper à ses problèmes que vouloir réellement régler ceux des autres. Ce n'était certainement pas faux, mais devant mon insistance, ma détermination et ma foi dans ma toute nouvelle religion, une association accepta de me confier des tâches tellement anodines que j'exécutais pourtant le sourire aux lèvres et le cœur rempli d'allégresse. Distribution de tracts, envoi de courrier, parfois même un coup de balai à la permanence, rien ne m'était épargné. Je pensais qu'ils devaient tester ma motivation. Six mois plus tard, j'étais toujours là, à un âge où l'on se lasse de ses idoles en quelques semaines. Au siège de « Pour une Femme Libre » j'obtins de nouvelles attributions. Nous luttons contre l'excision encore largement répandue dans toute l'Afrique subsaharienne, nous nous battions contre le statut moyenâgeux de la femme Iranienne, nous militions contre le rôle de femme objet dans le monde machiste de la publicité, de la mode, du cinéma, bref nous étions sur tous les fronts.

Je découvrais tout un monde. Et fis des rencontres qui marquèrent ma vie. Julie, ex soixante-huitarde qui n'avait rien renié de ses idées ni de ses actions. Ses cheveux roux en bataille lui donnaient un côté sauvage, faisaient penser à la crinière d'une lionne. Lorsqu'elle prenait la parole, elle

rugissait, se débattait et évoquait davantage une panthère prête à mordre. Lola, fraîchement sortie de l'enfer de la prostitution, luttait bec et ongles contre ce pouvoir typiquement masculin et avait toujours une anecdote sur ses anciens clients qui se faisaient tordre de rire les camarades, me laissant bien souvent larguée du haut de la naïveté de mes quinze ans. Je souriais par convenance, elle n'était pas dupe de mon incompréhension feinte et elle ajoutait à mon endroit « c'est rien, tu comprendras bien assez tôt ma chérie ».

Il y avait aussi Géraldine qui voulait qu'on ne l'appelle que Gégé depuis que son prénom était synonyme de minitel rose, de téléphonie érotique et autres gadgets pour mâles en chasse. Brigitte était la juriste du groupe, toujours le nez dans le code pénal, essayant de contenir les actions pas toujours légales de ses consœurs, leur expliquant l'intérêt d'agir dans le cadre de la loi; on était plus fortes à combattre avec leurs propres armes. Bien entendu les autres ne l'entendaient pas de cette oreille et, n'ayant pas coupé tous les ponts quinze ans après, je dois regretter la condamnation en pénal de quatre de mes anciennes copines, dont une est encore derrière les barreaux.

L'emprisonnement justement était le cheval de bataille d'Aurore. Elle se rendait dans les centres de détention en qualité de visiteuse et, par la même occasion, éveillait ou tentait d'éveiller une conscience féministe dans l'esprit frondeur des femmes qui vivaient derrière les barreaux. Elle aussi a vu une grande partie de la détresse humaine, enfermée dans des cellules pour qu'une société bien plus violente soit à l'abri de ces perverses braqueuses, infanticides ou tout simplement réglant leur compte à la gent masculine qui les spoliait quotidiennement.

Aurore avait une conception très large de l'emprisonnement et elle était la plus virulente envers celles que leurs maris, leurs pères, leurs frères enfermaient derrière les barreaux d'un voile ou d'un tchador. A bien y réfléchir, un grand nombre d'entre nous étions emmurées

dans des prisons invisibles et dont nous possédions la clé. La bourgeoise que son mari achetait parce qu'il était l'unique source de revenus du ménage, mais aussi celle qui travaillait, indépendante dans sa vie privée mais à la merci d'un patron libidineux, d'un chef autoritaire, de cadences et d'un stress toujours plus machiavélique. Les ados n'étaient pas en reste, éduquées par la publicité que de dangereux créatifs bronzés étés comme hiver assénaient plusieurs heures par jour à la télé, sur des affiches toujours plus grandes, dans des messages aux voix de miel sur toutes les ondes, et maintenant dans les boîtes aux lettres, au téléphone. Une armée de publicitaires à la solde d'un monde libéral et résolument masculin nous apprenait à consommer intelligent, c'est-à-dire remplir les poches de leurs annonceurs. Et il fallait tout faire comme sur la notice pour plaire, être belle, fine, aguichante. La femme allait dominer le monde, mais pour cela c'est elle qui exécutait encore la majeure partie des tâches ménagères, qui trimait pour un salaire de misère, c'est elle qui restait secrétaire toute sa vie, apportant le café à son patron dans un grand sourire s'il vous plait.

La petite fille renfermée que j'étais découvrait un univers différent de la routine collégienne. Je déployais mes frêles et courtes ailes. Mes parents ne voyaient pas d'un mauvais œil cet engagement soudain, d'une part parce qu'ils partageaient les idées féministes de l'association (après tout, ils avaient « fait » mai 68) et que je ne disais pas tout sur nos agissements en marge de la légalité et d'autre part, ils étaient trop heureux de me voir sortir de la maison où je m'étais réfugiée depuis mes huit ans.

Je continuais à arpenter les musées et les galeries bien entendu, mais c'étaient des lieux sans vie, privés d'actualité, et les guides et gardiens n'étaient plus des hommes mais les conservateurs de ces trésors, ils faisaient partie des meubles, je n'aurais jamais imaginé avoir d'autre conversation avec eux que l'histoire de l'art.

Lors de notre séjour à Londres qui dura tout de même

presque un an, on m'avait offert un petit récepteur radio, compagnon idéal pour la jeune fille renfermée que j'étais. Il devint très vite mon nounours et mon prof d'anglais. En quelques mois j'appris à parler anglais davantage en écoutant la BBC qu'en dialoguant avec d'hypothétiques connaissances.

Je rentrais à Paris et retrouvais mes collègues de l'association mais je continuais à écouter les différentes stations jusque tard dans la nuit. C'était la divine époque des balbutiements des radios libres et sur la bande Fm, c'était comme lors d'une soirée où l'on aurait invité une quantité incroyable de gens différents. Je passais d'une conversation à une autre, j'écoutais les délires d'animateurs en mal d'auditeurs, m'endormais pendant qu'une voix chaude et surement alcoolisée récitait un poème de Baudelaire. Je ne reniais pas les stations musicales, mais j'avais un faible pour celles qui parlaient, me parlaient.

Un soir, bien tard, surement trop tard pour une jeune fille de quinze ans, mes oreilles étaient tombées sur une singulière émission.

Habillée de sons naturels, une voix (quelle voix!) racontait un périple au bout du monde. Quand l'animateur relatait une progression au travers de la jungle, on entendait distinctement les craquements des branchages, les cris des singes, le bruissement des feuilles. Il traversait un immense fleuve et c'était des cascades d'eau, le fracas des flots. Il naviguait et on se serait vraiment cru sur un bateau, respirant les embruns. Il arpentait les immensités désertiques et c'était le vent qui cinglait nos oreilles. Si les bruitages étaient réussis c'est surtout le ton qu'il mettait à relater ses aventures qui vous entraînait dans une autre dimension. Il exprimait mieux qu'un acteur le texte qu'il lisait ou qu'il rapportait. Il planait en effet une ambiguïté sur ses récits. Avait-il vécu toutes ces aventures ou n'était-ce qu'imagination? Peu importait d'ailleurs. Chaque soir, quatre fois par semaine, je retrouvais une voix amicale et chaleureuse, je tremblais avec elle au milieu des fauves,

respirait l'air du grand large ou j'avais l'impression d'étouffer dans des favelas surchauffées.

Je conçus une véritable passion pour cet homme sans âge, sans physique, et surtout sans lien avec moi si ce n'est qu'une voix. J'étais amoureuse d'une voix, certainement la partie la plus féminine chez un homme. Jamais je n'ai cherché à connaître le physique qui lui était associé. Cette voix n'avait pour moi pas de corps, elle était une âme nue. Pas un instant je n'ai désiré rencontrer cet homme à qui je pensais pourtant très souvent dans la journée et qui parcourait mes rêves comme il explorait les recoins les plus inattendus de la planète, du moins le faisait-il en mots s'il ne les avait pas vus de visu.

Ainsi je me repliais davantage sur moi-même. Ma seule vie sociale se résumait à ces cours qui n'étaient en vérité qu'une succession de salles de classes séparées par de long couloirs et des stations dans la cour de récréation, assise seule à rêver ou bouquiner. Je n'échangeais pas dix mots dans la journée avec mes soit disant camarades. Mes seuls contacts avec le monde extérieur étaient mes liens avec les collègues de l'association Pour Une Femme Libre et d'interminables débats sur la place de la femme dans la société moderne. Autant dire que cela ne me rapprochait nullement de la gent masculine. J'étais la Belle au Bois Dormant parfaitement réveillée mais entourée d'une épaisse et infranchissable haie d'épines qu'aucun mâle n'aurait eu le courage de traverser. Pourtant je me rendais compte que je plaisais et cela ajoutait à mon drame de mon dégoût des garçons.

On n'est jamais content de son sort. Les blondes veulent être brunes et les brunes rêvent d'être blondes, celles qui ont les cheveux plats envient les boucles et les tignasses frisées ne souhaitent que des baguettes de tambour sur leur tête. Si vous avez grandi à la campagne, vous ne fantasmez que sur les grandes villes alors qu'élevée dans une métropole vous n'avez de cesse que déguerpir dans la nature au premier rayon de soleil. J'enviais donc les filles

un peu grosses, au visage ingrat, aux ongles rongés, aux genoux cagneux, les épaules tombantes et les pieds en dedans. Personne n'allait vers elles, on ne les remarquait pas, à peine une plaisanterie quelquefois. En revanche, j'étais l'objet de tous les regards. Tous les garçons tentaient leur chance. Enfin, bien vite, devant mon air fier et hautain, ma démarche pressée et l'air glacial qui m'entourait, ils baissaient les bras. Le chasseur de donzelles est en général peu opiniâtre. Mais le plus incroyable c'est que je n'attirais pas que les mâles en mal de sensualité. J'eus un ami, bien que le mot soit un peu fort à mon goût, qui préférait les garçons. C'était le seul garçon à qui j'adressais la parole mais sans dépasser dix phrases par jour. Je ne compris jamais vraiment ses intentions cachées en se rapprochant de moi. Peut-être espérait-il que les garçons du collège le remarque s'ils le voyaient en ma présence, mais il était bien évident que ceux qui étaient intéressés par une jolie blonde svelte le seraient nettement moins par un collégien boutonneux aux épaisses lunettes. Il avait pourtant une qualité essentielle à mes yeux : jamais je n'ai été obligée de débattre avec lui de la condition de la femme. Même s'il était d'accord avec tout ce que je disais, visiblement il s'en moquait comme de ses premières chaussettes.

Les autres, c'était différent. Je ne voyais en eux qu'un suppôt du machisme ambiant. Dès que j'en avais l'occasion, c'est-à-dire quasiment à chaque fois, je ne pouvais me contenir et je partais dans une discussion à bâtons rompus, un débat en bonne et due forme où j'exposais des idées radicales avec fougue et passion.

Je me souviens particulièrement d'un grand benêt à qui j'avais, une fois de plus, taillé un costume trois pièces. Il n'était pas méchant pourtant, juste porté par une éducation où les petites filles devaient jouer à la dinette et les petits garçons s'amuser à la guerre, aux gendarmes et aux voleurs ou, autre variation du même thème, aux cowboys et les indiens. Toujours l'unique issue : elles devaient se préparer à devenir de bonnes petites fées du logis sans oublier de

travailler tout de même (quelles feignasses!) et il fallait qu'eux deviennent de gentils petits soldats au service d'une société de consommation en leur faisant croire à elles l'épanouissement dans l'amour d'un homme (le prince charmant des contes de fées) et à eux la liberté d'avoir choisi leur voie et la satisfaction d'avoir réussi dans la vie (avoir un joli compte en banque et une grosse Mercedes dans le garage de leur petit pavillon de banlieue).

J'ai oublié son prénom, l'ai-je toutefois jamais retenu. Son allure et ses arguments étaient surement tout à fait loyaux. En revanche je me souviens très bien de cette heure là.

J'avais quinze ans et il ne restait que deux semaines de cours au collège. Deux mois de vacances s'annonçaient puis l'entrée au lycée. Un vrai changement. Et je ne la reverrai plus de ma vie, j'en étais certain. Mais comment lui dire? Comment lui faire comprendre? D'un sourire? (je ne vois pas pourquoi les paroles de Michel Berger interprétées par France Gall viennent s'immiscer dans mon récit!).

Elle était arrivée en cours d'année scolaire, au milieu de l'hiver, quand la neige salie encombrait les trottoirs et que les lourds nuages gris s'effondraient sur la ville dans des cataractes glacées. Le vent refroidissait jusqu'aux os et elle cachait des trésors, j'en étais sûr, sous d'épais pulls enrobés d'un lourd manteau.

Une écharpe, en fait jamais la même, qu'elle portait même dans la salle de classe, entourait un cou que je devinais délicat. Elle n'ôtait que rarement un gros bonnet de laine, ne laissant s'échapper aucune mèche d'un chignon savamment confectionné. Les semaines passaient et dès les premiers chants d'oiseaux, dès le retour d'un soleil plus vif, dès les premiers balcons fleuris, l'effeuillage avait commencé. Un strip-tease étalé sur trois mois, d'interminables semaines qui me mettaient l'eau à la bouche. Le suspens était insoutenable. On n'a jamais trouvé mieux pour me motiver à venir dans un cours qui me barrait d'habitude. Là, tout devenait passionnant. C'était un cours d'histoire et, de Mars à Juin, je fis des progrès prodigieux, doublant ma moyenne, m'intéressant au Second Empire, captivé comme seul un historien pourrait l'être.

En réalité, le XIXème ne me passionnait guère. Elle, si. D'abord, elle vint sans son ample manteau, juste vêtue d'une longue veste d'homme. Puis, elle abandonna l'écharpe et je découvris la fragilité de son cou, la finesse

de sa nuque lorsqu'elle se retournait. J'étais hypnotisé par cette distinction dans son maintien, cette grâce dans ses mouvements. J'en rêvais la nuit.

Le bonnet disparut fin Mars, puis au mois d'Avril ce fut un coup d'épée dans mon cœur : elle avait troqué les pantalons hivernaux pour une robe pas encore légère qui allait voler à la moindre brise estivale, mais qui ne laissait aucun mystère quant à ses mollets élancés. J'admirais ses chevilles fines, ornées de chaussures plates. Si je baissais les yeux, ce n'était pas par timidité mais bien pour me régaler de cette nouvelle part de peau que j'imaginai douce et soyeuse. J'y passais mes mains et y déposais des baisers par centaines, perdu dans mes rêveries. Au retour des vacances de pâques qui me parurent infinies, je fus récompensé de ce passage obligé par ces congés de purgatoire.

Elle arborait en toute simplicité, comme si elle ne se rendait pas compte du trouble qu'elle déclenchait en moi, un chemisier dont le seul bouton du haut n'avait été fermé. Son cou se révélait dans un écrin somptueux, lui donnant de la profondeur, de l'élégance, un soupçon d'espièglerie. J'étais sous le charme.

Puis ce fut l'escalade dans les sens. Les miens bien entendu. Je n'y tenais plus. J'attendais chaque cours avec une impatience que ne comprenaient pas mes amis. Le cœur battant la chamade, les mains moites, la gorge serrée, j'entrais dans la salle, m'asseyais tout en essayant de ne pas la regarder pour pouvoir profiter du cours entier afin de la contempler, minute après minute. J'observais tout. Sa robe qui s'était raccourcie comme les nuits, laissant voir franchement des genoux à se damner, une ceinture qui affinait sa taille de guêpe et qui permettait aux pans de sa robe de voleter légèrement à chaque demi tour au tableau, son chemisier dont les manches s'étaient relevées pour bientôt, ne plus exister du tout. Semaine après semaine, il semblait que l'étoffe se rapetissait, allongeant ses membres sublimes et laissant mieux deviner des contours plus

sensuels. Mon esprit était en surchauffe constamment. Je sortais du cours d'histoire pénétré non pas de récits de batailles, d'intrigues de pouvoir, de désirs révolutionnaires, mais d'une toute autre géographie.

J'échafaudais mille scénari où elle et moi tenions les rôles principaux. En fait nous étions les uniques personnages de mes délires fantasmagoriques.

J'en étais là lorsque je me rendis compte que l'heure des vacances allait sonner. On entrevoyait les prémices de cette libération qui serait pour moi un emprisonnement estival. Il régnait une légèreté toute nouvelle dans le collège, les punitions ne tombaient plus aussi serrées qu'au cœur de l'hiver, les compos se ramollissaient, les fenêtres étaient grandes ouvertes pendant les cours, laissant entrer la vie tonitruante du dehors, les bruits de la rue se mêlaient aux cours, les rendant moins austères. Il avait fallu attendre le mois de Juin pour que certaines matières deviennent passionnantes, du moins dignes d'un intérêt non feint.

Ainsi, nous apprenions les vertus du zéro en cours de mathématiques, nous décortiquions le texte d'une chanson à la mode en français, nous regardions un film en version originale pendant l'heure d'anglais, nous allâmes même toute une après midi voir un hémicycle somnolant et au tiers rempli à l'assemblée nationale. Bref, les tensions se relâchaient, mais pas ma passion pour elle. Elle dont je ne savais rien sinon qu'elle était mon soleil, mon horizon, mon écran géant et d'autres billevesées qui trainent dans la tête d'un garçon de quinze ans. J'avais pensé la suivre à la sortie du collège, mais elle conduisait une mini Austin qui se faufilait très bien dans la circulation parisienne, je l'avais perdue de vue dès le quatrième carrefour. Son nom était dans l'annuaire, mais que lui dire? Son nom que je me répétais à loisir, comme dans le film de Truffaut avec Antoine Doinel devant la glace de la salle de bains. Madame Loiseau. Amandine Loiseau. C'était le plus beau nom du monde. Le goût de l'amande associé à la grâce du volatil.

Nous étions Mardi. A la fin de la semaine, ce serait l'apothéose finale. Peu de chances qu'elle revienne à la rentrée. Et ses tenues qui devenaient indécentes puisque je n'étais malheureusement pas le seul à pouvoir l'admirer. Mes camarades comprenaient mieux mon émoi devant ses jambes élancées, ses bras fins et bronzés, ses poignets délicats, un cou joliment dessiné prolongé par sa nuque où rebondissaient des mèches qui blondissaient sous le soleil de Juin. Depuis trois semaines, elle ne portait plus que des jupes ou des robes de plus en plus fines, de plus en plus transparentes. Je tenais un petit carnet secret où, consciencieusement, tous les jours où j'avais la chance et le privilège de la croiser, je notais sa tenue en omettant aucun détail : la couleur d'un foulard, la matière d'une ceinture, avait-elle une broche dans les cheveux, quelle était la forme des ses chaussures. Je n'oubliais rien.

Je discernais le galbe de ses seins, percevais le contour de ses fesses, devinais la perfection de son dos, soupçonnais la fermeté de son nombril.

Il y eut un violent orage pour clôturer la fin des cours cette année là. Des bourrasques frénétiques s'engouffraient par les baies largement ouvertes faisant voler les affaires disposées sur les tables dans un ballet désordonné. Le temps qu'il fallut pour condamner les croisées, il régnait un désordre qui amusa grandement toute la classe déjà en vacances, l'esprit à la plage, la conscience ailleurs. La cloche retentit au plus fort du tonnerre si bien que personne ne l'entendit et le cours, qui n'était plus qu'un vaste débat sur les sujets brûlants d'actualité, sur nos projets, nos passions, continua un bon quart d'heure. Personne n'était pressé comme le reste de l'année de déguerpir à toutes jambes. Nous savions tous que nous allions quitter cet établissement (aucun d'entre nous ne devait redoubler l'année suivante). Cette nostalgie à peine évoquée retardait notre départ et les trombes d'eau qui délavaiement la cour et les rues nous reteniement bien plus fortement entre nous, pour la dernière fois. Chacun dans sa tête revivait des

moments forts, inoubliables pour notre mémoire d'adolescent. Des heures de cours pas toujours ennuyeuses à la réflexion, les récréations où nous formions des petits groupes dispersés sous les ormes qui ornaient la cour, nous réunissant par centre d'intérêt, par accointance, une foule d'anecdotes dont nous en retenions les plus exemplaires.

Nous sortîmes de la salle en trainant les pieds, les couloirs résonnaient moins de nos pas précipités que d'ultimes conversations, de derniers échanges. La pluie martelait le toit plat, assourdissant les longues galeries. Tous hésitaient à la porte d'entrée.

Ca avait été la journée la plus chaude de l'année. Dès le matin, une chaleur intense que la nuit n'avait pu effacer s'était répandue sur la ville, comme un épais manteau de fourrure. Autant dire que nous n'étions pas préparés à un tel déluge du point de vue vestimentaire. La température avait chuté de moitié. Et nous attendions tous, planqués dans le hall, sous la maigre avancée du toit, à l'abri éphémère puisque le vent puissant nous arrosait comme le jardinier de l'établissement lors de notre heure d'éducation physique. Les plus téméraires s'étaient élancés tête baissée, pataugeant dans l'eau qui s'accumulait déjà, leurs cheveux collés au front en quelques secondes par une pluie dense. Il y eut une accalmie, c'est-à-dire que les flots désordonnés se réduisirent à un simple crachin pénétrant.

Ce fut alors la débandade. Certains partaient à toutes jambes, éclaboussant leurs jambes jusqu'en haut des cuisses, d'autres allaient nonchalamment, persuadés que l'orage était passé. Je suivais mes pensées. Je me moquais de cet orage, de la fin des cours, d'une nouvelle année en septembre dans un autre établissement. Je ne pensais qu'à elle. Elle que je n'aurais donc pas croisée ce jour là. Le dernier. Mon ultime chance. Pour la première fois de ma vie, je partais en vacances le cœur serré, triste en ce jour de libération.

J'avais laissé derrière moi mes illusions. Et quand bien même si je l'avais vue? Que lui aurais-je dit? J'étais

pétrifié devant elle. J'imaginai sa tenue sûrement en adéquation avec la chaleur insupportable de ce dernier jour et mon cœur se serra davantage.

Je ne remarquai pas la reprise de l'ouragan. Les éléments s'étaient à nouveau déchainés. La tempête jouait avec nous, nous tendant un appât, un véritable traquenard pour nous faire sortir de notre refuge, comme le chat amadoue la souris. Les gouttes fouettaient mon visage, les bourrasques manquaient de m'envoyer par terre, soudain ce fut des milliers d'aiguilles qui crépitaient sur ma peau, au travers de mon t-shirt. Un grésil de Janvier s'abattait fin Juin. Les éléments ne connaissent pas le calendrier.

Au plus fort de la tourmente, une voiture s'arrêta à ma hauteur. Je ne distinguais pas ses occupants au travers des vitres teintées de buée qu'un revers de main balaya en me faisant signe de monter. Je contournais la voiture de l'inconnu, les larges gouttes d'eau rebondissaient sur la carrosserie, les billes de grêle tressautaient sur le pare-brise dans un vacarme de tous les diables.

La portière avant s'entrouvrit et je me laissais tomber sur le siège, l'inondant comme une éponge qu'on presse. Un torrent s'échappait de mes cheveux, cascadaient sur ma nuque, se répandait le long de ma colonne vertébrale, mon torse collait à ma chemise, j'avais tout l'air d'un rescapé de la noyade. En un mot je n'étais pas à mon avantage. Avant même de tourner la tête et de la voir, je reconnus son parfum, frais et léger, comme une promesse de printemps. Elle était assise, se retenant de rire aux éclats, ses bras tendus sur le volant. Elle me regardait avec miséricorde.

D'un mouvement de torsion, elle attrapa une large serviette éponge sur la banquette arrière et me la tendit. En un quart de seconde mon regard enregistra tout. Le mouvement de ses cheveux lors de ce demi tour, son chemisier bleu clair devenu foncé par la pluie épousant parfaitement son corps de reine, le collier de grosses perles en bois, sa jupe ne dissimulant que le haut de ses cuisses et encore, essorée par

l'orage, ce n'était plus un vêtement mais une seconde peau. Le reste de ses jambes s'évanouissait sous le tableau de bord. Elle prononça la première phrase qu'elle me destinait, à moi, rien qu'à moi, sans les trente témoins de la salle de classe et qui, pour une fois, n'avaient rien d'historique.

- J'ai eu pitié en vous voyant sous ce déluge. Je vous raccompagne?

Je fis oui de la tête, tétanisé autant par la fraîcheur de l'ondée que je ressentais maintenant que j'étais immobile que par cette intimité inattendue, inespérée. Je bredouillais mon adresse comme à un vulgaire taxi. Puis s'installa un silence oppressant. Je ne savais que lui dire. Toutes les belles phrases mûrement réfléchies dans mon lit avant de m'endormir, échafaudées longuement en classe, imaginées en flânant dans le parc ou forgées en somnolant dans le bus, tous ces mots savamment agencés s'étaient éparpillés dans les recoins de ma mémoire comme les éléments d'un puzzle. J'avais espéré cet instant pendant des semaines et là, j'étais paralysé.

Le hasard avait répondu à mes espoirs, je devais saisir cette chance qu'il m'offrait. Le premier mot que je prononçais alors que nous arrivions au seuil de ma rue ne fut dans aucun dictionnaire. J'avais mélangé, mixé, compressé les trois ou quatre mots qui formaient une phrase simple « accepteriez vous de prendre un verre? » ce qui donna « ceptioupranver ». Elle tourna la tête ne saisissant pas ce nouveau langage. J'avalais ma salive et trois ou quatre coulevres puis je réitérais ma proposition alors qu'elle stoppait devant la porte de mon immeuble. Elle se tourna lentement vers moi, me toisa comme si elle voulait m'évaluer, si je valais la peine de gaspiller cinq minutes de son temps surement si précieux. Je m'enfonçais dans le siège, honteux de mon audace. Elle allait surement me remettre à ma place, présenter un refus clair et net. Elle dit simplement

- Vous devriez aller vous changer, vous allez attraper la

mort trempé comme vous l'êtes.

- Onze -

C'était la dernière journée de cours, j'allais entrer au lycée à la rentrée en espérant, on peut toujours rêver, que l'âge mental des garçons y aurait évolué un tant soit peu. Il avait fait une chaleur à étouffer et, au moment de la sortie, un orage d'une rare violence avait éclaté comme un ballon trop gonflé explose, comme souvent j'éclatais devant les idées d'un autre âge.

Des trombes d'eau se déversaient par les rues qui devenaient aussitôt de petites rivières, des piscines improvisées, les caniveaux saturés devant un tel déluge comme lorsqu'on essaye de remplir trop vite une bouteille d'eau. Quelques courageux zigzaguaient en tous sens, se protégeant d'un journal aussitôt mis en bouillie, d'un cartable bien inutile, ou en remontant leur maigre vêtement découvrant ainsi la moitié de leur dos. Le moindre centimètre carré d'abri provisoire était pris d'assaut. Retraite bien fragile, refuge incertain, asile hasardeux puisque le vent s'étant invité à la fête, l'ondée envoyait ses éclaboussures en tout sens, une véritable machine à laver.

Nous nous étions réfugiés dans un petit troquet qui ne payait pas de mine. Je ne me souviens plus de la camarade de classe qui m'accompagnait ni du grand nigaud auquel j'allais envoyer quelques piques. Nous n'étions pas attablés depuis trente secondes que le grand dadais fit une réflexion débile sans y penser et c'est exactement ça qui me met hors de moi. Bon, il y a les machistes purs et durs, les phalocrates au dernier degré et les misogynes de la première heure. Ceux là sont irrécupérables, ils ne peuvent même pas concevoir qu'une femme peut être leur égale. Et il y a tous les autres, le troupeau qui suit aveuglément le guide, même lorsqu'il n'y a plus de guide d'ailleurs. Ils véhiculent des idées qu'ils n'ont même pas pensées, parfois qu'ils ne comprennent qu'à moitié. Cet énergumène en était la preuve vivante.

Une fois de plus, je me résolus à lui expliquer deux ou trois choses, quelque mise au point salutaire je l'espérais. Mon discours était tellement rodé auprès de gugusses dans son genre que je n'écoutais même plus le flot de ma logorrhée, en revanche, quelques bribes de la conversation provenant du coin mitoyen me parvenait aisément dans le calme de ce petit café bien tranquille. Je tendais l'oreille tandis que mes propos glissaient tout seuls. Il était question d'origine de l'univers, de la formation du système solaire, de l'apparition de la vie et finalement, de la consécration de la conscience humaine. La voix s'empressait d'ajouter que nous n'étions peut-être pas la finalité de dame nature, mais juste un maillon de la chaîne. Les arguments étaient simples et rigoureux, francs et directs. Pas de fioritures, nulle enluminure, juste les faits bruts de décoffrage, mais présentés avec un naturel et une précision dans le choix des mots que j'en étais toute retournée. J'aurais aimé m'exprimer ainsi, avec la précision d'un rapport de police sans ce côté exhaustif qui alourdit la moindre description de scène de crime, bref une concision des idées, une sobriété des mots. Tout devenait clair et limpide, prouesse inconcevable pour un être aussi peu scientifique que moi. Il ajoutait de surcroît, qu'il n'était pas honnête de raconter l'histoire du monde dans le sens chronologique puisqu'elle devenait finalement « notre » histoire, laissant croire que nous en étions le but, l'intention de tous ces errements et tâtonnements de la vie. Il fallait plutôt penser à un arbre avec toutes ses ramifications. Nous étions à la pointe d'une brindille elle-même rattachée à un rameau qui était lié à une petite branche issue d'une plus grosse et ainsi de suite jusqu'à atteindre le tronc principal et encore, n'y avait-il pas plusieurs troncs? Et de n'oublier toutes les branches avortées, mortes, disparues, oubliées. Raconter l'histoire à l'envers remettait l'homme à sa juste place, celle d'un primate que l'évolution avait permis d'exister. Pour une réussite aussi extraordinaire, combien d'essais, combien de voies sans issues, de tentatives avortées, d'ébauches

manquées?

Cette nouvelle lecture m'était passionnante. Sans compter que, ajoutait-il, qui peut prétendre que nous sommes davantage accomplis qu'une fourmi ou qu'un rosier? Nous ne sommes qu'une solution parmi toutes celles issues du hasard de l'évolution. Il n'y a qu'une chose de certaine, c'est que la vie a horreur du vide. Les dinosaures disparaissent, et avec eux plus de la moitié des espèces vivantes il y a 65 millions d'années? Ni une ni deux, ça repart sur de nouvelles pistes, avec de nouvelles chances. Imaginez un marathon où chaque abandon induirait l'entrée en lice de nouveaux concurrents. Un marathon sans fin où il n'y aurait aucun vainqueur, juste des coureurs en tête, d'autres à la queue et puis toute la masse du peloton.

Je ne savais même plus ce dont j'étais en train de parler, tellement obnubilée par cette relecture de l'histoire avant qu'elle ne devienne l'Histoire. Malheureusement, la jeune voix, sûrement un adolescent enthousiasmé de sciences, n'était pas seule, ce qui aurait été le signe d'une pathologie sérieuse puisqu'il discourait comme s'il présentait une thèse. Une voix de femme lui répondait. Et la magie se rompait. Non qu'elle ne sut pas argumenter, elle donnait l'impression de savoir parler en public, ni que ses propos ne soient pas intéressants, mais ils n'avaient pas la simplicité de ceux du jeune homme. Elle pérorait quand il annonçait, elle jacassait tandis qu'il expliquait. Trop orientés, trop confus, ses tirades semblaient n'intéresser qu'elle. Bref, elle s'écoutait parler alors que lui n'était que le messenger d'une pensée, l'apôtre d'un discours écrit par le temps.

A cet instant, je voulus planter là le grand benêt qui ne saisissait rien de ce que je lui disais et contourner le paravent pour rencontrer l'auteur de ces paroles. Mettre un visage sur cette voix. Un physique sur ces idées. Je pensais à cet animateur qui enchantait mes nuits avec ses récits d'aventurier du bout du monde. Jamais je n'avais cherché à le rencontrer. Existait-il tout simplement? Mais cette fois,

c'était différent, nous étions dos à dos en quelque sorte. Je rassemblais mes affaires et m'apprêtais à me lever lorsque le garçon qui était à la fois le barman et le patron des lieux vint nous apporter la note. Dans un réflexe de mâle dominateur, le grand niais insista pour régler, ma camarade protesta pour le principe, pour ma part je ne dis rien, mon sac était vide, je parle naturellement de ma réserve d'élocutions. Bien entendu, c'est ce moment précis que choisirent les clients d'à côté pour lever le camp. Il ne pleuvait plus, quelques rayons de soleil commençaient à assécher les rues détrempées.

Je me consolais en me persuadant qu'il était certainement comme tous les autres, un mélange de suffisance et d'égoïsme. Un petit mâle sûrement très sympathique en apparence mais cachant son vrai fond de machisme urbain derrière une redoutable éloquence séductrice. Le beau parleur version scientifique. Un nouveau genre, assurément dévastateur puisque inoffensif en apparence, le grand discours sur le Big Bang et ses conséquences n'avait pour but que de tout ramener à l'horizontale une fois de plus. J'imaginai déjà le couple dans une petite chambre d'hôtel ou un quelconque appartement du quartier en train de folâtrer, ne pensant plus aux atomes pour l'un ni à l'histoire de France pour l'autre.

D'un autre côté, peut-être était-il sincère? Et la voix féminine n'était autre que celle de sa prof d'histoire ou simplement une des connaissances de sa famille, car après tout, les enseignants aussi devaient avoir une famille, partir en week-end, aller chez le dentiste, amener leur voiture pour la révision des cinq mille et, sans leur statut de toute puissance pédagogique, être des individus tout à fait fréquentables. Difficile pourtant d'imaginer un tel tableau à quinze ans.

Et voilà, j'étais passée à côté du prince charmant de la fin du XXème siècle que tous les contes pour petites filles et tous les magazines pour grandes demoiselles nous rabattaient le caquet à longueur de notre existence.

Jamais je n'ai grimpé les escalier menant à notre palier aussi rapidement, j'ai rarement été aussi alerte à changer de vêtements tout en choisissant ce que je possédais de mieux. Redescendu comme on dévale une piste noire, j'eus soudain une crainte, un doute profond. Et si elle ne m'avait pas attendu? Si elle était partie, disparue à tout jamais de ma petite vie? Je ralentis à cette évocation douloureuse. J'ouvris la lourde porte donnant sur la rue. La voiture était toujours à la même place. J'étais dans un rêve. La pluie avait cessé. Je vivais le plus beau jour de ma vie et j'en étais conscient. Il arrive parfois, même souvent, que nos plus beaux moments de bonheur nous soient octroyés sans qu'on s'en rende compte lorsqu'on les vit, trop absorbés par les événements, l'esprit occupé par l'action, la réflexion annihilée par le mouvement.

J'allais profiter de ces instants comme s'ils étaient les derniers de ma vie, comme on déguste une crème glacée, avec lenteur et délectation.

Par je ne sais quel miracle, elle s'était changée. Un t-shirt mauve et un Jean's blanc. Ses cheveux étaient maintenus par un élastique que je maudissais tant j'aimais les voir libres, flottants sur ses épaules. D'où sortait-elle ces affaires de remplacement? Pourquoi avoir attendu pour se changer? N'était-il pas plus simple de le faire dès qu'elle s'était réfugiée à l'abri de sa voiture?

Quoi qu'il en soit, je ne pensais plus qu'à ces tendres minutes pendant lesquelles elle enfilait des vêtements secs. Elle avait dû se dévêtir sur son siège, peut-être s'était-elle assise à ma place, sur le siège où je posais maintenant mes fesses. Avait-elle TOUT enlevé? J'imaginai les contorsions de son corps encore humide pour se glisser dans le pantalon. Je rêvais d'être une petite souris pour avoir pu assister au spectacle. Mieux, je nous pensais tous

les deux dans une chambre où une vague lueur filtrerait par des volets entrouverts, le jour dissimulé par de lourds rideaux foncés. Elle, son corps encore dégoulinant de l'averse, moi, mes mains timides sur son corps, caressant ses bras, massant doucement ses épaules, descendant sur ses seins. Elle m'aidant, effaçant ma gaucherie d'inexpérimenté, guidant mes effleurements, mes baisers sur sa peau sucrée. Puis elle me déshabillait lentement, avec une douceur et une précision qui m'excitaient d'autant plus. Elle continuait de me vouvoyer.

- Vous avez une préférence?

Je restais interdit. Muet. Pétrifié.

- Pour le café, vous avez une adresse précise?

Je balbutiais que non, pas particulièrement, que si elle voulait, que enfin, bref. Elle coupa mon embarras en tranchant

- On va aller chez Gustave.

J'étais neuf d'une fierté toute nouvelle lorsque nous sortîmes ensemble de la voiture. Je lui tins la porte du petit café, elle me sourit. J'avais, à ce moment là, le monde à mes pieds. J'étais invincible. Rien ne pouvait arriver. Rien que du bonheur.

Nous nous installâmes sur une banquette, l'un face à l'autre. Un camarade qui avait réponse à tout m'avait appris un jour comment reconnaître des amants de simples amis.

- Lorsque l'homme est en face de la femme, c'est qu'ils n'ont pas couché ensemble. Ils en sont au stade numéro un de la séduction où tout passe par les yeux. Ils se parlent, échangent des regards, s'apprivoisent. Quand un couple est consommé (il parlait comme ça, Alfred), ils ne peuvent s'empêcher de se toucher, de se rapprocher si bien qu'une simple table de café est un obstacle trop important pour eux. Ils sont donc assis côte à côte.

Je lui faisais remarquer que bien des couples « consommés » se tenaient de part et d'autre de la table, mais rien n'y faisait. Il restait sur sa position et me lançait

négligemment

- C'est qu'ils ne sont pas totalement épris l'un de l'autre ou qu'ils ne sont pas satisfaits de leur relation physique, qu'ils baisent mal, voilà!

Fallait-il commander une boisson alcoolisée?

Elle ôta mon embarras en demandant un vichy fraise qui me permit de boire un Orangina sans passer pour un bébé.

J'étais dans ce petit café tranquille en face de celle sur qui je fantasmais depuis l'hiver. C'était inespéré. Et je ne savais plus quoi lui dire. Mes belles phrases toute préparées, répétées cent fois que je les connaissais par cœur s'étaient envolées comme une nuée d'hirondelles qui annoncent peut-être le printemps mais aussi l'embarras dans lequel je me trouvais.

Elle pencha la tête, but une gorgée avec élégance. Chacun de ses gestes suscitait la grâce et la beauté, me procurait un bien être tout au fond de moi. J'étais un violon et elle une virtuose. Elle me demanda ce que je prévoyais pour les grandes vacances, mes projets pour la rentrée.

Je lui parlais de mon séjour à venir en Provence où nous devions, mes parents et moi, passer une partie des vacances, mais sans mentionner un seul instant ma famille.

La conversation était lancée. Je me désengourdissais. Très vite, les sujets s'enchaînaient. Je lui parlais de ma conception de l'histoire, mon regret que l'on ne parle jamais des petites gens, comment vivaient-ils? Qu'il y en avait toujours que pour les grands de ce monde, leurs intrigues, leurs guerres, leurs mariages, le tout daté dans une succession de chiffres impossibles à retenir quand on a quinze ans. Elle rit. Me dit que je n'avais pas tort. Puis elle m'expliqua le travail de l'historien.

Était-ce ma décontraction nouvelle, peut-être le fait que j'étais arrivé au bout de mon rêve. Je prenais un verre avec la femme de ma vie, seuls dans un café, comme un grand. Nous bavardions tranquillement. Peut-être trop tranquillement. J'eus honte après coup, mais, alors qu'elle m'expliquait le difficile labeur de l'historien, je ne pus

m'empêcher de saisir une conversation qui avait lieu derrière moi, de l'autre côté de la banquette qui formait un nouveau coin. Je ne voyais bien entendu aucun des intervenants. Il me semblait percevoir deux ou trois voix différentes mais l'une d'entre elles retint mon attention alors que j'avais ma princesse en face de moi.

Dans un premier temps, je ne fis pas attention à ce dédoublement. Je regardais plus qu'écoutais la délicieuse Fabienne (car c'était son prénom, j'ai omis de le dire) me parler grande histoire et j'écoutais, captivé, les propos de haute volée qui s'échangeaient dans mon dos.

La fille à la voix acidulée argumentait face à une voix sonore provenant d'un homme que j'imaginai musclé. Totalement dépourvu d'une quelconque connotation féministe, elle avançait sa conception du couple radicalement nouvelle et pertinente, campait son opinion sur les rapports hommes/femmes à la manière d'une grande sociologue, son appréciation de la société et ses dérives trouvaient en moi une oreille grande ouverte et déjà, convaincue.

Fabienne fit une pause et je sentis que je devais prendre la parole. Fort heureusement, elle ne m'avait pas adressé de question directe. Trop obnubilé par le passionnant échange, je n'avais pas saisi un mot de ce qu'elle m'avait dit.

Nous dépassions maintenant les limites de sa compétence professionnelle puisque je lui parlais non plus de l'histoire de France, ni celle, plus générale, de l'homme, mais bien de l'Histoire avec un grand H, celle de notre planète, et par extension, celle de l'univers tout entier. Je dissertais sur les premiers instants du Big Bang et je sentais son œil devenir moins pétillant.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer ses propos, maintenant qu'elle n'était plus dans son domaine de prédilection, échappée de ce qu'elle nous assénait à longueur de cours tout au long de l'année, un discours huilé où l'habitude avait remplacé l'originalité au bout de tant de répétitions, avec la discussion qui s'affolait dans mon

dos.

La fille à la voix acidulée assenait des vérités que personne ou peu de gens n'avaient été cherchées. Ses phrases semblaient sortir d'un essai pensé et écrit par un grand philosophe. Il se pouvait qu'elle lut ce qu'elle annonçait. Mais ses mots, ses idées étaient d'une telle volée que la beauté physique de ma professeur d'histoire, longtemps fantasmée, assise en face de moi dans ce petit café, semblait se faner.

A chaque tirade, je transférais l'éclat présumé de l'objet de mes rêveries sur celle, invisible, qui parlait comme un livre.

Les platitudes de la conversation de ma bien aimée me la faisait voir non plus avec les yeux de l'amour, mais avec ceux, plus cruels, de la raison. Tandis que dans l'ombre de mon dos, l'inconnue éblouissait à la fois mon cœur et ma conscience.

Tous les frissons que m'avaient procurés les pensées de la belle Fabienne s'évanouissaient, je ne la voyais plus avec les même yeux. Mon regard ne s'arrêtait plus à l'enveloppe mais allait au-delà, sondait son esprit, inspectait son cœur, examinait son âme et je m'apercevais qu'un être humain est fait de plusieurs couches, que l'habit ne fait pas le moine autant que la beauté d'apparence ne reflète pas forcément une splendeur intérieure.

Je me rendais compte que la belle prof d'histoire n'avait de passion que pour son domaine, qu'en dehors de ça, sa conversation, ses goûts, ses envies n'étaient d'aucune originalité. Mes oreilles n'écoutaient déjà plus les platitudes qu'elle débitait dès lors que le sujet dépassait son domaine de connaissances et d'intérêts. Les mots étaient creux, ses phrases vides et mon désenchantement total.

Un peu plus d'intimité et j'aurais découvert qu'elle aussi regardait la télé, faisait ses courses le samedi après midi, avait le visage chiffonné au petit matin.

Rien qui ne fasse rêver. Mon admiration s'effritait. J'étais dégrisé. La belle princesse avait perdu son carrosse et était

devenue une souillon qu'on ne remarque même pas. Je me sentais dans la peau d'un usurpateur. Bon nombre de mes camarades de classe auraient vendu père et mère pour être là, à ma place, en auraient profité comme j'imaginai le faire quelques minutes plus tôt pour tenter de la séduire, jouer son va-tout. En écoutant les paroles justes et fondées de l'inconnue tout en étant devant celle qui m'avait fait rêver la moitié de l'année, je me sentais dans la peau de l'amant qui pense à sa maîtresse lors de ses ébats conjugaux. J'avais honte. Et en même temps, je ressentais une grande joie. Le plaisir peut-il naître de la honte? Celle-ci doit-elle être obligatoire pour qu'existe celui-là?

Heureusement Fabienne ne s'était douté de rien, n'avait pas remarqué mon absence intellectuelle ou l'avait-elle mise sur le compte de l'inconséquence de mes quinze ans. Elle voulu régler les consommations, je l'en empêchai, il me semblait que cette monnaie pouvait réparer mon forfait. Nous nous levâmes sans que je pusse jeter un œil sur la brillante inconnue. Nous sortîmes dans la rue. En l'espace d'une demi heure, j'avais changé. C'était un autre garçon qui sortait de ce petit café sans prétention. Encore jeune mais lourd du poids de la désillusion. Il me semblait avoir grandi de plusieurs années en quelques dizaines de minutes. Et d'avoir surtout laissé une part d'innocence dans ce troquet, la mue de ma dernière peau d'enfant. J'apprenais pour la seconde fois de ma vie l'inexistence du père Noël. Je marchais à ses côtés jusqu'à sa voiture. Elle me dit avoir été ravie de passer ce moment avec moi, qu'en fait on ne connaissait jamais bien ses élèves, me proposa de me raccompagner et je déclinai l'offre poliment. Le soleil était de retour, séchant les pavés et illuminant les façades sombres, éclairant ma récente amertume.

Je restais quelques instants les bras ballants, à regarder s'éloigner la petite voiture qui emportait mon premier frisson de jeunesse, juste une passade qui s'était déguisée, avait enfilé les habits du grand amour, mais n'était qu'un imposteur au parfum de printemps et à la robe légère.

Lorsque que mes idées se remirent en place, il était trop tard pour retourner au café « Chez Gustave » à la recherche de la voix de celle qui m'avait ouvert les yeux.

J'allais flâner jusqu'au soir par les rues, des idées nouvelles germant dans mon cerveau, des sensations inédites parcourant mes nerfs et des sentiments naissants submergeaient mon cœur étriqué.

- Treize -

Et si la chance frappait une seconde fois? Comment être sûre que ce jeune homme assis à mes côtés n'était pas lui aussi, derrière ce grossier déguisement, un prince tout à fait charmant? Peut-être était-il cette voix entendue il y quinze ans dans un petit café en plein Paris? Je tentais de me souvenir des intonations, du timbre de sa voix en essayant d'en retrouver les strates dans la dizaine de mots qu'il m'avait accordé. Je tentais de jouer les archéologues linguistiques. Impossible.

Selon les codes machistes encore en vigueur, c'est à l'homme de faire le premier pas, d'engager la conversation, bref, une fois de plus, de prendre les choses en main, de diriger, de proposer, de posséder. Mais je suis une grande fille et je n'ai que faire de ces sornettes démodées.

J'inspire une grande bouffée d'air et me lance.

- Nous nous sommes déjà rencontré, n'est-ce pas?

La phrase a été prononcée d'un trait, en apnée, dans une sorte d'écho. Etonnés, nous nous regardons chacun dans le blanc des yeux. Puis, nous partons d'un éclat de rire spontané et libérateur. Il suffit parfois d'un hasard, d'une circonstance un peu loufoque, d'une conjoncture insolite, pour que deux personnes qui n'aient rien à se dire, se confient comme de vieux amis. Vous croisez chaque matin votre voisin sans lui adresser la parole, au mieux un petit bonjour à peine esquissé, un signe de tête, un regard. Puis vous le rencontrez au bout du monde, ou simplement pratiquant la même activité, un sport identique, un loisir commun et c'est juste si vous ne vous tombez pas dans les bras l'un de l'autre comme de vieux camarades séparés par tant d'années.

- Le petit garçon de la plage.

Il acquiesce dans un sourire qui renvoie George Clooney et Brad Pitt au rang de clowns. Il y a un je ne sais quoi de

doux, de rassurant, de paisible chez ce jeune homme. Un bouddhiste en méditation, un pierrot lunaire, que l'on a envie de suivre séance tenante. En même temps il est séduisant et il doit le savoir. Méfiance. J'imagine sans peine ses conquêtes faciles. Peut-être est-il marié? Sécurité des sentiments. Papillonnant d'une maîtresse à l'autre? Goût du risque, piment indispensable d'une vie sexuelle réussie. Non, il n'est pas marié, du moins ne porte-t-il aucune sorte d'alliance. Finalement, fait-il peut-être partie de ces mâles idéals, ces modèles de vertu, ces garçons purs, ces êtres parfaits, bref ces hommes rêvés qu'on ne croise qu'une fois et, persuadés qu'ils sont trop bien pour nous ou qu'ils sont forcément en main, nous passons notre chemin, la mort dans l'âme.

Il paraît que les filles trop belles intimident les hommes, qu'ils n'osent les aborder. Du coup, ces créatures se retrouvent seules, s'imaginant des délires de laideur sur un corps parfait. Il n'est pas interdit de penser que la réciproque est toute aussi vraie. Mais je ne vais pas me laisser bernier par cette illusion d'optique, ce fourvoiement de l'esprit.

Je me sens comme si je venais de retrouver un frère que la vie m'avait ôté, séparés depuis nos sept ans. Je ne vais pas lui parler de cette après midi là, sur la plage et des jours qui suivirent à l'attendre. Les conversations d'anciens camarades de caserne très peu pour moi.

Nous avons une petite heure de vol, autant en profiter pour échanger quelques propos. Ca n'engage à rien, enfin je pense. Pourtant une petite voix au fin fond de moi me souffle que je meurs de vouloir m'y engager justement.

- Quatorze -

L'inconnue du vol 4712 est assise à côté de moi. Il ne tient qu'à moi qu'elle ne le reste pas longtemps, inconnue. Mais une force diabolique m'empêche le moindre mouvement, étouffe la plus petite parole. Il faut absolument que je trouve un moyen original de commencer quelque chose, une simple conversation de politesse comme une grande histoire d'amour. Je fais le vide dans ma tête, vidange mon esprit de toute considération polluante, pour me concentrer sur l'essentiel : elle. Et accessoirement, comment entamer une relation que j'espère douce et durable.

J'inspire un grand bol d'air et je me lance.

- Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas?

La phrase a été prononcée d'un trait, en apnée, dans une sorte d'écho. Etonnés, nous nous regardons chacun dans le blanc des yeux. Puis, nous partons d'un éclat de rire spontané et libérateur. Rien de mieux qu'une situation burlesque pour briser la glace qui enveloppe notre égo exacerbé, notre petit individualisme occidental soigneusement entretenu par une société qui, sous de faux airs solidaires et de grands discours humanistes, nous maintient dans nos petites habitudes bien ancrées autour de notre nombril.

Nous avons prononcé la même phrase au même moment. Certains spécialistes en neurologie vous expliqueront que les chances d'une telle coïncidence ne sont pas si infimes que ça, que dans une situation analogue, deux esprits voisins peuvent réagir de la même façon, que cette phrase n'est pas si saugrenue dans ce contexte-ci. Si, par hasard, nous avions dit « les fleurs de lotus reflourissent dans le lit de la rivière séchée » il en aurait été tout autrement. Bref, on peut toujours rationaliser ce qui à priori ne l'est pas.

Cela ne nous empêche pas d'être troublé par ce même trait d'esprit, comme si nos cerveaux étaient directement reliés l'un à l'autre, un peu sur la même longueur d'onde,

connectant leurs synapses dans un même élan. La relation ultime, qui ne passe ni par le langage des mots ni celui du corps. Une liaison Bluetooth en quelque sorte. Comme ces fourmis qui s'échange toutes sortes d'informations en se touchant les antennes.

- La petite fille au château de sable, c'était vous.

Elle fait oui de la tête et son visage s'illumine. Ca y est! J'ai trouvé la ressemblance que je cherchais vainement avant d'avoir pu voir son visage tout à l'heure. Elle a les traits aussi fins, des lignes aussi épurées, des proportions exactes comme celles de cette jeune chanteuse française disparue trop tôt, qu'un auteur compositeur était persuadé d'avoir rêvé et que même les « draps s'en souvenaient ».

Ce visage d'une beauté exceptionnelle quand il est fermé, rayonne comme une étoile dans la nuit noire lorsqu'un sourire vient s'y dessiner. Même boudant, je parie qu'elle est sublime. Mais son rire transcende cette éclat, métamorphose cette splendeur en un resplendissement définitif.

Les tops modèles à la plastique parfaite (trop parfaite?) ont toujours ce défaut tragique lorsqu'elles sourient : ou bien elles ont de trop longues dents, ou bien le son est celui du rire d'un bûcheron, ou encore leur visage se déforme en un rictus clownesque, leurs yeux se plissent leur donnant l'air constipé, elles perdent en une demi seconde toute leur prestance savamment élaborée. C'est pourquoi les mannequins ne sourient jamais lors des défilés.

Elle, elle est résolument belle lorsqu'elle est affectée, mais cette beauté se transforme lorsqu'elle sourit. Un peu comme si un papillon émanait non pas d'une chenille (encore que certaines chenilles sont vraiment sublimes) mais d'une libellule. Aussi belle le jour que la nuit.

Je me garde bien de remémorer nos souvenirs communs, le côté ancien combattant ne m'intéresse pas.

Nous avons une petite heure de vol. De quoi lier connaissance et plus, puisque les affinités semblent s'être données rendez-vous. Une petite voix au fin fond de moi

me souffle comme un conseil que, cette fois, il n'est pas question d'une histoire d'un soir ou même d'un weekend. L'écouterais-je?

- Quinze -

L'été de mes quinze ans, je retrouvais à nouveau Archibald qui, cette fois, avait opté pour la vie au grand air en pleine Provence, celle des cigales, du pastis et des parties de pétanques qui sont autant de prétexte à discuter pendant des heures et à s'humecter le gosier du breuvage anisé à l'ombre de platanes qui pourraient en raconter des histoires marseillaises s'il ne leur manquait que la parole.

Avec Archibald, on pouvait s'attendre à tout, c'était la seule constante. Partant de ce principe, je n'étais plus jamais étonnée. Après les fastes des hôtels cinq étoiles de la côte Normande, une croisière en péniche sur les rives de la Marne au pas de promeneur, une visite en règle des villes Italiennes chargées d'histoire et de musées, des séjours au ski sur toutes les montagnes d'Europe, délicieux prétexte pour déguster les plats montagnards les plus roboratifs, un tour de France en camping car sans oublier une semaine à chevaucher le pays de Galles façon cowboy, feu de camp et nuits à la belle étoile (et dire que les nuits galloise sont fraîches est un euphémisme!).

Bref, cette fois, Archibald me la jouait tongs et Marcel, bob et barbecue.

Mon oncle m'étonnera toujours. Je l'avais connu en élégant dandy, costume prince de Galles, foulard en soie protégeant son cou, Weston aux pieds; ou encore vêtu d'un pull marin, un canotier de rigueur sur la tête. Un été, il m'était apparu métamorphosé, ayant perdu quinze kilos mais pas son sens de l'humour. L'année suivante, arrondi de ce léger embonpoint qui confère confiance et sympathie à celui qui les assume pleinement.

Archibald était imprévisible mais chassez le naturel, il revient au galop. Lorsque nous ne déjeunions pas à la table des meilleurs restaurants de la région, nous pique-niquions de caviar, salade de crevettes et de crabes, toasts au foie

gras, sushis, le tout arrosé de champagne, cela va de soit. Mis à part nos habitudes culinaires, nous nous étions parfaitement fondus dans l'ambiance chaleureuse et bon enfant du camping, partageant les apéros marathons, conviant la moitié des résidents et débutant à dix-huit heures tapantes (aucun retard n'était toléré) mais pouvant s'éterniser au point où, loin de nous mettre en appétit, cela nous coupait finalement tout envie de croquer autre chose que ces amuse gueules accompagnant le liquide jaunâtre où l'olive déclinée sous toutes ses formes tenait le rôle principal. Nous participions aux parties de boules sous l'œil goguenard des vieux du village qui reprochaient toujours aux estivants une trop grande célérité dans leur jeu, spécialement lorsqu'un point litigieux était en cause.

Archibald et moi étions alors allés voir comment on joue à la pétanque dans le pays. Si les règles étaient les mêmes, ce n'était plus le même jeu. Le cadre d'abord : une place devant l'église, largement ombragée de chênes centenaires, au pire de platanes salvateurs. Le fin du fin était d'empiéter sur la seule et unique route qui traversait le village, obligeant les automobilistes effarés à effectuer d'importantes manœuvres pour éviter de troubler le déroulement du jeu, parfois d'attendre que le point fut accordé et là encore, patienter que les joueurs aient bien voulu se disperser si lentement devant leur calandre. Enfin, le fin du fin était de leur faire faire demi tour en arguant que, de toute façon la partie en avait pour « un sacré bon bout de temps, con! ».

Nous nous rendîmes compte que tout l'art du jeu de boules passait par la psychologie des personnages. Les autochtones ne jouaient pas avec deux boules en acier et un cochonnet en liège, non, ils se divertissaient en pointant ou en tirant une salve de phrases qui, imprimées dans un recueil auraient passé à la postérité. Ils plaisantaient sur les manies et les habitudes de leurs adversaires. On y parlait de tout, excepté de politique, seulement entrecoupé de longs conciliabules visant à déterminer la stratégie à adopter

tandis qu'au camping tous les participants auraient dans le même temps lancé leurs boules sans se poser la moindre question. Ici, chaque lancer était débattu, disserté, analysé, disséqué, commenté avec force exclamations locales. Lorsqu'un point était contestable et tous l'étaient même si l'évidence frappait l'œil aussi sûrement que le pastis rafraichirait ces gosiers asséchés d'avoir tellement parlementé toute une après midi, on ne disputait plus une partie à la force du poignet et la précision du lancer mais ça devenait une lutte en mots et paroles, faite d'expressions toutes plus imagées les unes que les autres, une joute verbale qui conférait au jeu de la pétanque une saveur qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ainsi, la partie devenait un simple motif pour se parler, échanger des considérations qui tissaient un lien social aussi fin qu'une toile d'araignée. Sous des dehors de galéjade partagée, de moquerie haut en couleurs, de raillerie faite de piques effilées, de bons mots jetés comme leurs boules d'acier, on sentait un amour débordant de cœurs trop pudiques pour ne pas se révéler autrement que par la plus fine ironie, une dérision des mots et une ironie enjolivée des éternels et obligatoires jurons provençaux qui ne sont, ici, qu'une simple ponctuation.

Quand je dis toute une après midi, en réalité ce n'était pas avant quatre ou cinq heures, lorsque le soleil qui régit tout commence son lent plongeon vers l'horizon, puisque au plus fort de la journée, tout s'arrêtait.

Les villages se vidaient, les volets s'entre baillaient, on n'entendait plus que le clapotis de la fontaine qui se vidait dans le bassin au centre de la place, même les cigales semblaient la mettre en veilleuse et le moindre ronronnement de moteur au loin était commenté d'un nom d'oiseau à peine murmuré dans un souffle.

Si Archibald était un caméléon, se fondant si bien dans le paysage, c'est qu'il aimait franchement et profondément les gens. Il désirait plus que tout apprendre d'eux. Je ne l'ai jamais vu arborant cette arrogance que transportent parfois

malgré eux les touristes, colonisateurs à la petite semaine de terrains conquis. Il n'avait pas ce regard condescendant qu'ont ceux qui se croient supérieur à ceux à qui ils viennent rendre visite pour la simple et seule raison qu'eux ont fait le voyage, justement, et que par définition, ils savent davantage de choses. Jamais il n'a montré son savoir ni étalé ses expériences. A chaque nouvelle rencontre, qu'il s'agisse de gens ou de paysages, il était vierge de toute considération à priori, innocent comme un enfant qui découvre le monde et comment il tourne. Ajouté à cela qu'il ne dédaignait pas vider quelques verres et partager une bonne table, que faire profil bas ne l'empêchait pas de rayonner de bonne humeur, n'étant pas le dernier à raconter histoires et anecdotes pour le plus grand bonheur de son entourage immédiat. Je l'ai vu de mes yeux dans une soirée où il ne connaissait personne, se glisser avec aisance dans une foule compacte, l'étudier profondément, l'observer en quelques regards puis se lancer. En moins de dix minutes, il était l'attraction principale de la réception, un parterre d'invités disparates faisant cour autour d'Archibald racontant quelque anecdote réelle ou inventée, peu importe.

Ne m'avait-il pas dit que si une légende semble plus vraie que la réalité, alors raconte la légende. Combien de fois, un roman à la main, ne m'avait-il pas asséné : tu vois Sylvie, il y a plus de vrai dans une fiction sortie de l'esprit d'un Zola ou d'un Camus que dans tous ces récits d'histoires soit disant vraies et vécues. Les romanciers n'ont, eux, pas à se soucier du qu'en dira-t-on, ni de froisser ou pas la susceptibilité de leurs personnages puisque ceux-ci sont sortis de leur esprit bouillonnant. Tandis qu'un récit vécu empêche souvent son auteur d'être honnête, d'une part avec le lecteur et d'autre part avec lui-même. Il y a plus d'auto censure dans une biographie que dans une fable.

Bref, nous étions donc devenus adeptes du camping comme si c'était notre seconde nature. Vivre avec Archibald était

un travail à plein temps. Son rapport à la vie et aux autres était total et demandait une complète disposition d'esprit. Cela permettait d'oublier ses soucis, remiser ses pensées personnelles dans un cachot oublié quelque part au fond du cerveau. Son enthousiasme était tel qu'il s'avérait impossible de ne pas le suivre, comme de quitter le navire une fois en haute mer. Son don de persuasion obligeait toute personne vivant à ses côtés à partager sa façon de vivre sans s'en rendre compte vraiment, de son plein gré finalement. C'est peut-être pour ça que ses relations amoureuses ne duraient pas. Soit la dame était assez futée pour s'apercevoir qu'au bout d'un moment il régissait absolument tout, sa propre volonté s'étant substituée à celle de sa compagne. Elle comprenait alors qu'il était dangereux pour son amour propre et ses idées indépendantes de continuer ainsi que la cinquième roue du carrosse. Elle le quittait non sans regrets, comme on quitte une prison dorée où chaque lendemain ne ressemble pas à la veille, où l'ennui est banni à jamais, où l'amour règne en maître absolu. Un peu trop absolu au goût d'esprits libres.

Soit la dame se contentait de ce luxe d'une vie passionnante et exaltée, ne voyant pas les griffes qui pour être inoffensives n'étaient pas moins acérées, et cette passivité lassait très vite Archibald dont le drame était ne pas pouvoir vivre autrement qu'en capitaine de route, en guide qu'on suit aveuglément, en pilote d'une vie trépidante, mais qui s'ennuyait ferme dès qu'il décelait un quelconque comportement de mouton autour de lui. Il fallait pouvoir le suivre sans vraiment le lui montrer.

Ces vacances au soleil, sous la pinède au son exaspérant des cigales, aux odeurs méditerranéennes, aux saveurs méridionales, ébouriffée par un mistral pourtant bien sage si l'on en croyait les confidences des autochtones, cette parenthèse dans ma vie qui se cherchait, me fit le plus grand bien.

Je passai des journées entières sans remettre en cause l'inconcevable domination masculine dans tous les rouages

du quotidien, ma haine des hommes en général était sur pause et je passais d'agréables journées à ne penser à rien, à rien d'autre que profiter de l'instant présent sans chercher des poux sur toutes les têtes.

Je repensais fréquemment à cette après midi pluvieuse du dernier jour de cours et cette rencontre qui n'avait pas eu lieu dont je gardais pourtant un souvenir précis et troublant, un peu comme lorsqu'on vous assène un argument imparable qui remet en question une partie de vous-même.

Une partie privée. La plus importante.

Était-il possible qu'il existe un garçon dénué de tout sentiment machiste, de tout complexe de supériorité affiché ou non, un jeune homme fréquentable en somme? D'un autre côté, il n'avait pas parlé de lui dans la conversation dont j'avais été le témoin involontaire, se contentant peut-être de réciter un article ou les pages passionnantes d'un livre sur le sujet. En même temps, la façon dont il amenait ses arguments, cet échange à sens unique avec une fille qui, visiblement ne l'écoutait pas ou l'écoutait mal, démontrait une absence de combine, de tactique, confirmait un esprit libre, illustre une façon de voir les choses qui m'était proche, justifiait enfin l'intérêt que je lui portais. Dans un discours, dans une parole, il y a le choix des mots, la construction de la syntaxe, ce qu'il faut y saisir de dissimulé, de sous-entendu et puis il y a la forme, la manière de présenter la pensée, l'emballage en quelque sorte et celle-ci ne ment pas, on ne l'apprend pas à l'école, elle est le reflet de notre nature profonde. Je ne dis pas qu'elle n'est pas conditionnée, mais pas de la même façon. Et puis, ne sommes nous pas tous conditionnés, à moins de s'être élevé tout seul face à la nature, sans aucun compromis, sans aucune relation humaine extérieure. Impossible. Le mythe de Tarzan. Et encore, qui sait s'il n'était pas aussi conditionné que nous le sommes?

C'est alors que je pensais au roi de la jungle qu'Archibald m'annonça une soirée un peu particulière.

Nous avons abandonné l'ambiance barbecue grillades du camping pour se rendre dans un endroit magique. Il fallait au moins ça comme décor à cette soirée costumée. Le thème en était les contes de fées et chacun se devait d'être grimé en personnage légendaire. Instinctivement je repensais à mon Tarzan. Mais s'il était un personnage de fiction, il n'avait rien à voir avec l'univers des frères Grimm ou le monde d'Andersen.

Ce n'était pas le château de la Belle ou Bois Dormant, ni celui de Blanche Neige, mais ça avait de la gueule comme je l'ai entendu remarquer ce soir là.

D'abord une minuscule route se tordant au fin fond d'un vallon. Puis un portail immense qu'on imaginait sans peine poussé laborieusement par une horde de lutins s'épuisant de toutes leurs minuscules forces sur la grille grinçante autour de gonds rouillés depuis des siècles. L'allée épaisse d'un gravillon choisi sinuait entre des arbres centenaires. Enfin, se tenant dans un écrin de verdure par on ne sait quel miracle étant donné qu'ici tout est sec, brûlé par un soleil que les trop rares pluies n'arrivent pas à stopper l'effet calcinant sur une végétation rabougrie, s'élève un bâtiment difficile à cerner du premier coup d'œil. Le lieu est impressionnant. A priori on pense à une œuvre patchwork où plusieurs architectes auraient pu laisser libre cours à leur délire de formes et de matières. Ce n'est pas moderne, mais bien malin celui qui saura y déceler quelque influence que ce soit.

Dans le vaste domaine de l'art et de la culture qui s'étend de la construction de l'habitat à la satisfaction des papilles et de l'estomac en passant naturellement par tous les grands et petits plaisirs de l'existence, il est un trait commun qu'on n'invente qu'en rapport avec ce qui existe déjà. On améliore, on détruit, on s'inspire, on s'oppose, mais toujours à partir d'une base existante, un modèle même si c'est pour réaliser l'exact contraire. On bâtit son œuvre en conséquence de celles déjà créées. Ici, rien de tout ça.

Comme si un esprit non humain avait dessiné des lignes inédites en utilisant des matériaux originaux. L'Œil habitué aux contours classiques, aux formes prévues, aux profils familiers, aux galbes traditionnels, se noie sans avoir aucune perche habituelle à laquelle se raccrocher. On est déstabilisé par des volumes nouveaux, aussi perturbés que si, lors d'un repas, on vous servait d'abord le dessert pour finir par des fruits de mer en ayant traversé les étapes coutumières dans un joli désordre, en y ajoutant le désarroi de les servir dans des couverts non prévus à cet effet ou simplement pas de couvert du tout.

C'est ici la même impression d'entrer dans un monde nouveau, de vivre sur une autre planète.

Un escalier où les marches sont inversées ce qui rend d'emblée la montée impossible à toute propriétaire de talons aiguilles et quel joli tableau que toutes ces dames pimpantes les escarpins à la main, de l'autre se tenant au bras de leur chevalier servant afin de ne pas chuter lourdement, mène à l'endroit où habituellement se situe le toit. Ici, c'est une terrasse qui sert à la fois de hall d'entrée et de place idéale pour un bain de lune : des corps en maillot sont allongés sur des transats, lunettes de soleil, je devrais plutôt parler de lunettes de lune sur le nez, offrant leur anatomie enduite de crème lunaire au suprême rayonnement cosmique provoquant l'ouverture des chakras et une totale fusion avec les atomes de l'univers, une passerelle avec des mondes inconnus. J'ai très vite compris que ce lieu incongru attirait une foule à l'esprit en rapport avec ces contorsions architecturales.

Mais l'éclat de la soirée n'est pas là. Pas encore. Il nous faut maintenant descendre plus bas que le sol d'où nous sommes parti sans plus aucune marche d'escalier au grand soulagement de la gent féminine qui peut se rechauffer. Toutes ne le font pas d'ailleurs, le sol étant tapissé d'une moquette irrégulière proposant alternativement les sensations d'un dos de hérisson, d'une parfaite pelouse de golf, d'une banquise hivernale, d'une mousse de coton ou

encore l'impression planante de marcher sur des sables mouvant ou des nuages sans que physiquement le pied ne s'enfonce dans le sol. Intrigant.

Nous pénétrons dans une immense salle qui d'après mon raisonnement se situerait sous la surface du sol, mais je n'en suis plus aussi certaine étant donné que cette demeure trompe d'une manière éhontée tous nos sens.

La salle de bal. Un orchestre est suspendu comme un lustre. Une lumière multicolore sans une seule nuance de blanc semble provenir d'on ne sait où puisque la pièce ressemble à une bulle entourée d'eau. Un aquarium posé dans l'océan. Sauf que cette fois, nous sommes dans l'aquarium et que tout autour des poissons et mammifères marins nous espionnent d'un air aussi ahuri que le notre. Jamais je n'ai vu un tel déploiement de couleurs sur les flancs d'animaux. Dans le règne animal, trois espèces sont particulièrement fournies en matière de couleurs flamboyantes : les oiseaux, les poissons et les Drag Queens. Si tout autour de nous, ce n'est qu'un arc-en-ciel de couleurs poissonnières, la salle ressemble à une réunion de personnages tout droit sortis de l'imagination des frères Grimm. Ils sont tous là! Un petit Poucet d'un mètre quatre vingt dix aux poches rebondies de petits cailloux (en réalité des morceaux de sucre), cinq Blanche Neige poudrées et maquillées comme un quatorze Juillet, Peau d'Ane qui a poussé la ressemblance jusqu'à l'odeur, deux petits chaperons rouge ayant largement dépassé l'âge limite, Riquet à la Houppe et Quasimodo plus laids l'un que l'autre, le Chat Botté parfaitement imité et de belle prestance, une petite fille en chemise de nuit qui craque continuellement des allumettes, deux ou trois Cendrillon étincelantes sous des dehors repoussants, des Princes charmants et des Jeunes Princesses en pagaille, un seul roi, le maître de maison et puis quelques valets, Peter Pan et Pocahontas (là, c'est vraiment limite) et deux ogres dont Archibald qui fait vraiment peur, plus encore que le trop timide Barbe Bleue accoudé au bar.

J'ai revêtu la tenue de bergère de Griselidis.

Je suis émerveillée par le décor, enchantée comme une héroïne de contes, éblouie par tant de faste. Je remarque Archibald en grande discussion avec une sorcière que je n'aimerais pas croiser à l'orée du bois tellement le déguisement est réussi. Ca se bouscule gentiment autour. L'orchestre entame puis enchaîne valse et tangos, menuets et autres danses qui sont à mille lieues de mon univers quotidien. Perdue au milieu de ces sensations inédites, le Chat Botté vient me proposer de l'accompagner dans une danse et je ne sais pas encore aujourd'hui pourquoi j'accepte alors que je n'ai nullement l'intention qu'on me fasse la cour et que je ne sais pas danser.

Lui non plus apparemment et ça me rassure. Il y a une douceur dans son regard, pas la moindre trace de ruse malgré ce que représente son personnage. Il existe des esprits malveillants déguisés en anges, des pervers à l'apparence d'enfants de chœurs, là c'est tout le contraire.

Nous tourbillonnons tels deux insectes au milieu de danseurs plus aguerris, emportés par les mélodies distillées par l'orchestre toujours perché au plafond, si l'on peut admettre l'existence d'un plafond dans une bulle. Une certaine ivresse commence à m'engourdir l'esprit, mes muscles réagissent indépendamment de ma volonté, comme s'ils étaient programmés à la façon d'un automate. Mieux, mon corps répond aux sensations sans que mon cerveau n'ai besoin de les analyser. C'est apaisant de se laisser guider par ses sens, d'être en roue libre, ne plus rien contrôler, laisser ses émotions agir, abandonner toute raison. Et là, d'un seul coup je comprends le point de vue de ces femmes battues, martyrisées, humiliées, qui n'en veulent pas une seconde à leur tortionnaire. Elles se sont laissées surprendre, on a décidé pour elles, on a pris leur vie en main, plus besoin de réfléchir, de penser, d'analyser, de choisir. C'est agréable de se laisser porter ainsi, comme les effets d'une drogue qui vous déconnecte de la dure réalité et vous enveloppe d'une épaisse gangue protectrice.

Vous flottez, vous planez, sans plus besoin de penser. Votre cerveau est devenu une terre en jachère, reposé, libéré de toute contrainte. Vous êtes bien. On choisit pour vous comme ces rois incapables de s'habiller sans une horde de valets, de vivre sans serviteurs. Et c'est bien là le risque monstrueux, de laisser ainsi son cerveau, sa propre volonté à la merci du premier venu. Les sectes ne fonctionnent pas autrement.

Combien de femmes ai-je entendu excuser puis soutenir et enfin défendre leur brutal compagnon. S'il les frappait, c'est qu'elles l'avaient bien mérité. Lui savait. Il y a une phrase du Coran bien mal interprétée : « bats ta femme même quand tu ne sais pas pourquoi, elle, elle saura ». Rien n'est plus faux. Une femme battue est une femme sans plus aucune volonté, résignée à n'être qu'une marionnette, un jouet pour enfant gâté et vicieux. Tout le travail du persécuteur est de s'emparer du libre arbitre de sa proie. Dépourvue de ses choix, elle n'a plus qu'à se remettre à son service absolu. La plupart du temps, cet emprisonnement commence par l'asservissement financier et c'est pourquoi les premières féministes luttèrent d'arrache pied pour le travail des femmes, seule possibilité d'indépendance dans un monde matérialiste, seule issue de secours face aux griffes claustrant du mâle en mal de puissance. L'histoire s'est retournée contre elles une fois de plus, car vouloir être indépendantes grâce à une activité extérieure ne les empêchait pas de devoir continuer leurs tâches ménagères. Double travail, double peine. Sans compter que le même scénario se répétait dans le monde du travail. Les machos triomphaient.

Une fois la femme privée de ses propres ressources, il devient facile de prendre le contrôle de son cerveau. Les tortionnaires sont tous de grands manipulateurs capables avec le plus enjôleur des sourires d'illusionner la plus clairvoyante des suffragettes. Nous sommes toutes victimes du syndrome du prince charmant, on nous en rabat les oreilles depuis que nous sommes toutes petites, dans les

contes justement, puis à l'école, à longueur d'écrans publicitaires, à la une des magazines dits féminins (mais bien souvent conceptualisés par des hommes, des vrais). Nous sommes conditionnées à tomber en pamoison devant un beau parleur, à déguster ses belles paroles dites bien souvent par un joli visage et illustrées par des muscles saillants, dont il se servira le moment venu. Notre plus grande faiblesse, je dois l'avouer, est de tomber dans le panneau neuf fois sur dix, se laisser convaincre par des compliments qui ne viennent pas du cœur mais, au mieux d'une froide raison, au pire d'intérêts plus sombres.

Tel est mon état d'esprit tandis que le Chat Botté, le plus roué de tous, rusé comme un renard, malin comme un singe, astucieux comme je ne sais quel animal, m'entraîne dans une danse à l'issue incertaine. Je me vois donc à sa merci, plus exactement je vois Grisélidis dans les griffes du Chat. Et ça me fait peur. Je ne sais s'il remarque alors l'effroi dans mon regard puisque nous n'avons pas échangé dix mots depuis que nous tournons enlacés et que toute communication passe par nos yeux.

Il faut que je m'éclipse avant qu'il ne soit trop tard. Je commençais à me ramollir, à perdre mon raisonnement, je repensais à la voix rencontrée il y a à peine un mois dans un petit troquet parisien. Il me semble que le Chat Botté a des intonations semblables. Et si c'était lui? Quelle méprise. Quelqu'un qui parle de l'histoire de l'univers de cette façon ne peut être un manipulateur, ça ne peut qu'être un mec bien. Mais alors la honte m'envahit d'avoir échafaudé pareilles hypothèses, semblables conjectures, établi de telles suppositions. Je m'enfuis vers le buffet, Cendrillon échappant au Prince Charmant afin de retrouver son carrosse avant qu'il ne se transforme en citrouille. Il était temps.

Par chance, je tombe d'emblée sur Archibald qui ne voit aucun inconvénient à s'éclipser et nous voilà fuyant dans la nuit étincelante comme deux voleurs de cœurs.

Je m'endormis aussitôt ayant rejoint le camping et le Chat

Botté vint me retrouver dans une succession de rêves que n'auraient pas renié Andersen ou Perrault. Le lendemain j'étais partagée entre les remords et les regrets. Pourquoi avais-je réagi ainsi? Ma vie allait-elle être une dérobade continuelle face à l'autre sexe, petite souris effrayée par les griffes acérées du gros matou? Je devais faire la part des choses.

Oui, il fallait s'engager et continuer la bataille contre le machisme et une société où être une femme constitue un handicap; non il ne fallait pas mettre tous les hommes dans le même panier et s'en protéger comme un château fort face à l'envahisseur.

Sans renier mes convictions, je devais apprendre à discerner le bien du mal, à repérer les prédateurs et choisir les inoffensifs. Il fallait que j'abandonne cette vision manichéenne des rapports hommes femmes sinon j'allais être condamnée à me battre contre du vent pendant toute ma vie. A l'association, toute l'admiration que j'avais pour celles qui luttaient becs et ongles n'avait d'égal que la peur de me retrouver comme elles au milieu de ma vie, en perpétuel combat, ne déposant jamais les armes, ne profitant pas d'une liberté que, pas à pas, nous étions en train de gagner. Elles me faisaient parfois penser aux armées Napoléoniennes qui dévastaient tout sur leur passage, avançant au pas de course sans jamais se poser. Ou encore à ces évadés en cavale qui ne dorment jamais que d'un œil et se méfient toujours de ce qu'il peut y avoir derrière leur dos.

La vie n'est pas qu'un combat. La vie peut être belle, il suffit de savoir regarder, de prendre du plaisir à la savourer à sa juste valeur. La philosophie d'Archibald (que je ne pouvais qualifier de machiste) était claire sur ce point : on n'a qu'une vie qui file bien trop vite pour se contenter de foncer tête baissée vers son tombeau. Il est primordial de s'arrêter de temps en temps, de profiter du spectacle unique où nous sommes à la fois le spectateur et l'acteur.

Il n'était plus question de château de sable et de petite fille désarmante sur la plage pour les vacances de mes quinze ans. Je partais le cœur léger mais l'esprit lourd de cette découverte faite dans ce petit café. Si l'habit ne faisait pas le moine, fallait-il également se méfier des jugements à l'emporte pièce, des conclusions trop vite exprimées. Je me rendais compte surtout de mon inconstance. Ce n'est pas bien méchant quand on n'a que quinze ans, mais tout de même, j'étais perturbé par cette révélation sur moi-même, un peu comme l'on découvre des pans entiers de son être à la sortie d'une séance chez le psy. Je m'étais donc trompé, mes sens m'avaient berné pendant la moitié d'une année. Celle vers qui se tendaient et se rejoignaient toutes mes pensées durant ces longs mois avait été éclipsé par une voix. Juste une voix. Rien qu'une voix.

Il est des poncifs décrétant qu'il faut parfois savoir être aveugle pour mieux voir, qu'on ne distingue pas le sommet de la montagne sur laquelle on grimpe et toute une flopée de lieux communs dont notre expérience prouve leur justesse. Je m'étais fourvoyé jusqu'à perdre raison. J'avais le sentiment d'avoir gâché ces six derniers mois. Il avait fallu une simple conversation et encore, n'étais-je juste qu'auditeur, pour que je me rende compte que je faisais fausse route, que mes sens me guidaient vers de certaines désillusions. Finalement, ne valait-il pas mieux que je décille avant d'avoir engagé une relation plus intime avec cette prof d'histoire? Et après tout, étais-je vraiment assuré qu'elle aurait répondu favorablement à mes sentiments? Je n'étais qu'un simple élève, elle devait avoir le double de mon âge, elle devait me considérer au pire comme un enfant, au mieux comme un neveu, le fils d'une amie.

Cela me reconfortait bien peu. Dans la même année, j'avais été amoureux fou, prêt à toutes les audaces et puis j'avais rompu avant qu'il ne se passe la moindre chose entre nous.

Pire, le jour même qui aurait pu voir la naissance d'une histoire, je me rendais compte de mon erreur d'aiguillage. Je me maudissais, mais je savais intimement que j'avais pris la bonne décision. Toutes mes pensées étaient dirigées vers cette voix, bien maigre support pour tant d'attente, d'espérance. L'amour est comme un vaccin, il ne faut pas négliger les piqûres de rappel. Je n'avais aucune chance de rencontrer à nouveau celle qui avait brillamment disserté cette après midi-là sur la condition de la femme. Et Fabienne n'était plus qu'une enveloppe vide, terne, dérisoire. Mon premier chagrin d'amour était pleinement d'une originalité affligeante. résolument

J'avais davantage changé en une après midi que pendant toute l'année, cependant je ne modifiais en rien les projets évoqués pour les vacances d'été.

Il était prévu que je parte seul. Enfin, pas vraiment seul, mais sans mes parents, ce qui revenait à la même chose dans mon esprit. Surtout, j'allais vers le sud. Jusqu'ici, les belles journées ensoleillées avaient été partagées entre l'océan, quelques escapades autour de la capitale et des séjours plus ou moins longs chez mes grands parents dans la campagne ardennaise. Bref, je n'avais jamais entendu le chant des cigales et jamais eu plus de trois jours de soleil sans être perturbés par quelques nuages menaçants ou une ondée rafraichissante.

Maman m'accompagna gare de Lyon, je montais dans un train vert de gris et regardais s'éloigner la grisaille parisienne avec un cœur gros comme ça. L'au-revoir à ma mère avait des relents d'adieu à l'enfance à peine cachés.

Une inconnue m'attendait à Marseille. Pétulante, parlant haut et fort avec un « assent heu du midi, peuchère ». Impossible de la situer sur l'arbre généalogique de la famille. Difficile également de lui donner un âge, quant à savoir quel était son métier, la belle affaire!

Je me laissais piloter par cette femme directive qui, lorsqu'elle avait pris une décision, et cela ne durait pas des heures, supprimait toute discussion possible en vous

emportant comme un grand coup de vent. J'eus le loisir d'expérimenter ce trait de caractère dès la première seconde. Passé les quatre ou peut-être six bisex réglementaires, un rapide coup d'œil à ma personne, me questionnant quant à mes bagages sans en attendre la réponse, elle m'embarquait d'un bon pas vers une méhari orange garée comme un chien dans un jeu de quilles. Je pris place sur l'unique siège passager puisque tout l'arrière était submergé par des caisses de légumes, des plateaux de tomates et des cagettes remplies de melons parfumés.

Juliette conduisait comme elle menait sa vie : à cent à l'heure, ne ralentissant à peine lorsqu'un danger se présentait, faisant confiance à sa bonne étoile, à la prudence des autres conducteurs, au bon sens commun devant une telle tornade. Bref, peu importe l'ange gardien qui nous protégeait, nous arrivâmes sans avoir déplumé une seule des poules qui traversaient négligemment l'étroite route qui menait à son mas et, chose encore plus étonnante, sans avoir perdu un seul melon ni une tomate en route.

Pour qui n'a jamais mis les pieds au sud de la Loire, l'enchantement du midi, le vrai, celui des cigales et des oliviers, a un air de Christophe Colomb découvrant les supposées Indes. Tout m'était exotisme et inattendu.

D'abord le bruit.

Pour des oreilles de parisien, le moindre son qui ne s'apparente pas à un ronronnement de moteur, de sirène de police dans le lointain, parfois de pelles mécaniques, ressemble à du bruit. Il faut une période de sevrage pour se réapproprier les sonorités naturelles et d'abord, l'incessant cliquetis des cigales. Cet insecte gigantesque (je pensais bêtement que l'auteur de la bande son de ces collines des Alpilles n'était pas plus gros qu'un vulgaire coléoptère), ce champion provençal était à la faune locale ce que la tomate était à la cuisine de Juliette et, par extension, à celle plus générale du midi. Une base sur laquelle se construit tout le reste.

Au bout d'une semaine je m'étais habitué à l'un comme à

l'autre. Je n'entendais plus le crissement de l'insecte mais bien toutes les nuances qui venaient s'y additionner, le tout présidé par le soleil qui, en ultime chef d'orchestre, régissait tout. De la même façon, je pouvais percevoir les variétés gustatives de l'accommodation de la tomate dans les divers plats dont mon palais se régala.

Le soleil brillait ainsi autant dans les assiettes que dans le ciel. C'était davantage qu'un simple éclairage comme on le ressent dans mes contrées. Ici, la lumière éclaboussait tout, s'insinuait dans le plus petit interstice. La luminosité du ciel était telle que les ombres semblaient plus restreintes, on aurait dit que l'éclairage provenait de toutes parts. Impossible de mettre le nez dehors sans une paire de lunettes noires sur le nez. L'éblouissement était total.

La chaleur s'associait à cette brillance irréaliste pour tanner délicatement ma peau. Cependant, à ma grande surprise, la fournaise qui se répandait entre midi et seize heures, empêchant le moindre mouvement, la plus petite activité, s'estompait doucement vers le soir. Avec la nuit, une fraîcheur installait ses quartiers, rendant l'air respirable.

L'astre absent, autant dire la nuit puisqu'en un mois complet de présence, je n'ai pas vu tomber une goutte de pluie, le silence s'imposait. Un silence lourd comme une chape de plomb, qui écrasait l'air, comprimait mes tympanes peu habitués à n'entendre que le bruit de la pression atmosphérique. Cet infime souffle, cette impression d'entendre un arrosage continu au loin, emplissait, comblait, saturait l'absence de son, fracassant mes oreilles de citadin. J'étais assourdi par le silence. Puis l'oreille s'éduque, s'accoutume à ces nouvelles conditions tout comme on reprend ses sensations une fois avoir plongé dans une eau froide. La première seconde, on est paralysé, ne pouvant faire un mouvement, puis on trouve ses marques, ses repères. Alors, imperceptiblement d'abord, on perçoit le chant nocturne des grillons, le frôlement d'ailes d'un hibou venant se poser sur le chêne face à la maison, puis le cri lointain d'une chouette.

Au petit matin, les premiers rayons réveillaient toute une faune exubérante, à commencer par le voisin Alfred, qui s'occupait du jardin et veillait à commencer sa journée par une tasse de café imbuvable pour un autre estomac que le sien. C'était du reste l'unique boisson non alcoolisée qu'il ingérait de la journée.

Vers neuf ou dix heures, le son changeait à la façon d'un moteur lorsqu'on change de rapport de vitesse. La nature semblait prendre sa tonalité de croisière.

Peu avant midi, nouvelle entrée en scène, humaine cette fois-ci. De nouveaux sons provenant de la cuisine se mêlaient au tapage extérieur. Des sons qui avaient une odeur, comme tous les bruits provençaux.

Juliette préparait le repas, car l'innovation la plus radicale était ce nouvel emploi du temps. Nous ne déjeunions pas avant quatorze heures, ensuite tout s'arrêtait jusqu'à dix-sept heures, voire dix-huit parfois. Nous émergions de la sieste quotidienne juste pour se remettre à table non sans avoir taquiné le cochonnet ou fait quelques pas dans la garrigue brûlante.

Nous ne nous endormions pas avant minuit, une heure.

Comme je viens de le mentionner, la bande son se modifiait encore en milieu de journée. Le chant des cigales s'apaisait, plus rien ne bougeait, seules quelques pignes de pin éclatant sous l'ardent soleil, le discret bruit de la page d'un roman ou d'un magazine people qu'on tourne, plus rarement un furtif coup de brise dans le feuillage des oliviers troublaient la tranquillité provençale.

Puis, comme si tous s'étaient concertés, une nouvelle vigueur s'annonçait tandis que le soleil palissait dans un ciel qui se voilait. L'air était toujours aussi suffoquant, mais l'habitué sentait déjà monter du ruisseau où nous nous ébattions le matin une fraîcheur toute relative, annonçant une nuit respirable.

Tout se résumait à cette alliance entre les sons et les odeurs, peut-être aussi parce qu'il n'y avait que ça. En bon petit parisien, il m'avait fallu me déshabituer de la frénétique

course vers nulle part à laquelle chaque habitant d'une grande métropole participe même malgré lui. Ici, on ne courait jamais, on avançait lentement tout au plus. J'avais le temps d'observer, d'analyser, de comprendre. Je me sentais moine bouddhiste dans un temple tibétain. Contemplation et méditation.

Cependant résumer ces vacances à une succession d'impressions toutes autant odorantes que musicales, culinaires et transcendantes, de séances de hamac en baignades dans le minuscule ruisseau en contrebass qui proposait un trou d'eau claire idéal pour se rafraîchir, ne serait pas refléter la réalité. Juliette était une femme dynamique et si le tempo de sa vie était moins saccadé que le rythme citadin, elle ne se reposait pas sur ses lauriers, pardon sur ses oliviers.

Il y avait toujours quelque chose de prévu, une sortie, un divertissement, une balade.

Je me souviens d'une soirée en particulier.

Les connaissances de Juliette étaient tout autant fantasques que ne l'était sa façon de vivre. Elle m'avait présenté entre les étals rebondis de fruits et légumes au marché du village d'à côté à un hurluberlu qui ne remplissait ce jour là son panier qu'avec des produits de couleur rouge : framboises, tomates, carottes sans oublier quelque bonne bouteille de vin de la même nuance. Il préparait un dîner pourpre pour le soir même. S'en suivit une conversation des plus surréalistes entre Juliette et ce personnage où il était question, dans un enchevêtrement de labyrinthes verbaux de grande volée, du réchauffement climatique, de la résistance toujours plus vigoureuse des insectes qui seraient, selon lui, la prochaine espèce dominante sur la planète, de la menace chinoise, une recette de confiture de melons pêches abricots, le projet de réfection de la rue principale du village, l'âge canonique d'un ancien qui fumait comme un feu de forêt Varois et buvait comme le Rhône en crue.

Juliette m'apprit qu'il s'appelait Archibald. Devant l'adéquation parfaite entre ce nom et la personnalité fantasque de celui qui le portait, je ne pouvais croire qu'il n'ait accordé à quiconque le soin de l'avoir choisi, fut-ce ces propres parents.

Nous étions donc en route alors que le soleil rendait les armes dans un ciel en feu, Juliette et moi, ou plus exactement une irréprochable sorcière en compagnie du chat botté puisque la soirée était costumée sur le thème contes et légendes.

Nous garâmes la Méhari devant un enchevêtrement architectural impossible à commenter. Je pensai même un moment qu'on avait construit ce palais du vingt deuxième siècle uniquement pour l'occasion. Il n'y avait aucune référence à ce qu'avait proposé le plus singulier des architectes jusqu'ici. Je me demandais quelles lois régissaient cet édifice, sûrement pas celles de la physique ni aucune des mathématiques. Cela semblait tenir par miracle, un palais de conte de fée futuriste. Sur la pelouse, au bord de l'allée stationnaient des véhicules divers au milieu de carrosses et fiacres d'où descendaient avec grâce quantité de princesses, de fées, de princes charmants et un bestiaire complet. On était sur une autre planète. La soirée s'annonçait captivante. Nous n'avions cependant rien vu!

L'intérieur du délire architectural tenait ses promesses. Pas une pièce qui ne ressembla à quoi que ce soit qui existait déjà. Les marches des escaliers étaient à l'envers, l'entrée se trouvait sur le toit où quelques personnages sans aucun autre déguisement que celui adopté par des millions de vacanciers sur les plages encombrées de Juillet et d'Aout prenaient un bain de lune en toute décontraction.

Mais le sommet fut atteint justement dans les profondeurs : la salle de bal était une bulle disposée au milieu d'un bassin où évoluaient quantité d'espèces de poissons aux couleurs chatoyantes. Je ne savais repérer d'où venait l'éclairage mais la prouesse de pouvoir illuminer le décor et ses occupants sans pour autant donner l'impression de plus de

clarté qu'un clair de lune me bluffa. Un orchestre jouait, suspendu au dessus de nos têtes. La piste était emplie de tous les personnages sortis de l'imagination de Perrault, Grimm ou Andersen, parfois en plusieurs exemplaires.

On aurait dit une réunion exceptionnelle de personnages issus de notre enfance, enfin libérés des pages lues et relues, racontées et partagées.

Juliette est déjà en grande discussion avec un ogre plus vrai que nature sous le déguisement duquel j'ai peine à reconnaître l'excentrique Archibald rencontré hier. Je crois bien faire en lui prodiguant une remarque sur son étrange demeure lorsqu'il m'apprend dans un rire tonitruant de croqueur d'enfants qu'il n'est tout comme nous qu'un simple invité. Il ne connaît même pas le maître des lieux qui déambule majestueusement et royalement au milieu de ses sujets qu'il gratifie d'un regard protecteur. Un vrai monarque.

L'orchestre entame une valse endiablée tandis que Juliette et Archibald ne se font pas prier et l'on peut voir un ogre affamé entraînant une vieille sorcière dans une danse peu commune.

Je jette un regard sur cette assemblée si loufoque qu'elle en devient une référence. Les poissons multicolores semblent eux aussi captivés par le spectacle.

Auriez vous la bonté de m'accorder cette danse?

Les mots sont tombés tous seuls. Il est intéressant de constater que parfois nous proférons des phrases non pensées, de simples réflexes souvent conditionnés par trop de politesse ou encore poussé par je ne sais quelle force irrépressible. Des évidences où le cerveau n'a plus sa place.

Bonjour. Comment allez vous? Beau temps, n'est-ce pas?

Quelquefois moins banals mais énoncés de la même façon, sans y réfléchir un quart de seconde.

Je vous aime. Voulez-vous m'épouser?

Mon invitation lancé à la jolie bergère me surprend le premier. Comme tous les jeunes gens de ma génération, je

ne sais pas danser, ma cavalière pas davantage et nous faisons un peu n'importe quoi au milieu de couples chevronnés pour qui valser et tanguer semble être une seconde nature. Grisés par le tourbillon des danseurs, nous nous enivrons aux mélodies distillées par l'orchestre, au tempo constant rythmant une chorégraphie bien huilée, sans faille, à part nous.

L'air est doux. En plongeant dans cette bulle qu'on croirait immergée dans les grands fonds marins, on a échappé à la canicule. Je me sens aérien, l'esprit libre, le cœur léger. Nous ne parlons pas, elle et moi. Je surprends une palette de regards dans lesquels je peux noter d'abord la surprise, ensuite une curiosité sûrement due à mon personnage, puis une certaine distance, pas une froideur générale, mais ses yeux clairs deviennent aussi glacés que la banquise en plein hiver. Il y a de la méfiance dans ses regards-là. Une façon d'imposer une barrière, d'établir une limite au-delà de laquelle nul n'est le bienvenu. Et pourtant je peux discerner une grande tendresse, l'idée qu'on se fait du chez soi, cet apaisement qu'on éprouve au retour d'un long voyage en retrouvant son petit nid douillet.

Elle est tout à la fois détendue et capable de tout maîtriser, nullement abandonnée à ses sens, son cerveau reste le patron.

Quelque chose de familier émane de sa présence, j'ai l'impression de retrouver une cousine perdue de vue, une voisine trop longtemps disparue.

Nous serions-nous pas déjà rencontrés? Je n'ose poser cette simple et innocente question étant donné qu'elle fait partie dorénavant de la panoplie du parfait dragueur pitoyable. Elle n'en dit pas davantage pour des raisons que j'ignore, peut-être les mêmes que les miennes, alors nous nous taisons et profitons de ces moments de grâce où la vie coule lentement, où tout semble facile, où chaque geste est juste, chaque pensée une évidence, où les esprits peuvent enfin se rencontrer, débarrassés de fioritures superflues, de ces enveloppes grossières que sont nos corps malhabiles.

Nous virevoltons, nous pirouettons, nous tourbillonnons en prenant soin de ne pas écraser les orteils de l'autre et cela est très agréable. Je dois trouver une phrase qui atteindra la belle en plein cœur, du moins les mots du sésame qui ouvrira les portes d'une conversation que j'imagine passionnante. Et je repense à l'inconnue entendue dans ce petit café parisien il y a un mois à peine.

Et si c'était elle? Je sais que le monde est petit pour des gens qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour (la voix d'Arletty résonne dans ma tête) mais tout de même la probabilité est infime et mon cerveau enchaine sans que je lui demande rien sur le calcul d'une telle coïncidence.

Je ne sais si elle a remarqué une quelconque absence dans mon regard puisque nous ne communiquons que par nos yeux, mais elle s'échappe prétextant une soif de loup (après tout pourquoi les loups ne serraient-ils qu'affamés?). J'essaye de me frayer un passage vers le buffet, mais peine perdue, ma bergère a disparu telle Cendrillon peu avant minuit.

Puis je comprends mon manque de tact dans mon déguisement. Elle s'est travestie en Grisélidis, autant dire la bonté faite femme, toute prête à pardonner à son époux royal qui lui en fait voir, jusqu'à la priver de sa propre fille. Elle reste constante, en un mot la définition du mot sainte. Et moi, qu'ai-je enfilé comme déguisement? Les bottes et la moustache de ce roublard et finaud chat de gouttière. Autant lâcher le loup dans le poulailler.

Je ne recroiserai pas Grisélidis ce soir là, mais serait-elle assise à mes côtés dans cet avion qui s'élève lentement dans les cieux?

- Dix Sept -

L'avion prend de l'altitude quand mon voisin me demande si j'étais une héroïne de contes de fées dans une vie antérieure. Je reste interdite un moment avant de comprendre que c'est le Chat Botté en personne qui me pose la question. J'avoue que je me méfie des garçons en conjuguant cette vigilance au passé pour ne pas paraître une nouvelle fois sur mes gardes.

Même si les barrières dont je me suis entourée pour me protéger de l'arrogance des hommes, de leur cynisme et de leur cruauté sont encore bien solides, presque infranchissables, je serais tentée de baisser la garde, un château fort aux murailles épaisses certes, mais sans aucune sentinelle qui veille.

Nous demeurons dans un silence où les gestes et les attitudes qui l'accompagnent sont un langage bien plus sincère que la parole car il nous est plus difficile de contrôler notre attitude, de vérifier nos postures, de surveiller notre contenance. Nous sommes des animaux qui avons tout misé sur la parole en guise de ciment social, nos autres sens ont perdus leur acuité, excepté peut-être la vision, et le fait que de plus en plus de gens portent des lunettes ou des lentilles prouve bien que nos comportements sont allés plus vite que notre propre évolution. Notre corps n'a pas eu le temps de s'adapter et nous sommes obligés d'y remédier grâce à un gadget.

Si le langage est une formidable invention, nous rendant capables de la moindre nuance, de la plus petite précision dans la traduction de notre pensée, il est aussi une arme redoutable assortie du revers de la médaille : le mensonge. Nous pouvons cacher nos sentiments. Soljenitsyne a dit « notre liberté se bâtit sur ce qu'autrui ignore de nos existences ». Pour être libre, devons-nous en être réduit au mensonge, à la dissimulation?

Ca se bouscule dans ma tête. Finalement, les contes de fées

où la femme est toujours immature, qu'elle soit victime ou bourreau, ont peut-être raison. Le prince charmant existe bel et bien, il suffit de croiser sa route au bon moment.

Je farfouille dans mon sac à la recherche d'une preuve ultime. Si nos vies se sont croisées à plusieurs reprises sans qu'une réelle rencontre n'ait eu lieu c'est peut-être parce que nous n'étions pas prêts à nous entendre, nous comprendre. Le lieu est important, le moment l'est encore plus.

Il va falloir que je fasse du rangement dans ce sac, un vrai méli mélo de gadgets de fille. Il y a quinze ans, ou même encore dix, voire il y a juste cinq ans, je n'étais pas prête à partager quelque chose avec un garçon, avec n'importe qui d'ailleurs, soyons réalistes. Le destin a joué avec nous, nous mettant continuellement sur le chemin de l'autre et aujourd'hui, c'est peut-être le moment de continuer le parcours ensemble.

Ah! Le voilà. J'extirpe difficilement un livre de poche qui en a vu du pays, puisque je l'emporte partout où je vais, plus que mon livre de chevet, c'est mon porte bonheur, mon grigri, mon doudou, mon talisman.

Le lui tend. Il est à peine surpris. Se lève, attrape une mallette où dort probablement son ordinateur extra plat et en extrait son jumeau, dans un état à peine mieux conservé que le mien.

Nous nous échangeons nos propres « liaisons dangereuses » comme on échangeait deux prisonniers politiques au temps de la guerre froide et je me souviens d'une après midi chaude dans les gorges du Verdon, à arpenter en compagnie d'une amie aujourd'hui disparue de ma vie les chemins de randonnée sous un soleil écrasant.

- Dix Huit -

- Vous n'auriez pas été une héroïne de conte de fées dans une autre vie?

Un moment désorientée, elle esquisse un sourire comme Chagall lançant ses premiers traits sur la toile. Elle me répond si j'ai la passion des chats puis elle m'avoue avoir eu davantage la réaction d'une Cendrillon.

- A ce moment là, je me méfiais des garçons.

- Et vous les craigniez toujours autant?

- Ca dépend de leur comportement. J'admets qu'ils ont fait des progrès dans leurs relations avec les femmes ces derniers temps, mais dix mille ans de domination masculine ne s'efface pas en quinze ans.

- Dix mille? Vous êtes indulgente ou mal informée. Depuis que l'homme part à la chasse pour ramener sa pitance, sa femme n'a plus voix au chapitre.

J'essaie de mettre toute la douceur et la délicatesse possible dans mon sourire, qu'elle comprenne que je ne suis pas de cette race là, malgré mon patrimoine génétique hérité de deux cent mille ans de mâle hégémonie.

Puis un long silence s'installe, un de ces silences où l'on partage une complicité sans paroles, une connivence dénuée de mots, une communion de la pensée qui ne doit rien au langage. Un lien nous unit quelque part. Nous n'avons pas besoin ni de nous toucher, ni de parler. Est-ce cela l'âme sœur? Mon esprit cartésien ne peut se résoudre à de telles billevesées mais force est de reconnaître qu'un fil est tendu entre nous depuis notre enfance. Nous nous croisons sans cesse et sans jamais nous rencontrer, pourquoi cette fois-ci sommes nous réunis?

Peut-être que notre état d'esprit n'était pas propice à une rencontre auparavant? Une histoire d'amour ne pouvait exister entre le garçon volage que j'étais et la fille que je devine avoir eu quelques difficultés avec les hommes, trop

souvent lourdauds sur le plan des sentiments.

Comme chaque chose unique qui nous arrive dans la vie, cela dépend de notre état d'esprit à un moment donné. Il n'y a pas de hasard, juste des coïncidences. Tout peut s'expliquer et pas par la magie du Saint Esprit. Un champion peut battre le record du cent mètres un jour et ne jamais plus s'en approcher de toute sa vie. Il n'y a aucune magie là-dedans, juste une concordance entre la forme physique, l'entraînement, la préparation musculaire et le mental, un état d'esprit qui fait que, ce jour là, le record tombe. Combien de sportifs moins doués que leurs concurrents ont pu gagner? Combien d'artistes ont su toucher le cœur du public, parfois après leur disparition? Pourquoi réussit-on là où un seul élément manquant vous fait rater le coche? Il y a un moment pour chaque chose et bien malin celui qui peut prévoir quel sera l'instant où sa vie va basculer.

Ce que nous appelons chance n'est qu'une probabilité confirmée.

Je me tourne à nouveau vers ma voisine, comme si elle faisait partie de ma famille, une cousine éloignée qu'on ne voit qu'une fois par an, à Noël ou lors des vacances, mais qu'on n'oublie pas. Elle fouille dans son sac et en sort un exemplaire tout corné d'un roman que je connais bien.

Je me lève, fouille dans la mallette de mon ordinateur portable et en ressort l'exemplaire jumeau, dont l'état prouve qu'il a fait quelques milliers de kilomètres lui aussi. Je lui tends mes « liaisons dangereuses » en récupérant les siennes. Douze ans d'exil.

- Dix Neuf -

Grace à Archibald et son dégoût de l'automobile, j'ai l'habitude de parcourir régulièrement le bitume ou les chemins creux à la force de mes seuls mollets, cela me détend. En revanche mon amie souffle comme un labrador asthmatique en fin de carrière et n'arrête pas de geindre si c'est encore loin. Je lui fais remarquer qu'elle évolue dans un des plus beaux lieux qu'il lui sera jamais donné de voir. Elle s'arrête alors, regarde autour d'elle époustouflée par le spectacle qui l'entoure, avoue que c'est effectivement très beau et elle repart regonflée à bloc pour un demi kilomètre. Nous profitons de l'ombre des chênes et de la fraîcheur toute relative de la rivière. Il fait un temps splendide et nous croisons quantité de promeneurs formant une galerie digne d'un dictionnaire. Le marcheur solitaire pressé d'en finir pour avaler demain encore une soixantaine de kilomètres nez dans ses chaussures en Gore-tex, semelle Vibram à mille deux cent euros la paire au Vieux Campeur. Qu'aura-t-il vu de sa course?

Cette famille trop occupée à surveiller les trois enfants qui, eux, profitent de l'offrande de la nature à tous leurs sens. Ils pataugent dans l'eau sous les cris de leur mère, grimpent aux branches sous les altercations paternelles, se roulent dans le sable en déclenchant la réprobation des deux tuteurs. Ils vivent.

Ce couple âgé qui avance doucement, main dans la main. On sent beaucoup de complicité, de tendresse. J'ai envie de les dessiner marchant ainsi jusqu'au bout de la terre, éternellement.

Il y a aussi un groupe bien discipliné de scouts en uniformes chantant à tue-tête, provoquant les sourires, du moins le divertissement des personnes qu'ils rencontrent n'oubliant pas de leur faire signer leur livre de bord dans une joie non feinte.

Nous croisons aussi trois grimpeurs bronzés aux muscles

saillants, transportant sur eux un matériel qui cliquette au rythme de leurs pas, le regard vers les falaises qui se dressent verticales. Ceux-là ne voient le monde que comme une paroi à gravir, un peu comme s'ils allaient chercher le but de leur existence vers le ciel.

Il y a aussi tous ces gens qui n'ont pas pitié de leurs pieds et qui vont comprendre leur douleur en essayant de soigner les ampoules la semaine prochaine. Des Pin-ups en tongs, des hommes d'affaires sans costume ni cravate mais sans crème solaire non plus et pas davantage de chaussures adaptées.

C'est la foule des grands jours dans un site remarquable. Que vont en retenir tous ces gens?

Quel souvenir va leur laisser cette journée au paradis?

Il est presque deux heures de l'après midi et nous faisons une pause à l'ombre d'un gros rocher. Nous avalons la moitié de nos provisions en ayant une petite pensée pour Archibald : toujours garder la moitié de tes réserves dans ton sac « au cas où »... Et nous nous permettons une petite sieste. Le temps est magnifique, la vie est belle.

Se remettre en marche est d'autant plus difficile pour ma compagne, mais je lui promets une énorme glace à la buvette qui ne désemplit pas pendant les deux mois estivaux.

Poussée par cette carotte à la vanille avec de vraies pépites de chocolat, elle avance plus vite que jamais.

Nous atteignons l'endroit quelques heures plus tard tout de même. En cette fin d'après midi, il est bondé de touristes puisque le parking est tout proche. En effet, il faudrait manquer d'esprit d'à propos pour installer pareil commerce au milieu de nulle part, ce qui partirait pourtant d'une meilleure logique, du moins pour récompenser les efforts des plus téméraires.

En attendant le bus qui doit nous ramener à notre petite pension de Castellane, alors que mon amie s'essaye à un anglais encore trop scolaire avec un scandinave qui ne parle pas un mot de français, je sors mon exemplaire des

Liaisons Dangereuses de mon sac. Dire qu'il est devenu mon livre de chevet serait mentir puisque je l'emmène partout, excepté peut-être au moment de m'endormir.

Je n'ai jamais ressenti ce besoin de me plonger dans un roman avant d'éteindre la lumière, la fatigue de la journée n'aidant pas la concentration à la lecture d'écrits soutenus. Quant à l'évasion dans des mondes imaginaires ou des fictions rocambolesques, je n'y tiens pas non plus; un foisonnement si abondant de couleurs et de personnages qui vont peupler mes rêves d'un matériau trop riche à mon goût. En revanche, j'aime à retrouver les personnages d'une histoire tout au long de la journée. Au réveil, lorsque la maison est encore calme, que l'effervescence citadine n'est pas amorcée, dans le métro à condition de savoir faire le vide autour de soi, de s'isoler dans sa bulle et oublier le brouhaha environnant. J'aime aussi bouquiner au moment de la sainte sieste méridionale tandis que la vie ralentit et qu'on n'entend plus que le roulement de l'existence qui file doucement, le bruit qu'un vélo émet lorsqu'on arrête de pédaler. Quand j'ai deux minutes, j'ouvre un livre, parcours deux pages. D'autres ne peuvent s'immerger que pour au moins une heure ou deux, avalant quelques chapitres, il en est qui n'ouvrent un roman que pour le terminer en une seule lecture marathon. J'ai la chance de pouvoir me couper instantanément de la réalité et retrouver à la virgule près le déroulement de l'action.

Le chef d'œuvre de Choderlos de Laclos trouvait dans la jeune féministe que j'étais l'exacte cible privilégiée. J'y voyais toute la manipulation dont sont capables les hommes (et certaines femmes) lorsqu'il s'agit de sentiments et de sensualité. Je découvrais dans ces lignes écrites il y a plus de deux cents ans ce que je ne pouvais apprendre à l'association pour la défense des droits des femmes, trop politique. Le constat était simple : il fallait changer les mentalités avant de changer les lois. L'inégalité commençait dans la sphère privée, voire intime, dans les relations sentimentales avant même la vie au quotidien. Les

tâches ménagères non partagées n'étaient que le résultat de relations intimes où la femme n'était encore considérée que comme un objet, un enjeu, un faire-valoir ou une boniche.

Je dépouillais donc ce texte révélateur en y annotant quantités de remarques au fil des pages. Le roman en devenait presque illisible pour une autre que moi.

Ce jour-là, je le relisais pour la troisième fois et trouvais toujours de nouvelles notes à y ajouter. Mon amie m'appela pour je ne sais quelle prétexte, autant pour me montrer le beau blond tout sourire que pour un point de syntaxe britannique. Et je ne sais pas pourquoi, moi qui ne me séparait jamais de mes Liaisons Dangereuses, je les laissais là, sur le muret où je m'étais reposée.

Nous prolongeâmes notre petite conversation cahoteuse autour de cônes glacés et d'un grand pichet d'eau fraîche et pétillante. Lorsque je récupérais mon sac, je constatai avec effroi que mon livre n'était plus là, enfin plus à sa place. Je jetai un rapide coup d'œil alentour pour m'apercevoir que le petit pavé avait bondi d'une dizaine de mètres sur le muret. Le vent ne pouvait être seul responsable d'un tel déplacement, et j'étais bien certaine de ne pas avoir quittée ma place les quelques minutes où j'avais parcouru les cinq pages. Quelqu'un avait dû feuilleter mon exemplaire, rendu plus personnel par tous les commentaires qui s'y trouvaient, et reposé un peu plus loin, amusé, dépité ou simplement sans aucun intérêt pour une édition trop originale à son goût. J'empochais le livre sans me douter que ce n'était pas le mien.

Je n'ouvrais le roman que deux jours plus tard, un record. D'emblée je ne reconnus pas mon écriture, le marque-page avait disparu. Cet exemplaire était tout aussi annoté que le mien, d'une écriture élégante, parfois tourmentée. Je restais perplexe. On avait subtilisé de plein gré ou par hasard MES Liaisons Dangereuses. Un viol littéraire. J'étais désespérée. On m'enlevait une partie de moi-même et surtout, on allait pénétrer dans mon intimité intellectuelle la plus profonde en découvrant mes commentaires comme je

le faisais en relisant entièrement le roman par le prisme des notes du lecteur inconnu.

Je passais ainsi deux jours à décortiquer comment ce lecteur lambda avait ressenti le livre. C'était un garçon, là-dessus pas de doute, et il n'avait pas lu le même texte que moi à en croire ce qu'il en commentait. Son approche du texte était cependant intéressante, ses remarques pertinentes et non dénuées d'un sens de l'analyse propre aux esprits scientifiques. Qu'un non littéraire s'attaque aux Liaisons Dangereuses au point d'en retirer la substantifique moelle par des notes concises me troublait. Je pensais que la littérature était réservée aux gens d'une même structure intellectuelle, et je m'imaginais les matheux plus enclins à dévorer des polars, les rêveurs férus de poésie, les philosophes plongés dans des essais obscurs, tandis que les amateurs de mots, les gourmands de paraboles et métaphores, les curieux de la syntaxe, les avides de phrases ultimes et éternelles se vautrer dans les pages définitives de Lamartine, Chateaubriand ou Proust.

Non, la littérature n'était pas réservée à une élite, quelque qu'elle fut, ni en quoi que ce soit cloisonnée dans des catégories hermétiques. J'appris plus tard qu'une même personne, si tant est qu'elle ait l'esprit un peu ouvert, pouvait enchaîner les auteurs du XVIème, se régaler de Camus tout en épluchant Agatha Christie en passant par Prévert et pourquoi pas s'amuser chez Hergé ou en compagnie des Schtroumpfs. La tolérance vient avec les années, le manichéisme de la jeunesse laisse place à une compréhension plus vaste et plus aigüe du monde, des choses et des gens. J'avais quinze ans, ma passion pour l'art n'était partagée que par des personnes qui avaient au mieux l'âge de mes parents. Je voyais le monde comme une vaste jungle régie par le mâle dominant; les musées étaient de paisibles refuges dans lesquels je me réfugiais souvent comme le pèlerin égaré trouve le réconfort dans un couvent. Mais la vie est la plus forte. Ce garçon passionné par le même roman que moi serait-il cette voix entendue

quelques semaines plus tôt dans un petit café parisien, lui-même la projection du petit garçon rencontré sur la plage il y a des années? Cheminions-nous côte à côte sans nous en apercevoir?

- Vingt -

Une après midi brûlante dans les gorges du Verdon comme on peut en vivre en montagne. Un sac à dos me sciant les épaules, je suis un groupe de copains avec lesquels j'étais parti à l'aventure pendant une partie de l'été. Je n'ai pas l'instinct grégaire. Je n'ai jamais mis les pieds dans quelque stade de football que ce soit pour assister à la finale de la coupe de France ou à un concert monumental du groupe de rock à la mode. Je ne suis pas à la recherche d'une appartenance à un groupe, à une communauté. J'aime ma liberté et mon indépendance. Mais je ne rechigne pas à partager de bons moments entre copains, à m'immerger dans la foule pour mieux profiter ensuite des instants de réclusion en solitaire comme on respire mieux après avoir fourni un gros effort.

Nous baguenaudions de campings en auberges de jeunesse, dormant parfois simplement à la belle étoile, partageant le rudimentaire quotidien des nomades.

Les voyages forment le caractère m'avait dit mon père tandis que maman s'inquiétait un soupçon. Un mois entier lâché dans la nature pas si hostile que la jungle amazonienne tout de même et si les téléphones cellulaires n'étaient pas autant répandus à l'époque, chacun possédait une carte grâce à laquelle il pouvait toujours lancer un s.o.s vers la maison paternelle.

Bien évidemment, nous ne donnions que peu de nouvelles à nos géniteurs respectifs, trop occupés à partager une liberté nouvelle et grisante, à s'imaginer déjà, à quinze ans, capables de mener notre existence au gré de nos envies.

Les sujets de conversation et la motivation de nos comportements étaient comme on peut l'imaginer quand on a quinze ans : les filles. Là était le grand mystère.

Même pour un esprit scientifique comme le mien, l'extension de l'univers, l'infini du nombre pi, le secret du triangle des Bermudes n'étaient que de simples passe-

temps face à cette gigantesque interrogation : que fallait-il faire pour approcher cette espèce si mystérieuse qui ne nous était pourtant éloignée que d'un seul chromosome.

La finesse n'est pas le fort de l'adolescent. La subtilité non plus. Mais nous avions la chance de ne pas tomber dans les erreurs provoquées par un excès de testostérone juvénile. Nous n'étions jamais aigris, n'élevions jamais la voix et ne ridiculisions jamais celles qui déclinaient nos offres pour cacher notre échec. Nous étions des gentlemen. Parfaitement.

Pour ma part, je restais sur une impression mitigée quant à ma vie sentimentale naissante. Je m'étais fourvoyé des semaines durant en fixant mes pensées sur une femme qui se révélait n'être qu'un épouvantail amoureux alors que, quelque part dans Paris déambulait une fille qui m'avait fait prendre conscience de mon erreur, une après midi, dans un petit café insignifiant.

J'essayais de trouver des réponses chez Chordos de Laclos sans grand succès bien entendu et ses Liaisons Dangereuses ne me quittèrent pas de tout l'été. Je me rendais compte qu'en deux cent ans, rien n'avait réellement changé dans les rapports entre les hommes et les femmes. Si la manière était différente, l'art de séduire utilisait les mêmes chemins tortueux, souvent en friche, jamais balisés et certainement tout autant semés d'embûches, de pièges, d'obstacles difficilement surmontables pour un garçon de quinze ans.

Qu'importe, je lisais et relisais, je notais mes impressions entre les lignes du chef d'œuvre comme un mécréant aurait annoté la bible. Si je n'appréciais pas vraiment le machiavélisme de la plupart des personnages, j'admirais leur aisance et leur calcul. La voie la plus rapide d'un cœur à l'autre n'est pas une ligne droite et bien franche mais un sentier sinueux, virevoltant d'une âme à l'autre, effectuant des étapes, parfois des retours en arrière, s'appuyant tantôt sur une tierce personne pour arriver à ses fins. De vrais trapézistes exécutant vrilles et saltos dans le ciel obscur des

passions humaines.

Je me sentais minuscule et timide face à ces champions du sentiment et pas vraiment prêt à utiliser tant de ruse, d'artifice, de mettre en œuvre astuce et malice, échafauder des stratagèmes complexes pour arriver à mes fins, lesquelles ne justifiaient nullement ces extravagants moyens.

J'y préférais l'honnêteté et la simplicité, mais je restais admiratif devant tant de débauche d'énergie et de subterfuges pour conquérir, telle une armée en marche, des cœurs purs et fiers.

L'ambiance de notre groupe était donc bon enfant. Nous campions la plupart du temps à la sauvage, un vrai camp de scouts, la discipline en moins. Après avoir trainé nos vieilles baskets dans les fabuleuses Alpilles, nous nous étions enfoncés plus profondément dans l'arrière pays, fait de rochers blancs, tapissé d'une végétation aride et chichement arrosé de minuscules ruisseaux souvent à sec.

Et puis il y a eu le Verdon et ses eaux limpides, transparentes. Un appel à la baignade puis à une longue sieste. Nous étions gaiement éparpillés sur le chemin où nous croisions des marcheurs hétéroclites. Ici, le portrait robot du promeneur n'existe pas.

Nous croisâmes une foule bigarrée où coexistaient le marcheur solitaire avalant sa dose quotidienne de kilomètres sans ralentir pour ne pas baisser sa moyenne; des familles plus préoccupées par les gambades de leurs rejetons que par le spectacle qui s'étale sous leurs yeux, essayant d'enrayer une tendance naturelle des gamins à patauger dans la moindre flaque et grimper sur le plus efflanqué des arbres; un groupe de scouts aussi disciplinés qu'un bataillon de la guerre de 1870, chantant des classiques sans fausse note et marchant d'un même pas, le sourire aux lèvres, heureux d'être là comme ils le seraient tout autant dans n'importe quelle autre partie du monde; un couple qui pourrait largement être nos arrières grands parents, se tenant par la main, le bonheur de cheminer côte

à côté irradiant leur visage ruiné de rides et leur donnant une odeur de sainteté; des hommes d'affaires ou cadres commerciaux, directeurs de banque, méconnaissables même aux yeux de leur proche sans leur complet veston - cravate et dans un état de sudation tel qu'on plaint de tout cœur leur chaussettes et autres sous vêtements; un groupe de grimpeurs exhibant muscles et bronzage comme dans une publicité pour du chewing-gum ou le dernier soda à la mode, les yeux rivés vers la ligne d'horizon c'est-à-dire la tête en l'air, à la recherche de la voie parfaite pour gravir ces falaises verticales. Et puis toute une ribambelle de personnages sortis d'on ne sait où : des pins up semblant marcher sur des œufs, s'extasiant toutes les dix secondes, des promeneurs du Dimanche aux randonneurs aguerris, des adeptes du footing aux distraits s'arrêtant tous les dix mètres, la France et l'Europe en vacances, finalement. Des scandinaves rougis par le soleil provençal, des Italiens exubérants, des américains maîtres du monde et, accessoirement, de cette petite partie du sud de la France, des anglais toujours élégants même par de telles températures, quelques chinois profitant de leurs premières vacances à l'étranger et des allemands soufflant leurs litres de bière et des saucisses au kilomètre.

Nous voici repus, nous étalant sur un muret, les sacs en désordre, dans un brouhaha à peine étouffé par notre fatigue. Pause devant la buvette prise d'assaut. Canettes et crèmes glacées. Je vide mon sac à la recherche d'un porte-monnaie qui a toujours le chic pour m'échapper en toutes circonstances. Où l'avais-je mis bon sang? Bientôt mes affaires s'étalent tout autour et mes économies restent introuvables. Il y en a partout quand je mets enfin la main sur le sésame pour m'apercevoir qu'un de nos camarades revient avec une cargaison de rafraichissements.

- C'est moi qui régale, annonce-t-il tout sourire tandis que je suis bon pour tout ranger un peu n'importe comment et certain de ne pas pouvoir retrouver mon portefeuille de sitôt. Je boucle ma besace quand un être bien intentionné

brandit mon roman fétiche en m'interpelant d'un « tu n'as rien oublié? » et j'enfourne les Liaisons qui ont bien failli finir Oubliées plus que Dangereuses.

Il se passe étonnamment quelques jours avant que je ne replonge le nez dedans, mais je ne reconnais pas mon exemplaire. L'écriture qui noie le texte n'est pas la mienne, de plus un marque page s'est inséré entre les pages 76 et 77, chose impensable. Qu'ai-je besoin d'une aide pour retrouver l'endroit exact de ma lecture puisque la pagination me permet en ne retenant qu'un malheureux nombre de savoir où j'en suis.

J'ai toujours eu cette faculté propre aux esprits logiques et ordonnés de pouvoir retenir facilement chiffres et nombres. Donnez-moi dix numéros de téléphone et je vous les restitue sans mélange le lendemain; un coup d'œil sur l'indicateur des chemins de fer me permet de connaître les différents départs et arrivées quotidiennes pour une destination donnée.

Les bras m'en tombent. Comment ce tour de passe-passe a-t-il été rendu possible? Je ne peux soupçonner le camarade qui m'a tendu le roman d'une supercherie, déjà l'idée même de penser à un livre ne peut germer dans ce cerveau-là, ensuite comment aurait-il pu annoter toutes ces pages avec cette pertinence? La totale confusion et le chaos qui régnaient lors de cette halte a du mélanger les mêmes éditions des deux romans. Quelqu'un avait dû oublier son exemplaire. Quelqu'un ou quelqu'une. Je me plu alors à relire une nouvelle fois ce texte tant décortiqué avec un œil neuf au travers des commentaires laissés entre les lignes. Un œil résolument féminin. J'allais peut-être percer le mystère de l'âme féminine par sa vision des Liaisons. C'est comme si nous n'avions pas lu le même livre et en même temps, ses observations, son exégèse étaient non dénués de justesse et d'une grande maîtrise de l'art de l'analyse. Un vrai commentaire de texte passé au crible d'une certaine forme de féminisme, du moins d'une revendication justifiée. Là où je n'avais vu que recettes de séduction,

cette lectrice, auteur de si justes remarques, avait eu une vision globale du roman, en interprétant avec l'à-propos idéal ces rapports amoureux, ces échanges de sentiments, ce jeu de l'amour et de l'influence. A partir d'un texte écrit il y a plus de deux cents ans, elle parvenait à tirer des conclusions valables encore aujourd'hui par un regard d'une acuité transparente, sans concession. Instinctivement, je repensai au discours de l'inconnue du café le dernier jour de collège. Il me semblait voir par écrit les idées développées oralement ce jour là. Je ressentais la même émotion, bluffé par tant d'aisance dans l'art d'exprimer si justement sa pensée alors que personnellement j'ai le plus grand mal à ajuster des mots pour traduire la mienne. J'aimais cette idée qu'une même et unique personne soit l'auteur à la fois de ce discours sur les relations hommes femmes d'une justesse confondante et de ces notes jetées au gré des pages avec la plus grande profondeur possible sans jamais devenir pédant. Et je rapprochais instinctivement cette intelligence de la petite fille qui m'avait snobé comme je le méritais sur cette plage devant un château de sable qui était un palais et dont elle était la princesse.

Puis, retombant sur terre, j'avisais que c'était plus sûrement les notes d'une prof de français à l'approche de la retraite qui allait présenter ce texte à l'étude d'une classe désabusée l'an prochain.

- Vingt et Un -

Je regarde l'homme assis à mes côtés dans cet avion qui nous emmène vers la même destination et j'ai l'impression d'y découvrir le frère que je n'ai jamais eu. Une évidence, une même voix sans aucun sous-entendu sexuel, deux jumeaux séparés à la naissance qui se retrouvent trente ans plus tard, ayant tout à partager et du temps à rattraper.

Le plus étonnant pour une fille qui n'a pas sa langue dans sa poche, c'est que les mots paraissent superflus dorénavant. Il est pourtant évident que nous avons des choses à nous dire, un désir de mieux connaître la vie et l'expérience de l'autre mais nous n'avons pas échangé dix phrases depuis que nos sièges voisinent.

Est-ce là l'âme sœur dont on nous rabat les oreilles depuis que le monde est monde? Je sens mes défenses face aux hommes, cette muraille que j'ai érigée moi-même pour me protéger de leur sournois assauts, se fendre, se fissurer, se morceler non pas sous un fort coup de bélier mais plutôt anéantie par des moyens plus doux et pourtant bien plus efficaces. J'ai envie de lui faire confiance, et pour la première fois de ma vie, de m'abandonner à des sentiments partagés.

Un cœur en hibernation qui fleurit à nouveau. Tous ces croisements dans nos vies sans que rien ne se concrétise vraiment. L'existence attendait peut-être le bon moment pour que nous fassions réellement connaissance. J'étais trop sur la réserve dans ces moments là, incapable de partager autre chose que des idées et encore, seulement les miennes, trop méfiante vis-à-vis du sexe opposé pour fermer les yeux et me laisser guider.

Et lui? Ses notes laissaient entrevoir un garçon trop obnubilé par les filles en général qu'il n'aurait pu s'intéresser à une seule, cherchant une foi en lui au travers d'elles. Il est des rencontres qui ne se font pas et tant mieux. Combien de couples ne se sont pas rencontrés au bon

moment? Combien se sont-ils séparés avant de revenir ensemble bien des années plus tard? Pour qu'une rencontre existe il faut de part et d'autre le même état d'esprit, la même confiance réciproque, la même foi en soi, en ses sentiments. Qu'un ingrédient manque et nous passons à côté l'un de l'autre sans même nous voir, juste une impression qui s'envole à la moindre brise.

Je passe mes doigts sur la couverture du livre de poche, en exil depuis quinze ans et cependant constamment lié à son jumeau par les mystères de la pensée humaine.

- Il va falloir apprendre à nous connaître davantage.

Voici ma réponse à sa proposition. Presque une demande en mariage. Un prolongement dans nos rencontres avortées, l'espoir de se tenir côte à côte plutôt que de se croiser à tout bout de champ.

- J'espère bien qu'une vie ne suffira pas pour tout savoir de nous, lui répondis-je comme il s'inscrit dans la durée d'une existence toute entière à mes côtés.

Alors qu'il me propose d'inaugurer nos « retrouvailles » par le résumé de nos vies depuis notre adolescence, je sens que je m'embarque à bord d'un vol autrement plus important et périlleux que celui dans lequel nos vies se sont une nouvelle fois télescopées pour ne suivre peut-être qu'un seul et unique chemin.

Un voyage engagé puisqu'il s'agit de nos vies, de nos sentiments, de l'échange des unes et du mélange des autres.

- Vingt Deux -

Je jette un coup d'œil à ma voisine sur ce vol qui nous emmène vers la même destination, peut-être vers le même avenir. Je me sens comme un jumeau qui vient de retrouver son double après tant d'années de séparation.

Nous n'avons pas échangé dix phrases depuis que le sort nous a installé côte à côte et pourtant un lien fort nous unit. Je me sens en communion avec elle, relié à son esprit, à sa façon de penser, comme ces communications télépathiques dont nous abreuvaient les films de science fiction des années 60.

Et si c'était elle la fille que je cherche inlassablement au travers d'aventures sans lendemains? Je m'aperçois que si le destin a mis sur ma route à plusieurs reprises cette fille sans pour autant provoquer une rencontre c'est que nous n'étions pas prêt à vivre une histoire ensemble, que JE n'étais pas prêt, en me souvenant du garçon timide et peu à l'aise que j'étais alors, puis de l'amant volage que je suis devenu. Peut-être qu'aujourd'hui suis-je dans l'état d'esprit permettant de donner au lieu de prendre?

Et elle? Cette faille que je devine en elle au plus profond de son être, marquée par la vie, par je ne sais quelle expérience qui modifie durablement le caractère et la pensée; cette déchirure qui provoque une souffrance insondable, cette crevasse qui engloutit toute confiance en l'autre et, par ricochet, en soi; cette fêlure est peut-être sur le point d'être colmatée, lui permettant de m'ouvrir son cœur.

Je regarde la couverture de mon exemplaire de poche et je pense que des liens invisibles nous lient aux choses, aux êtres, que nous sommes des prisonniers consentant et heureux de l'être. Sans ces attaches, nous nous envolerions dans l'azur pour nous désintégrer fatalement. Après tout, c'est peut-être ça la mort, ou la solitude.

S'échapper de ce qui nous entoure pour être enfin libre.

Mais à quel prix!

- Puisque nous avons passé toute notre jeunesse ensemble d'une certaine façon, seriez-vous partante pour un bout de chemin dans cette vie si palpitante?

Elle ne paraît pas surprise par mon audace.

- Nous avons toute la vie pour ça, lui réponds-je lorsqu'elle souhaite qu'on apprenne à mieux se connaître. Puisque nous avons des bribes de souvenirs en commun, pourquoi ne pas envisager de les réunir à l'avenir?

Comme j'ai envie de tout savoir d'elle, ses manies, ses habitudes, ses joies, ses peurs, ses envies, ses regrets, la moindre de ses pensées, le plus infime de ses désirs.

- Si nous commençons tout de suite? Il reste presque une heure de vol, de quoi nous raconter ce qui a suivi cet échange de liaisons dangereuses.

C'est elle qui commence, puis je prendrai le relais jusqu'à ce que le destin nous mette une nouvelle fois côte à côte.

- Vingt Trois -

Après cette parenthèse estivale riche en émotions et en découvertes, je me plongeais corps et âme dans des études rébarbatives, comme l'est je l'imagine toute forme d'enseignement. La théorie m'a toujours rebuté, j'y préfère grandement la pratique d'autant plus que j'ai commencé par celle-ci. Mes déambulations dans les divers musées qu'ils soient Londoniens ou Parisiens, m'avaient inoculée le virus de l'histoire de l'art, mais il fallait montrer patte blanche dans ce milieu où le diplôme a encore une valeur de sésame. Tout ce que les études m'ont enseigné, je le savais déjà, mais je l'avais appris d'une bien différente manière, exaltante et passionnante, faites de rencontres, qu'il s'agisse de gens (guides, gardiens, conservateurs, amateurs d'art) ou encore de pièces incontournables. On apprend davantage devant un tableau de Rembrandt, une statue antique ou une exposition d'art primitif que pendant cinq années à user les bancs d'une faculté triste et poussiéreuse. L'enthousiasme des professeurs ne comblaient pas cette absence de prise directe avec la réalité. J'aurais voulu toucher les œuvres quand on ne faisait que les effleurer par de grandes phrases et de beaux discours, j'aurais voulu ressentir l'émotion quand on rationalisait à outrance, qu'on disséquait la volonté d'un génie au travers de son travail. Trop cérébral à mon goût. Trop de cervelle et pas assez de tripes, de cœur, de sueur, de doutes, en un mot : de passion.

Je m'acquittais comme bien d'autres de mon cursus en baissant la tête, en rentrant les épaules, me rassurant en pensant que c'était un passage obligé, comme un pianiste doit faire ses gammes avant de pouvoir monter sur scène, comme le sportif doit s'entraîner des mois avant la compétition. C'était ennuyeux au possible, mais je m'échappais dès que je le pouvais et les salles du Louvre ou du Quai Branly, les couloirs de Grévin et d'Orsay

étaient mon oxygène, ma part de rêve.

Les obligations de mon père me permettaient de parcourir les grandes capitales d'Europe et j'en profitais comme de belles escapades. J'explorais les plus grands noms aux quatre coins du continent, de Barcelone où Gaudi et Dali me ravirent à Vienne et son musée Léopold et celui de l'art Moderne, la Villa Borghèse à Rome et toute la renaissance italienne, Berlin et le romantisme allemand, Prague et le cubisme, le musée d'art et d'histoire à Genève...

Rien ne m'échappait, exaltée par la soif d'apprendre, le désir de tout savoir qu'on possède intrinsèquement à dix-huit ans et la volonté de ne vivre que parmi ce qu'il y a de plus beau. Je concevais mes études comme on passe le permis de conduire : l'apprentissage des règles fastidieuses était mon code de la route, de longues heures passées dans les amphithéâtres à écouter pérorer de vieux professeurs. La pratique était ces leçons de conduite grisantes, étourdissantes, exaltantes à arpenter des kilomètres de galeries, à rencontrer et discuter avec des passionnés bien plus accessibles que le doyen de la faculté.

Qu'on ne s'imagine pas que je vivais recluse dans un passé lointain ou le nez dans mes bouquins prenant machinalement des tonnes de notes. Je m'amusais comme une fille de mon âge, sortais, allais voir mes groupes de rock préférés, partais en weekend avec des copines, plus rarement avec des garçons.

Je les prenais pour ce qu'ils étaient et ne m'attachais pas. Je préférais faire souffrir à mon corps défendant que souffrir moi-même. Ces aventures à la petite semaine furent peu nombreuses et ne me laissèrent aucun souvenir sur lequel on se penche les soirs de déprime. D'ailleurs, il n'y avait pas de place pour la désolation dans ma vie bien remplie.

Un jour d'août 1999, j'étais face au vent d'Etretat, mes cheveux volaient en tous sens. Face à l'immensité océanique, j'attendais comme des milliers de spectateurs émerveillés que le soleil ait rendez-vous avec la lune.

Quelques gros nuages s'étaient aussi invités à la fête au grand désespoir des plus passionnés. Le clocher d'un proche village sonna douze coups, l'instant magique arrivait et les cumulus masquaient toujours le théâtre où allait se jouer une pièce unique et qu'on ne reverrait pas de sitôt dans le coin. Nous avons calculé notre âge lors de la prochaine éclipse. Mieux valait ne pas y penser.

Le découragement gagnait face aux caprices de la météo, pourtant on était en plein milieu de l'été bon sang! Mais nous étions aussi sur le sol Normand et ceci explique peut-être cela. Puis, sans que personne n'y puisse rien, le soleil éclata dans un ciel redevenu d'un bleu limpide juste quelques instants avant que ne commence le spectacle. Je conçois la peur viscérale que les peuplades primitives aient pu ressentir devant un tel phénomène.

D'abord ça ressemble ni plus ni moins à un ciel d'été qui se couvre de sombres nuages sauf qu'ici les nuages ont disparu. Ensuite on est davantage interloqué lorsque le soleil vient se cacher derrière la modeste lune. C'est, en quelques minutes à peine, une nuit très claire. La température baisse soudain et, lorsque le disque lunaire masque totalement l'astre, des frissons me parcourent tout le dos et les quelques degrés perdus n'y sont pour rien.

Un soleil noir dans le ciel assombri, juste illuminé à l'horizon comme un coucher de soleil qui aurait lieu à trois cent soixante degrés. Mais plus inquiétant encore que cette nuit en plein midi, cette fraîcheur tombale, c'est l'absence de bruit. Tous les oiseaux se sont tus, les animaux fermiers sont muets. Comment perçoivent-ils cet événement? Même toute la horde humaine venue contempler ce que nos ancêtres devaient imaginer comme l'incarnation de la puissance des Dieux reste bouche bée, effarée, pétrifiée. Les blasés sont étourdis. Les sceptiques convaincus. Tous sont émerveillés, ne sachant où poser le regard ni comment profiter de ces courts instants qui ne reviendront peut-être jamais dans leur trop courte vie. On s'interroge intérieurement. Questions philosophiques, essentielles,

vitales. Qu'ai-je fait de ma vie? Ai-je fait les bons choix? Comment me perçoivent les autres? Ai-je été suffisamment présent, à l'écoute? On se sent peu de chose finalement. Et puis, ça ne dure pas même si on a l'impression à posteriori que ça a pris des heures.

Déjà les premiers rayons s'échappent dans le dos de la Lune, trop faible pour contenir plus longtemps le grand roi étincelant. Mais ça ne ressemble en rien à un lever de soleil. Les mots ordinaires sont impuissants pour décrire les situations fantastiques. La planète toute entière est passée dans un tunnel et nous émergeons, neufs et soulagés qu'une vieille superstition ait une nouvelle fois échouée (n'oublions pas que nous étions le onze août 1999 et que la fin du monde devait avoir lieu vers le 31 décembre, du moins l'arrêt informatique généralisé). Le froid se dissipe, le jour reprend ses droits comme après une bonne sieste. Les bruits emplissent à nouveau l'air, devenu plus léger. Les conversations reprennent, d'abord à voix basse pour ne pas effrayer les Dieux ou simplement pour ne pas briser cette magie incommensurable. Un vrai tour de passe-passe qui laisse parfois les spectateurs qui n'ont pas vu le truc, la manipulation du prestidigitateur pourtant réalisée sous leur nez. Je frissonne une nouvelle fois et sort d'une torpeur indescriptible. Impossible de faire quoi que ce soit maintenant, je suis vidée de toute énergie, comme si la lune en masquant la source de vie avait aspiré toute mon énergie me laissant comme un pantin désarticulé, une marionnette dont les fils auraient été coupés.

Le spectacle était tel que je ne me souviens plus qui m'accompagnait ce jour-là. Mes parents? Archibald? Des amis? Ou juste une foule d'anonymes? En revanche, je me souviens très bien d'une petite cabane où les lattes de bois mal jointes supportaient un toit qui menaçait de s'écrouler à la moindre brise. Quelque chose me poussait à y jeter un œil, juste par pure curiosité, mais je me contentai de la regarder de loin.

Ce rendez-vous avec l'univers m'avait bouleversée.

- Vingt Quatre -

C'était un bel été. L'été de nos dix huit ans est forcément le plus beau. A cette époque, même si je ne savais pas que j'embrasserais une carrière de mathématicien, les nombres me fascinaient plus que jamais. Ils régissaient l'univers et expliquaient tout.

Je voyais des équations partout, je calculais des probabilités dans tous les domaines, même les plus insolites. Quelles chances avait tel coureur du Tour de France de gagner à Paris, de remporter une étape? Y aurait-il davantage de carottes que de poireaux dans le potager de grand-père? Combien de temps mettrait cette inconnue dans le métro pour me jeter un regard? Qu'allais-je faire de ma vie?

Mon dernier coup de cœur avait été de me passionner pour le ciel. Papa avait fait les choses en grand. Non seulement il m'avait offert une lunette astronomique des plus puissantes, mais il avait surtout aménagé une sorte de terrasse accessible depuis ma chambre d'où je pouvais régaler mes yeux la nuit venue. J'étais impatient de retrouver ce havre de ténèbres qu'était cette vieille ferme restaurée aux environs de Beauvais. Le ciel était limpide, parsemé d'étoiles quand les nuages ne s'invitaient pas à la fête. Combien de fois, sur le point de découvrir un nouvel astre dans ma carte du ciel que je mettais à jour régulièrement, un voile de brumes ou une plus conséquente nébulosité effaçait mes recherches de plusieurs nuits. Il fallait tout recommencer!

Pour un modeste astronome amateur que j'essayais de devenir, l'été 99 était une date importante. Les Jeux Olympiques de l'athlète, le Broadway du futur acteur, la Jérusalem du Chrétien ou la Mecque du Musulman, les quarantièmes rugissants du marin intrépide, bref un rendez-vous galant des plus important.

Une grande dame, bête noire des amateurs de ciel pur, allait

embrasser notre étoile.

J'avais porté mon choix sur les falaises d'Etretat pour contempler le spectacle grandiose de ce si rare rendez-vous. Le moment magique était prévu pour midi quatorze. Magique n'est en rien le mot qui convient, car il n'y a aucune magie dans ce phénomène, juste des mathématiques, encore des mathématiques, toujours des mathématiques. Pas la moindre place pour le hasard dans la course des planètes. Je trouve ça rassurant de savoir que quelque part les choses peuvent s'enchaîner sans que rien ne puisse contrecarrer des trajectoires immuables, juste quelques réajustements dus à des forces connues et quantifiables, prévisibles et envisageables. Certains esprits moins cartésiens avanceront que tout cela manque de piment, que l'incertitude est le sel de la vie, que l'approximation laisse une possibilité de changer les choses. Si tout est écrit d'avance, alors à quoi bon s'échiner à vivre?

Je ne parle pas de figures imposées, mais d'un programme libre exécuté dans des limites bien précises, connues et sûres. L'imagination du patineur ne s'exprime pas en dehors de la piste de glace, les records pulvérisés par les athlètes le sont dans le cadre d'un stade, les exploits des aventuriers de tout poil ont pour support le milieu naturel sauvage mais non dénué de codes, les avancées scientifiques ne se font qu'en utilisant les lois de la physique et les principes mathématiques.

Ainsi je me retrouvai inquiet et anxieux en levant constamment la tête vers de lourds nuages d'été, menaçants non d'une ondée quelconque mais d'une dissimulation du fabuleux spectacle que j'étais venu admirer. Escamoter des semaines d'attente, occulter un plaisir annoncé. Une éclipse météorologique éclipsant l'éclipse astronomique.

Il venait de sonner douze coups à la petite église d'un proche village. Une petite foule s'était amassée, disparate. Il y avait là les avertis, anticipant jusqu'à passer la nuit sur place, des familles à bord de camping cars garés sur un

coin de pré, des avisés assis sur des chaises au bord des champs, la thermos de café à leurs pieds, quelques mots croisés pour passer le temps. Certains avaient improvisé un jeu de pétanque. Juste après midi s'ajoutèrent les retardataires ou ceux qui découvraient une affluence en un lieu d'ordinaire désert et qui laissaient leur voiture sur le bas-côté, portières ouvertes, comme si la dernière heure terrestre avait sonné, comme si un vaisseau spatial extraterrestre allait débarquer.

Douze heures dix. Dans quatre minutes, le début du spectacle. Mais si les acteurs étaient prêts, le public bien là, le rideau ne s'ouvrait toujours pas. Je pestais intérieurement, pensant à l'âge canonique (un nombre à trois chiffres assurément) que j'aurais lorsque la prochaine éclipse plongerait l'Europe de l'ouest dans les ténèbres. Douze heures onze. Une clarté perçait timidement à l'ouest.

Douze heures douze. Un coin de ciel bleu apparut. Nous retenions notre souffle.

Douze heures treize. Soixante secondes pour débarrasser une partie suffisante du ciel afin d'y voir le soleil dans toute sa splendeur.

Douze heures quatorze.

Le ciel est pur.

Incroyable.

Le soleil commence à se voiler, comme une tumeur qui se développerait à sa surface. Pendant quatre minutes, la luminosité diminue presque imperceptiblement. J'ai l'impression d'assister au commencement du monde, pas à sa fin. Mes connaissances en matière de physique et d'astronomie troublent mon jugement et je pense aux peuplades primitives qui y voyaient une fin plutôt qu'un commencement.

Douze heures dix-huit. Le disque lunaire se superpose totalement sur l'astre diurne. Cela va durer deux minutes. Le temps de cuisson d'un œuf à la coque, d'une descente olympique de ski, à peine la durée d'une chanson des

années soixante, du déplacement du métro entre deux stations, une chute en vol libre.

C'est infime. Négligeable. Et néanmoins inoubliable.

Cent vingt secondes. Plus qu'il n'en faut pour battre le record du cent mètres, de dire je t'aime, de lui dire « oui » devant Monsieur le Maire, d'une séparation aussi, d'un accident mortel. Deux minutes suffisent amplement à faire basculer une vie.

Tous se souviendront de ce jour-là. Tous sauront quoi répondre lorsqu'on leur posera la question « que faisiez-vous le onze août 1999 à midi et quart? ». Tous ceux qui étaient là, la tête renversée vers le ciel, l'esprit dans les étoiles, un lot de questions philosophiques tourbillonnant dans leur cerveau. Car, comment être le même après avoir vécu pareil épisode? Certains ont changé de vie pour moins que ça. Des vocations sont nées. Des prises de conscience se sont révélées. Des métamorphoses se sont opérées.

En venant ici, je savais ce que j'allais faire de ma vie, j'en avais une idée assez précise, une volonté déterminée, affinée. En rentrant sur Paris, cela deviendrait limpide. Il ne pouvait en être autrement. C'est dans le domaine scientifique que je m'épanouirai, en particulier l'étude des nombres et leur cortège de problèmes, de déduction logique, de démonstration méthodique, de raisonnement mathématique.

J'étais rempli d'une force nouvelle qui me donnait des ailes, affinait ma motivation, me poussait à prendre à bras le corps mon avenir en main. Il y a dans une vie plusieurs moments propices à prendre les bonnes décisions, à effectuer les virages essentiels. Dix-huit ans me paraissait le bon moment. J'avais acquis une réelle confiance en moi, cette assurance qui me faisait défaut jusque-là pour avancer comme je le voulais.

Midi vingt. Les astres continuent leur course, imperturbables. La foule, muette tout le temps du spectacle, se réveille d'une émotion toute nouvelle et commence à applaudir, à lancer des cris, des hourras. La température a

chuté, alliée à l'émotion, nous sommes nombreux à frissonner. Ce ne sont pas de profondes ténèbres comme le profane pourrait le penser, juste un bon clair de lune. Mais cette expérience est unique, incomparable. Au plus fort de l'éclipse, il me semble que j'assiste à un lever de soleil à 360 degrés, l'horizon tout entier est baigné d'une lumière orangée tandis qu'une ombre glacée baigne les prés et les champs alentour.

Le public se détend, comme pendant le générique de fin d'un film, pousse les exclamations qu'il a trop longtemps retenues, quelques coqs saluent une aurore de milieu de journée. Dans mon dos, une cabane défraîchie laisse passer le vent par de larges interstices. Une force me pousse à m'avancer vers elle mais je ne le fais pas. Il y a des signes qu'on devrait savoir suivre, des intuitions qu'il faudrait écouter.

- Vingt Cinq -

Je rentrais à Paris retrouver le quotidien de ma vie étudiante, promise à un avenir tout tracé, inéluctable comme la course des planètes, à moins qu'une éclipse ne vienne donner un grand coup de balai dans une monotonie annoncée...

Mais cet éclat ne vint pas.

Je trainais toujours derrière moi cette méfiance des hommes, cette appréhension faite de souvenirs mal digérés qui renvoyait certainement à une psychose profonde mais également en observant autour de moi comment les hommes et les femmes vivaient ensemble ou pas.

Les rapports n'étaient jamais équitables, les relations toujours bâties sur un pied d'inégalité latente où les femmes avaient rarement le beau rôle. Il me semblait que l'humanité maintenait un lot de conceptions totalement dépassées par l'évolution technologique qu'on appelle progrès. Les comportements étaient parfaitement en porte à faux complet avec notre époque. Tout était allé très vite, trop vite. Les esprits ne pouvaient plus suivre une évolution qui s'emballait. Et un machisme paternaliste qui pouvait se comprendre, du moins qui s'intégrait dans un style de vie rude, rural, où la force physique était primordiale et les tâches bien définies, n'avait plus raison d'être dans un monde moderne où les différences entre les deux sexes tombaient jour après jour. Un monde basé sur la communication, domaine où l'esprit féminin est roi, de l'aveu même du pire des misogynes, sur le service, le conseil, la pédagogie, l'aide, l'accompagnement, bref dans un monde où les machines avaient remplacé les muscles masculins, les femmes étaient à priori l'égal des hommes. Ce n'était même plus une théorie, c'était un constat. Et ce monde avait changé plus vite que ne peut le faire le cerveau humain, en tout cas celui de l'homme.

Les mâles avaient encore des réactions post-colonialistes

vis-à-vis des femmes dont-ils avaient été les maîtres pendant des siècles, ils continuaient d'ailleurs à l'être un peu partout dans le monde.

Mes études d'histoire de l'art me passionnaient et je n'avais pas besoin d'un garçon pour me compliquer la vie. Les rares occasions où un jeune homme séjournait dans mon lit étaient plus un concours de circonstances qu'un réel intérêt de ma part. Ils partageaient mes nuits et encore ne parvenaient rarement jusqu'au petit déjeuner, jamais ma vie.

De ce point de vue, et pour des raisons somme toute bien différentes, je réagissais un peu comme eux, ne voulant pas m'engager, construire quelque chose. Eux, par peur. Moi, par choix. Du coup, les seuls mecs valables me passaient sous le nez, me considérant comme une fille d'un soir, au mieux une compagnie pour les vacances. On n'en sortait pas.

Et durant toutes ces années, les plus belles d'une vie dit-on, enfin c'est toujours des propos émanant de la bouche de celles et ceux qui, arrivés à la conclusion de leur existence, s'aperçoivent qu'ils sont passés à côté de leur vie, une constatation nourrie de remords ou de regrets, peut être des deux, enrobée de nostalgie, un peu comme au restaurant quand, une fois servie, on s'aperçoit qu'on aurait dû commander autre chose, ce qu'il y a dans l'assiette du voisin par exemple et qui semble bien plus appétissant que ce qui garnit la notre. Des gens insatisfaits parce qu'ayant fait les mauvais choix ou simplement par nature.

Donc ces années m'ont vue me plonger dans ma passion dont j'allais faire mon métier, ce qui en soi est une réussite à mes yeux. Et pendant tout ce temps, l'image du petit garçon de la plage dansait devant mes yeux. Je sentais sa présence n'importe où, souvent lorsque je me promenais dans les salles des musées. Tous mes sens tendus vers ces œuvres, il aurait pu se tenir à mes côtés, je ne l'aurais pas reconnu. J'entends encore son discours de ce jour d'orage, abrités dans un petit café du centre de Paris, sa voix exaltée

parlant du cosmos, des origines, de l'évolution, de la vie. Maintenant j'étais certaine que ce garçon avait été le gosse de la plage tout autant qu'il était l'auteur des annotations des Liaisons Dangereuses. Ca collait. Ca ne pouvait être autrement. Son souvenir m'accompagnait comme un ange gardien qui vous protège ou un doudou, une amulette qui vous rassure. Et maintenant, là, assise sur ce siège confortable d'un vol qui me ramène chez moi, j'ai la certitude d'avoir retrouvé un vieil ami, mieux : la peluche de votre enfance perdue depuis tant d'années.

Alors, mes appréhensions se dissolvent comme une nappe de brume sous les rayons ardents de Juillet, mes garde-fous tombent comme autant de défenses devenues inutiles puisque l'assaillant est un ami d'enfance.

- Vingt Six -

En rentrant à Paris, je me sentais comme à l'aube d'une nouvelle vie qui, pour moi, commençait juste.

Et tout au long de ces années étudiantes, puis lors de mes premiers postes entrecoupés de stages divers, je ne cessais de penser à ces rencontres loupées, ces moments où la vie avait rapproché deux êtres sans les réunir. L'ombre de cette inconnue dont je ne connaissais que la voix et l'écriture planait sur ma vie amoureuse, résolument dissolue je dois l'avouer.

Un psy de pacotille jugerait que mon inconstance sentimentale était le fruit de mon inconsciente tendance à vouloir comparer les mérites des filles qui transitaient par mon lit avec ceux sûrement idéalisés de cette rencontre qui n'avait jamais eu lieu. Je lui attribuais des mérites inconsiderés, je lui accordais des qualités surhumaines, lui décernais des vertus éteintes. Je cherchais une perle dans des coquilles vides. Résolument insatisfait, je devenais un maniaque de la perfection féminine, tout autant chimérique qu'un hypothétique idéal masculin. La perfection n'existe que dans l'art ou dans la nature qui est l'équilibre maîtrisé et aléatoire, ce qui la rend tout simplement merveilleuse et bouleversante.

Il n'y a rien d'extraordinaire qu'un homme de chiffres se promène dans les musées, arpente les galeries d'art, sillonne les allées des conservatoires, musarde dans les diverses expositions qui agrémentent une ville comme Paris. Souvent dans ces endroits j'ai senti sa présence. Une littérature qu'on qualifie un peu vite de courrier du cœur, de roman à l'eau de rose ou de nouvelles pour ménagères de moins de cinquante ans, parlerait d'un ange gardien, une présence invisible qui vous pousserait dans la bonne direction, vous retiendrait au bord des abîmes, vous envelopperait d'une protection imperceptible qui vous ferait vous sentir flotter au dessus des nuages, loin, bien

loin du commun, invincible.

Comme j'avais eu également cette diffuse impression le jour de l'éclipse, là-bas, sur les falaises d'Etretat. Comme si, lorsque je ressentais une émotion forte, qu'elle soit nourrie de l'art humain ou de la beauté naturelle, chacune éphémère et immortelle, elle était là, toute proche, prête à poser sa main sur mon épaule...

- Vingt Sept -

Je pose ma main sur son épaule. Un geste nouveau pour moi, jamais encore mon cerveau n'a commandé à mes muscles pareil mouvement. J'entrevois tous les gestes inédits que je vais inaugurer avec lui.

Un sourire éclaire son visage. Pas un de ces sourires convenus dont on a tous en nous une panoplie complète.

Le sourire de politesse servant davantage à cacher notre embarras face à des situations cocasses, pour ne pas perdre la face ou déclencher un affrontement.

Le sourire commercial très prisé dans les relations fausses qui mettent en jeu un échange de marchandise basé sur l'argent, ce rictus de la boulangère ou du vendeur de voiture. Un passe partout qu'on utilise comme on se maquille, pour attirer le client, pour lui inspirer confiance.

Le sourire de commisération, de compassion, de pitié devant un grand malheur qui ne nous atteint pas vraiment. Pour apaiser celui ou celle qui souffre, lui montrer qu'on est concerné, que cela nous touche, étaler notre grandeur d'âme, alors qu'on reprendra deux fois des pâtes ce soir au dîner et qu'on torchera la bonne bouteille de Bordeaux, rassuré inconsciemment en quelque sorte que le malheur n'ait pas frappé à notre propre porte.

Peut être est-il plus proche du sourire bien personnel qu'on arbore après l'acte d'amour, ou lorsque une soirée organisée par nos soins semble ravir tous nos amis, un repas réussi idéalement partagé, une œuvre achevée dont on est fier. Mais ce n'est pas encore ça . Ce sourire-là est entièrement tourné vers l'autre, en l'occurrence ma personne, et non plus une affirmation de son propre contentement.

Il y a une simplicité désarmante dans ce sourire comme on en trouve quelquefois dans le regard d'un chien fidèle pour son maître. Dans ce sourire où tous les traits de son visage me sont offerts, il y a plus qu'un long discours.

Un aveu. Une proposition.

Ce sourire est sa plus belle parole, une déclaration comme on ne m'en a jamais faite auparavant. Un moment unique dont je suis fière et heureuse de pouvoir partager.

Ces belles phrases dites avec tout son visage, ce sont mes mains qui y répondent le mieux. Je caresse sa joue avec délicatesse. Je suis l'archéologue qui vient de découvrir l'objet du but de sa vie, la quête de toute existence. Je me rapproche insensiblement, presque malgré moi. Mon corps, mes gestes entraînent mon cerveau. C'est une évidence comme dans ces films romantiques où tout finit bien ou encore dans les westerns où les bons seront vainqueurs des méchants, des polars où l'assassin est confondu menottes aux poignets sur le générique de fin. Parfois la vie c'est beau comme du cinéma. Beau comme un baiser de cinéma. Mieux même. Nos lèvres se touchent dans un mouvement au ralenti comme si le chef opérateur avait ordonné la scène.

C'est alors le baiser le plus long jamais tourné pour un long métrage. Un baiser qui n'en finit pas. Un baiser éternel, immortel. Ensemble, comme retrouvés après tant d'années. Ça s'agite autour de nous mais nous n'entendons rien. Nous sommes dans notre monde et ce baiser en est les frontières. Au-delà il peut bien arriver tout le malheur du monde, cela ne nous concerne pas.

Tout le malheur du monde, y compris le crash de notre vol bien avant destination.

- Vingt Huit -

Je me retournai. Ma voisine avait en effet posé sa main longue et douce sur mon épaule.

Instinctivement, je lui souris. Un témoin de la scène aurait pu penser que nous étions limités intellectuellement, tellement nous communiquions par gestes, par impressions. Peut être que ceux que nous qualifions d'attardés, d'autistes, de simplets, savent se passer de mots pour transmettre leurs émotions et leurs sensations qui sont certainement plus intenses car ils ne peuvent correctement les traduire en mots, en pensées, ils ne peuvent intellectualiser ce qui devrait rester à l'état de perception, d'émotion.

Le langage a permis à l'humain de dominer la planète, mais peut-être lui a-t-il amené un cortège de problèmes. Ce n'est certes pas la connaissance qui est la perte de l'homme comme le sous-entend la Bible, mais bien cette capacité de tout intellectualiser, cette aptitude au verbe, cette tendance à théoriser le vécu, à généraliser chaque détail.

Sans dire un seul mot en retour, je me tourne vers elle, offrant mon visage à l'intelligence de son regard. Elle peut lire en moi comme dans un volume de la pléiade. Je ne me prive pas de contempler tous les signes extérieurs qui me révèlent la richesse qu'elle dissimule aux autres, ceux qui ne savent pas regarder une femme qu'on aime.

Sa main passe sur ma joue et c'est comme si elle m'y donnait un baiser, ou plutôt que la fillette du château sur la plage me plaquait un bisou qu'on force trop pour cacher son émoi de sept ans, pour ne pas se faire traiter d'amoureuse. On a sa fierté.

Son corps se rapproche, et c'est cette jeune fille de quinze ans, adepte de Simone de Beauvoir qui disserte sur la condition féminine dans un troquet perdu dans Paris qui s'avance, avec toute l'innocence et la fougue de la jeunesse. Son visage se détend, je peux sentir son haleine,

le parfum de ses cheveux, je remarque la délicatesse de son cou, le trouble colorant à peine ses joues.

Elle a alors dix-huit ans et décortique un roman d'amour écrit il y a plus de deux cents ans pour y trouver des réponses qui n'existent pas à des questions qu'on ne résout qu'à deux.

Cette jeune femme qui m'a accompagné toutes ses années sans que je l'aperçoive, sans que je la remarque, sans que j'y prête la moindre attention alors qu'elle était dans tous mes choix, dans chacune de mes pensées, et qu'elle venait me rendre visite dans mes rêves nocturnes.

Femme sans visage. Beauté sans nom. Apparition éphémère.

Elle est là comme une évidence, un accomplissement.

Puis nos lèvres se touchent dans une délivrance longtemps attendue.

Tout devient flou autour, rendant la cible plus nette encore, comme illuminée par un projecteur qu'on appelle poursuite au théâtre. Nous sommes seuls sur la scène devant un public qui s'agite dans un brouhaha d'excitation.

Ce baiser est à la fois une conclusion et un commencement.

Je pense à cette théorie qui fut un temps d'actualité, que l'espace finirait sous les immenses forces gravitationnelles par cesser de s'étendre pour se condenser en un point pas plus gros qu'un petit pois et que, de ce Big Crunch naîtrait un nouveau Big Bang. Nous sommes, ma voisine et moi à ce moment très précis où tout se rencontre en un seul point infime pour exploser de nouveau et former un monde nouveau. Un monde où nous serions deux étoiles en révolution permanente autour de nous-mêmes, se télescopant régulièrement dans des collisions charnelles.

Ce baiser est l'aboutissement et le berceau de tout. C'est avant tout l'issue fatale d'un vol qui n'atteindra jamais sa destination.

